This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578664 4

TO THE MEMORY OF
LIEUT.-COL. JOHN SHAW BILLINGS
M.D., D.C.L., LL.D.
FIRST DIRECTOR OF
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
WHO BY HIS FORESIGHT ENERGY AND
ADMINISTRATIVE ABILITY
MADE EFFECTIVE
ITS FAR-REACHING INFLUENCE

"HE IS NOT DEAD WHO GIVETH LIFE TO KNOWLEDGE"

JOHN SHAW BILLINGS MEMORIAL FUND
FOUNDED BY ANNA PALMER DRAPER

NKK

Montesquiou-Fezensac

ROBERT DE MONT

LES PA

ÉDITION DÉFIN

AVEC

PORTRAIT DE L'AU

LES PAONS

V. 5

La présente Édition comprend :

I. LES HORTENSIAS BLEUS (DÉCEMBRE 1906)*.

II. LES CHAUVES-SOURIS (MAI 1907).

III. LE CHEF DES ODEURS SUAVES (NOVEMBRE 1907).

IV. LE PARCOURS DU RÊVE AU SOUVENIR (AVRIL 1908).

V. LES PAONS (NOVEMBRE 1908).

VI. LES PERLES ROUGES.

VII. LES PRIÈRES DE TOUS.

* Date de la réimpression.

Premier

ROBERT DE MONTESQUIOU

LES PAONS

ÉDITION DÉFINITIVE

AVEC

PORTRAIT DE L'AUTEUR

D'APRÈS UNE PEINTURE DE LASZLO

1908

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
413904B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1947 L

Il a été tiré, de cet Ouvrage :
12 Exemplaires, sur papier du Japon,
numérotés et signés par l'Auteur;
et 500 Exemplaires numérotés, sur papier d'alfa
réservés aux Souscripteurs de l'Édition complète.

EXEMPLAIRE N° 067

* Tous droits réservés, pour tous pays.

LES PAONS

Des buires de cristal violet
se renvoient des feux.
LA TENTATION DE SAINT ANTOINE.

« *Elle avait une grande et haute muraille, douze* « *portes et* douze anges, *un à chaque porte.*

« *Et les assises de la Ville étaient ornées de toutes* « *sortes de pierres précieuses. La première était de* « *jaspe, la seconde, de saphir; la troisième, de calcé-* « *doine; la quatrième, d'émeraude; la cinquième, de* « *sardonyx; la sixième, de sardoine; la septième, de* « *chrysolithe: la huitième, de béryl; la neuvième, de* « *topaze; la dixième, de chrysoprase; la onzième,* « *d'hyacinthe; la douzième, d'améthyste.*

« *Or, les douze portes étaient* douze perles; *et* « *chaque porte était faite de l'une de ces perles.* »

Cette description de la Cité Sainte m'a toujours paru présenter le plan d'un beau Livre sur les Gemmes, et leurs correspondances mystiques; un Livre dans lequel l'or des auréoles et le chaton des bijoux, la charité des âmes pures, et le carat des pierres fines, se refléteraient,

Blanchetou 21 Oct 1946 Tomes 1-6 - Bibliog. Fran.

se répliqueraient, échangeraient des regards de joyaux; un Livre qui, dans mon Œuvre, serait à l'ÉCRIN, ce qu'est, au JARDIN, le CHEF DES ODEURS SUAVES.

Ce Livre, j'ai cherché à le réaliser; et je lui ai donné ce titre : LES PAONS, dans l'espoir de faire ainsi, courir sur sa robe, les regards ailés de l'oiseau dont le plumage est une ambulante châsse, et qui porte, au long de sa traîne, des yeux changeants, où semblent chatoyer toutes les sortes d'escarboucles.

∴

La division de l'ouvrage était toute trouvée : autant d'*Anges* que de *Perles* et de *Gemmes;* chacun d'eux répété douze fois, selon l'ordonnance apocalyptique, laquelle n'était pas sans nous fournir, en outre, pour les commenter, à notre façon, d'autres détails de décor et d'architecture, tels, entre autres, que cette *Lampe Cristalline* qui éclaire la ville, et que le *Fleuve d'Eau Vive* qui l'arrose : tels encore, que cette *Place*, à la fois, dorée et vitreuse, qui occupe le centre de la Cité, ou que cet *Arbre portant Douze Fruits*, qui ombrage cette place même.

Autant de compartiments à remplir, pour ma glyptique ; autant de motifs à observer, pour mon optique, et à noter, pour ma fantaisie.

Quant à la Symbolique attribuée, par celle-ci, aux

Pierreries, non seulement elle n'avait pas à se préoccuper, selon moi, de l'interprétation des vieux Lapidaires; mais il lui fallait n'en pas tenir compte (sauf pour de rares rappels) si elle voulait éviter la compilation et la redite.

Ainsi ai-je cru devoir faire, versant un vin nouveau dans de vieilles outres, emplissant de dessins capricieux une fidèle symétrie ; agissant, enfin, comme ces avettes, qui garnissent d'un miel de leur façon, les alvéoles d'un rayon ancien, fabriqué par d'autres abeilles.

*
* *

Je n'énumérerai point ici (comme je l'ai fait dans la *Causerie* consacrée à cet ouvrage, et qui sera publiée ultérieurement, avec les six autres) tous les visages et toutes les visions dont je me suis plu à peupler ces translucides architectures. Ils sont nombreux, volontairement disparates, baroques, parfois (ainsi qu'il est permis, même et surtout, à des perles) mais toujours soumis à une loi de parenté religieuse. — Or, la parenté, c'est souvent l'inimitié, pour les dogmes, comme pour les familles.

Rien de plus harmonieux que l'union consentie, d'éléments qu'il semblait, tout d'abord, impossible d'associer. Saint-Marc de Venise en est une merveilleuse preuve.

Puissent les Vierges Sages ou Folles, les Prophètes ou les Danseuses, les Bienheureux et les Démons que j'ai sculptés sur tant de chapiteaux, nichés dans beaucoup de chapelles, perchés sur nombre de consoles, se réconcilier en un accord final, comme le font, parmi la robe ouvragée de nos cathédrales gothiques, les processions de Diables et de Saints, qui se promènent entre les archivoltes et se croisent au bord des architraves, tandis qu'un Ange joue de la trompette, au sommet d'une aiguille, et qu'une gargouille envoie, aux passants, l'eau du Ciel, dans le pleur des pluies.

*
* *

Que Salomon se rencontre avec Salomé, par ces mosaïques et ces frises, Hélène, avec Sainte Hélène, Terese d'Avila, Lidwinne de Schiedam, Catherine Emmerich et Angèle de Foligno, avec Balkis, avec Hérodiade, même avec Cypris, c'est du droit de l'Art, qui fait revivre les Mythologies et fraterniser les Théogonies.

Une pièce, laquelle n'est pas, il s'en faut de beaucoup, la meilleure du volume, et qui nous donne d'assister, dans la première de toutes les Nuits de Noël, à la fuite éperdue des Ægipans, devant les Archanges, et des Nymphes, devant les Saintes, offre, à elle seule, un

spectacle assez pareil à celui de nos fresques mélangées.

Du même genre, l'étonnement que nous causent, en se rapprochant, le nom et le titre de Sainte Diane :

L'Antiquité lui prête un paganisme saint,
L'ardeur profane, à la mystique, est mariée,
Et le baptême, d'un tel nom, peut être ceint.

La Chasseresse, en ce vocable, nous allèche ;
Mais un regard de la Bienheureuse y descend.
La forme de son lis est celle d'une flèche
Et le nimbe, à son front, prend des airs de croissant.

Je cite ces vers parce qu'ils concentrent, en un bref espace, un peu de l'impression générale qui résulte d'une lecture, laquelle met en présence Bouddha et Jésus, Bélial et Orphée, en passant par Lourdes et par Ephèse. Je le répète, tout cela est du domaine d'un Panthéon éclectique et hospitalier.

Mais ce qui, de prime abord, pourrait paraître plus singulier, et ce que, par suite, je dois expliquer brièvement à ceux qui auraient perdu de vue ce procédé des Primitifs, c'est l'introduction entre les déesses et les béates, de figures historiques et de visages contemporains.

Les Maîtres d'autrefois ont fréquemment mis en usage cette façon de situer leur œuvre et de la dater ; et notre Baudelaire les justifie, quand il écrit : « Peut-on commettre un anachronisme dans l'éternel ? »

Ils prenaient pour modèles, leurs parents et leurs proches ; habillaient leurs femmes avec la simarre de Judith, ou de Dalila et mettaient, tour à tour, aux mains de leurs fils, le glaive ou la harpe de David.

C'est en me souvenant de cette méthode, que j'ai cru pouvoir, et devoir réserver, dans ce Poème, une place pour des défunts qui me sont chers, ou des vivants que j'apprécie. Et, entre toutes, parmi les premiers, à la terrifiante et fascinante figure, qui fait rouer, au fronton de ce monument, les yeux de son manteau, et ceux de sa pensée.

Car, une Femme, une Reine a mérité, par son orgueil et par son éclat, d'inaugurer un semblable Livre, et de voir évoquer, au seuil de ces pages, son âme à facettes, comme son vêtement, qui s'y pavane.

Je veux parler de cette prodigieuse Elisabeth d'Angleterre qui, sans doute, ne se révéla comme le plus grand de tous les Grands Hommes, que pour s'être montrée la plus femme de toutes les Femmes. Elle, dont les robes, qui réapparurent au nombre de six mille, quand elle expira, flamboyaient de joyaux, ruisselaient de perles.

C'est, d'ailleurs, de cette Souveraine, qu'on a dit qu'elle tenait du Paon, de qui l'âge rend la chair coriace, tandis qu'il embellit sa vêture.

Mais, pour que la ressemblance soit plus frappante, en même temps que surpassée, paon féminin, elle exige des yeux humains pour la broderie de son costume.

Et ce sont, en effet, de tels yeux qu'on voit s'écarquiller sur sa toilette, dans le célèbre portrait, dit le *Rainbow*, parce qu'elle y est représentée, tenant un arc-en-ciel, à la main, tout comme une autre jouerait de l'éventail.

*
* *

Seulement, mon rôle occasionnel de graveur sur pierres dures, me commandait une transposition d'art qui substituât à la Pinacothèque, la Glyptothèque et, aux toiles, les *Intailles*.

C'est donc ce dernier titre que j'ai donné à la partie de ce Livre, qui mêle le présent au passé, la modernité, à la Légende et à l'Histoire.

Voici, l'un après l'autre, se tailler en creux, sur ces surfaces elliptiques ou quadrangulaires, diversement colorées mais pareillement polies, l'Auteur des Lusiades, héros dont le mérite s'accroît de l'ingratitude de ceux qu'il sert ; Don Juan d'Autriche, le fils de Charles-Quint, l'amiral de beauté, de grandeur et d'attrait, de gloire et d'amour ; Elisabeth d'Autriche, poignante figure de lumière et d'ombre, de splendeur et de tristesse, de séduction et d'hypocondrie. Un peu comme une sœur de ce Louis Deux de Bavière, qui était son parent, et

auquel un privilège d'amitié et des similitudes de destinées l'unirent davantage encore. Victime Eschylienne, marquée d'un sceau de grâce et de malheur, entre les infortunes personnelles, les conflagrations de crimes et les fatalités héréditaires. Les apothéoses du début la disposent mal à ce qui doit suivre. De désillusions en désenchantements, elle s'achemine vers la sereine philosophie qui lui fait formuler ce mot sublime : « Il suffit d'avoir une belle mort en dedans de soi-même. » C'est ainsi qu'elle promène, à travers le monde et la solitude, sa résignation couronnée, jusqu'à ce qu'elle rencontre, au jour fatidique, le fer de l'assassin, qui sait retrouver, sous le manteau de cette Princesse Autrichienne et Hongroise, et faire jaillir de son cœur, les Lys martyrisés de Marie-Antoinette d'Autriche et les charitables roses d'Elisabeth de Hongrie.

Maintenant, la Reine Victoria. C'est elle que, dans une courte, mais significative pièce des HORTENSIAS BLEUS, nous regardions passer en revue, jusqu'en ces derniers ans, sa collection de Poupées, habillées en Reines. La réduction, propre à servir de jouet, d'une Tudor et d'autres Toutes-Puissantes, la pouvait faire réfléchir sur les vanités humaines. Le récit de sa Pompe Funèbre vient renforcer cette impression de misère dans la grandeur, puisqu'au milieu d'un deuil si solennel, magnifié par tant de cérémonies, aucune fleur n'est admise, pas même ce myosotis du souvenir qui azure l'enterrement du pauvre.

Puis, des rois et des empereurs de l'Art. Dans le passé, Rémy Belleau requiert sa place, en notre sujet, pour avoir composé un poème sur les pierres précieuses, à propos duquel son grand Ami Ronsard écrivait cette jolie strophe funéraire :

Ne taillez, mains industrieuses,
De pierres, pour couvrir Belleau,
Lui-même a taillé son tombeau
Avec ses Pierres précieuses !

Plus près de nous, Alfred de Vigny, cette Altesse Sérénissime de la Poésie ; Verlaine, ce Watteau du vers, mélancolique et pimpant, comme ce Maître satiné et triste ; Goncourt, le maussade clairvoyant, le collectionneur raffiné qui groupe les idées, comme des bibelots, dans la vitrine de la littérature ; des thérapeutes amis, de grandes actrices, de nobles artistes.

Et, sur la fin, Gustave Moreau qui, lui aussi, a bâti son tombeau avec les pierres précieuses de son Œuvre, laquelle fait picturalement la roue, comme un paon géant, plein de regards d'Olympiens et d'œillades divines.

Une fois inspectées et interprétées, ces *Intailles* poétiques, et que le culte de la prédilection sertit, au seuil de notre mystique Cité, pénétrons dans ses Enceintes mystérieuses.

ROBERT DE MONTESQUIOU.

OFFRANDE

A

LA COMTESSE DE WOLKENSTEIN

Vous qui fûtes l'Amie ardente du Titan,
De l'Homme de Bayreuth, du Dieu des Harmonies,
Et qui l'avez mené, du seuil des gémonies,
Au parvis du triomphe immuable et constant;

Le regard de la Gemme, encore trouble et flottant,
Puise, dans vos regards, des forces infinies,
Car vous avez plongé vos prunelles bénies
Dans le passé d'un Art que l'Avenir entend.

Or c'est pourquoi ces *Paons* vous veulent pour leur Reine,
Eux qui font rougeoyer et bleuir, sur leur traîne,
Des fleurs de pierrerie et des rêves de saints;

Ces Paons que Louis Deux aimait, et qui reviennent,
En hommage pensif, vous offrir les dessins
Peints sur leurs plumes d'or, dont les yeux se souviennent.

ROUES

I

CARNAGE

La blessure de bruit que font dans l'étendue
Les cris aigres des paons,
S'est, à mesure, ouverte, élargie, épandue...
Elle plane en suspens.

La nappe du silence en est toute percée
Et laisse, par ces trous,
S'enfuir l'aérienne extase dispersée
Au travers du ciel roux.

Et j'écoute couler le sang de cette plaie
Fait de nuages d or,
De rosiers effeuillés dont le parfum supplée
A l'odeur du sang bleu des blessés et des morts.

II

PEACOCK AND RAINBOW

Non sine Sole Iris.

Élizabeth fut la Reine des pierreries.

Un Gustave Moreau saturé de féeries,
Ou quelque Indienne idole aux amas de joyaux,
C'est elle, Reine-Vierge, en ses habits royaux,
Dont on trouva trois mille en une garde-robe,
Après la mort qui, pour jamais, les lui dérobe.

Des milliers de portraits l'attestent, l'écrasant
De rubis. — S'ils lui font défaut, voici d'un sang
De Stuart qui, sur elle, a roulé ses armilles.
— Et dans les bleus châteaux, sous les vertes charmilles,
Sans fin elle promène un ambulant écrin.
— La perle, à son col maigre, infinise son grain ;
Elle en crible sa jupe et, comme Élagabale,
Inonde ses souliers d'escarboucle et d'opale.
— Sa perruque fleurit des jargons fabuleux.
Tous les verts, tous les violets et tous les bleus,
Sur ses ajustements de féerie et de conte,
Ruissellent, sans qu'on puisse en dénombrer le compte.

— Et comme un bracelet de plus, comme un collier,
Elle prend l'arc-en-ciel qui veut bien s'y plier,
Et se fait peindre ainsi, l'Iris dans la main droite ;
Trouvant que pas assez encore ne miroite
L'inouï, le fulgide et rigide appareil
De sceptre, de bandeau, de nimbe, de soleil,
Et de globe empourpré, tel qu'une ardente braise,
Sous lesquels, à cent ans, elle en veut sembler seize,
Faisant fouetter le peintre assez séditieux
Pour doter le tableau d'une ombre qui la lèse ;
Et, parure suprême, atour audacieux
Qui la font comparable au seul Paon, sous les cieux,
Osant, sur son manteau, faire broder *des yeux !*

III

PARURE

Les plus beaux des bijoux sont encore *les yeux!*
Les yeux tendres, les yeux tristes, les yeux joyeux;
Les yeux pleins de reproche, ou les yeux pleins de charmes;
Les yeux pleins de sourire, ou les yeux pleins de larmes.

La mode ingénieuse en fit des talismans :
Les amantes portaient les yeux de leurs amants,
Dans un passé récent, en médaillons, en bagues,
Les yeux profonds, les yeux pénétrants, les yeux vagues.
Miniatures délicates d'un cher œil
Mystérieux, teinté d'allégresse ou de deuil,
Les yeux voluptueux et les yeux extatiques :
Bijoux profonds, joyaux sacrés et poétiques.

La Belle que je sais en peuple son écrin.
Dans un cœur de cristal, ou de peau de chagrin,
Elle fait s'endormir ou veiller leurs prunelles;
Escarboucles par qui reluisent, éternelles,
Leurs amours. — Oh! le noble écrin, les purs joyaux
Dont Queen Beth eût paré ses vêtements royaux!

— N'est-ce pas être un paon bien plus riche que l'autre?
Et quelle vigilance, en outre, que la vôtre;
Quelle magnificence, en marche, comme au vol,
Quand vous vous avancez, avec, à votre col,
Madame, à votre front, aux mains, près de la joue,
Tous ces regards humains, qui sur vous font la roue;
Tous ces regards, jadis dédiés! tous ces yeux,
Ces yeux graves, ces yeux menteurs ou sérieux;
Ces yeux pleins de caresse ou ces yeux pleins d'alarmes
Sur lesquels sont tombés des baisers et des larmes!

Car, plus clairs que la gemme et plus frais que les pleurs,
Les plus purs des joyaux sont en somme ces pierres
Vivantes, que nos yeux montent de nos paupières,
Et dont la sertissure est la perle des pleurs.
Ces yeux d'agates, de saphyrs et d'améthystes;
Ces yeux rêveurs, ces yeux rieurs et ces yeux tristes.

IV

CITÉ MYSTIQUE

Je vis la Jérusalem Sainte,
Qui descendait tout droit du ciel;
Un globe éclairait son enceinte
D'un éclat blond comme le miel.

Douze anges en gardaient les portes
Que douze perles composaient,
S'ornant du nom des tribus fortes,
Et que des lueurs arrosaient.

La place était d'un or lucide,
Roulant un fleuve de cristal;
Un arbre y fulgurait, splendide,
Aux fruits de gemme et de métal.

La muraille offrait douze bases,
Que des noms d'apôtres nommaient;
Les chrysolites, les topazes,
Et l'améthyste les formaient.

Le sardonyx et la sardoine,
L'améthyste avec le saphir,
L'hyacinthe, la calcédoine
Et le jaspe y venaient ravir.

Le béryl et la chrysoprase
En complétaient l'ardent anneau,
Car c'était la Cité qu'embrase
L'Amour Sublime de l'Agneau.

V

L'HYMNE DES DOUZE PIERRES

Le Jaspe est de vert coloris
Et représente, en son pourpris,
La Foi qui n'a pas de déclin.
La Foi, dont le bouclier plein
Doit résister même au Malin.

Le Saphir a le bleu du ciel,
Il désigne le cœur sans fiel
De ceux dont l'Espoir est têtu,
Dont la vie a l'éclat ardu
De la Force et de la Vertu.

La Calcédoine est comme un feu
Qui subrutile peu à peu
Et fulgure en l'obscurité,
Comme le Mérite abrité
Qui brille en un lieu déserté.

L'Émeraude, au vert lumineux,
A des tons oléagineux,
C'est l'amour de la Vérité
Qui jamais ne s'est écarté
De l'œuvre de la Piété.

Tricolore est le Sardonyx,
Symbole de l'homme-phénix,
De Douceur caractérisé,
De chaste Candeur irisé,
Et de Douleur martyrisé.

La Sarde est d'un rouge empourpré,
Son sang qui coule par degré
Représente les saints effrois
Des martyrs, pour le Roi des Rois,
Et les mystères de la Croix.

La Chrysolithe est un brasier
Que rien ne peut rassasier.
Ce sont les célestes essaims
Des sages Esprits sept fois saints,
Conformes aux sacrés desseins.

Le Béryl est, en son halo,
Comme un soleil miré dans l'eau,
C'est notre désir ingénu
Du Repos non discontinu
Et du vrai Bonheur inconnu.

La Topaze est rare et de prix,
Et son jaune mêlé de gris
A les aspects mystérieux
Qui se reflètent dans les yeux
De ceux qui contemplent les cieux.

Un concile de cardinaux,
C'est la Chrysoprase aux anneaux
Tout ponctués de gouttes d'or.
Telle la Charité, trésor
Qui, dans les maux, reluit encor.

L'Hyacinthe est d'un tendre bleu.
L'atmosphère règle son feu,
Signe d'une âme de Douceur
Jamais éprise de noirceur,
Que les anges prennent pour sœur.

L'Améthyste est surtout lilas,
Elle émet de nobles éclats
Et d'ardents éclairs au-dessus,
Symbole des grands cœurs déçus
Qui portent la Croix de Jésus.

VI

DE LAPIDIBUS

O les pierres, ces sans-paupières
Qui vous regardent fixement !
O ces cent paupières, les pierres
Qui s'ouvrent démesurément !

O Cléandre Arnobe, Marbode,
Isidore le Sévillin,
Lodovico Dolce, Solin,
Qui, des gemmes, ont chanté l'ode.

Agricola, près d'Enceluis,
Théophraste auprès d'Epiphane;
Saint Hildegarde en qui tu luis,
Joyau qui jamais ne se fane.

Césalpin, Kircher, Léonard,
Ruéus, Boëce, Jeffries,
Tous écrivains experts en l'art
Du langage des pierreries.

Vous avez confessé l'anneau
De Gygès, remué les gemmes
A pleines mains; à plein tonneau,
Bu les rubis les moins abstèmes.

Que vous ont dit les girasols,
Les ollaires, les tourmalines,
Les paranites dont les cols
Se parent, parmi les malines;

Les marcassites, les zircons,
Colubrines et serpentines;
Les bufonites, les jargons,
Obsidiennes, almandines;

Les gypses et les cacholongs,
Les turquoises et les turqueuses,
Les perles aux pleurs les plus longs
Qui pleurent les péchés des gueuses;

Les jaspes sanguins et fleuris,
Ou rubanés, les hématites,
Tous les cailloux de tous les prix,
Les plasmas, les aromatites;

L'alectoire qui, dans le flanc
D'un coq immaculé se fonde;
Dont l'éclat cristallin et blanc
Contient mainte vertu profonde;

L'opale qui d'or, de carmin,
Et d'azur est mixtionnée,
Et qui fait trembler une main
Près d'une coupe empoisonnée;

Vous avez plongé sous les eaux
Des saphirs, vous avez en fraude
Écouté chanter les oiseaux
De la forêt de l'émeraude.

Vous avez vu poindre et partir
Le soleil, dans les escarboucles
Dont nous avons osé sertir
L'or fusible, en boutons et boucles.

Que savez-vous des vieux joujoux
De cette Lollia Pauline
Dont nous admirons les bijoux
Dans son écrin gardé par Pline.

Ces joyaux ont-ils survécu?
Leurs pendeloques sont moins brèves
Que nos jours; le temps a vaincu
Les diamants moins que nos rêves.

Et la bague que nous allons
Acquérir pour nos fiancées,
L'émeraude, en ses verts vallons,
Le saphir aux eaux nuancées,

L'améthyste à l'œil violet,
L'opale à la flamme intestine
Conservent l'éternel reflet
Des baisers donnés à Faustine.

Seules, la perle aux laiteux pleurs,
La turquoise aux azurs candides
Savent mourir, comme les fleurs,
Et ne survivent point aux ides

Où des morts en avaient orné,
Pour un amant qui s'extasie,
Le torse effrité de Phryné,
Le buste fané d'Aspasie.

INTAILLES

VII

FOLIA

Ce Vasco de Gama, qui fut Prince des Indes,
Et, d'entre les héros, demeure des premiers,
Ayant uni, Seigneur, les peuples que tu scindes,
Leur fit tracer leurs noms sur des brins de palmiers.

Son chantre, Camoëns, écrit sa *Lusiade*.
Noble, pauvre, exilé, presque aveugle, il revient,
Il sombre — et disputant aux flots son Iliade,
Aborde, couronné du poème qu'il tient.

L'un, sur les verts feuillets de feuilles végétales,
Rapporte à son pays la foi des bords lointains;
Et l'autre immortalise, heureuses ou fatales,
Les heures qui flamboient en ses regards éteints.

Leur double souvenir aux cœurs se perpétue,
Auprès des flots vaincus et sous les cieux ouverts;
Et Vasco de Gama revit, dans sa statue,
Là même où Camoëns a lutté pour ses vers.

Tous deux, pour ces hauts faits, ont mérité la gloire;
Le temps la leur dispense à l'égal de leurs droits,
Et les console, aux bras lumineux de l'Histoire,
D'avoir goûté, vivants, l'abandon de leurs Rois.

VIII

PEAU D'ESPAGNE

L'Escorial, construit sur la forme d'un gril,
Rend gloire à saint Laurent par la main de Philippe;
Des augustes prisons il demeure le type,
Et, des rois douloureux, symbolise l'exil.

Il a quarante autels et trois mille fenêtres,
Douze cents portes, seize cours, cent escaliers,
Cent jets d'eau; ses couloirs ont deux cents kilomètres
Et des formes d'ennui le peuplent par milliers.

Les buis qui sont taillés comme des murs de jade,
Ou de jaspe, sont seuls à pousser en ce lieu;
Nulle rose, au matin, n'y chante son aubade;
Et, le soir, nul jasmin n'y pleure son adieu.

C'est le tombeau des Rois d'Espagne, nid funèbre,
Où reviennent mourir les aigles, les ramiers,
Et dormir leur sommeil profond dans les ténèbres
Où les attendent ceux qui roulent, les premiers,

A ce *Pudridero*, pourrissoir magnifique
Où séjourne cinq ans l'Espagnol Pharaon,
Avant d'être rangé, sous forme de relique,
En la crypte divine, au cœur du Panthéon.

Tous dieux, puisque tous rois... tous morts, puisque tous homme
L'Escorial, scorie immense, mur hideux,
Recouvre la scorie humaine, et ses noirs sommes,
Pyramide ayant, pour Chéops, Philippe Deux.

IX

AUTRE DON JUAN

Le plus beau des humains, le vainqueur de Lépante,
C'est ce Don Juan d'Autriche, amiral ravissant,
Qui fut homme de grâce et fut homme de sang,
Et dont le portrait luit dans l'Histoire tombante.

Un maillot d'une soie aurore, un col d'infante,
Une trousse brodée où l'or glisse un accent;
Un lion dont l'orgueil va l'allégorisant,
Ce Prince plus divin que nul art n'en invente.

La cuirasse qui met le fer près du velours,
La main fine qui frappe à coups légers et lourds,
Faisant périr les Turcs et se pâmer les femmes;

Quatre bagues dont l'une est en forme d'un cœur...
— Tel le héros qui fut aimé, qui fut vainqueur :
L'Amour garde ses traits; l'*Armeria*, ses lames.

X

Son nom fut prononcé durant l'office noir
Que, dans l'Escorial, psalmodiaient les prêtres;
Et les murs de granit aux trois mille fenêtres
Tressaillirent d'orgueil en rêvant de le voir.

C'était un huit novembre, aux prières du soir,
En quinze cent soixante et onze, que ces aîtres
D'une incommensurable immensité, ces êtres
D'une tristesse plus énorme, qui vient choir

De ces voûtes sans cesse en larmes sur des tombes,
Entendirent passer, comme un vol de colombes
Et d'aigles, le nom rose et rouge de Don Juan.

L'obscurité du cloître en fut tout éblouie...
— Philippe, *qui savait* la victoire inouïe,
Feignait de ne songer qu'à l'office, en priant.

XI

Alors un *Te Deum* ruissela sur les dalles...
On l'entendit rouler, des cours aux corridors;
Comme des étendards de coloris et d'ors
Semblaient flotter, tout pleins de fleurs orientales.

Il gagna le Palais, courut le long des salles,
Dérangeant le silence, à coup de clairs accords;
Et l'on vit la bataille où s'affaissent les corps
Emplir de ses fureurs des moines dans leurs stalles.

Puis la paix se refit sur l'ombre, l'on pria;
On récita l'absoute et l'*Ave Maria*,
En l'honneur du Chrétien vainqueur des Infidèles.

— Mais, tout autour du temple énorme, dans la nuit,
Semblèrent palpiter comme les grands coups d'ailes
D'un Aigle qui s'approche et d'un Vautour qui fuit.

VERS POUR L'ESPAGNE

XII

VULNÉRAIRE

Tous les souffrants, tous les blessés, toutes les plaies !
Jetez-leur votre obole, ainsi qu'il est écrit;
Car ce mourant qui râle, au bord des sombres claies,
Vous offre à consoler un peu de Jésus-Christ.

Simon Cyrénéen, Joseph d'Arimathie
Et Madeleine en deuil aux cheveux éplorés,
Cherchant à rappeler la grande âme partie,
Ont des accents divins, sous les couchants dorés.

Le verre d'eau versé par la veuve qui pleure
Et qui mêle une larme aux perles du cristal,
Emplit de diamants la céleste demeure
Où leur vertu se change en un plus pur métal.

Le bon Samaritain qui, d'un geste plus ample,
Porte son vin, son huile au passant inconnu,
Dicte immortellement le plus auguste exemple,
De son geste penché sur un corps demi-nu.

Le Saint qui tend au pauvre un peu de sa tunique,
Et se croit généreux, en demeure étonné
Et nous apparaît moins heureux que Véronique,
A cause du regret d'avoir trop peu donné.

Élisabeth qui se cachait pour d'humbles choses
De l'aumône, rencontre un époux irrité,
Et Dieu permet que, dans ses bras, se change en roses
La chair, le pain de son ardente charité.

La blessure est en fleur, au flanc pâle, et qui tremble,
Rose sublime éclose, et dont l'âme a gémi...
Cueillez-en la douceur et la douleur ensemble
Si rouge, épanouie au cœur d'un peuple ami!

au Vicomte E. M. de VOGUË.

XIII

ROSES TRAGIQUES

Il suffit d'avoir une belle mort
au dedans de soi-même.
ÉLISABETH D'AUTRICHE.

Cette autre Élisabeth, qui fut Reine, en Hongrie,
Comme la Sainte, sa patronne, la voici,
Sous son linceul royal, près duquel se récrie
Notre indignation de la voir morte ainsi.

Elle était belle, elle était simple, elle était bonne,
Le front seulement ceint de ses sombres cheveux;
Elle ne voulait plus porter d'autre couronne,
Et, de nombreux joyaux, laissait dormir les feux.

Plutôt les échangeant contre la joie unique
De voir le seul bijou qui lui pût sembler beau :
Les perles de l'écume, au bord de la tunique
De l'onde, toujours prête à devenir tombeau.

Ainsi, l'une après l'autre, elle rendit ses perles
Aux océans qui l'en paraient avec orgueil.
O Mer, sur sa dépouille aujourd'hui tu déferles...
Elle retrouvera ses perles sur ton seuil.

Un Prince qui la vit en jeune chasseresse,
Lui tendit un Empire, avec ses vœux tremblants.
Le passé la revoit, en ce jour de tendresse,
Mêlée, en robe blanche, à des lévriers blancs.

La déclaration fut digne d'un poète;
Car, désignant la carte où s'étendait son bien
L'amoureux, à l'amie, avait, courbant la tête :
Dit : « Mon peuple est à vous, si votre amour est mien. »

François-Joseph conduit la pompe funéraire;
Des reines, qui sont là, lui rappellent leur sœur,
Et plus d'un souverain vient l'assister en frère;
Mais son souvenir seul lui parle avec douceur.

Ce fut l'apothéose en sa ferveur entière,
La course sur les eaux du Danube d'azur,
Dont la rive, acclamant la *Rose de Bavière*,
Inondait de ses fleurs ce titre exquis et pur.

Mais le couronnement, en une capitale,
S'ouvre encor plus superbe; on y voit s'effeuiller
Des pléiades de fleurs dont la splendeur s'étale
Pour le nuptial lit et l'auguste oreiller.

Les vierges, des balcons, laissaient pleuvoir des roses;
Un pont fut pavoisé des vivantes couleurs
D'orangers, de rosiers et de camélias roses,
Plus de seize milliers d'arbustes tout en fleurs.

Des milliers de serpents sont cachés sous leurs branches !
Ils sifflent... le bonheur s'évanouit, les yeux
Se voilent, le sang coule... et l'Ange aux robes blanches
S'enveloppe de deuil pour courir sous les cieux.

Élisabeth d'Autriche, Antoinette d'Autriche,
Sœurs, se donnent la main dans l'histoire des maux;
Toutes deux, de douleurs, ont leur gerbe aussi riche;
L'une fuit ses palais, l'autre aime les hameaux.

C'est un déroulement de tragédie antique,
Cette aventure étrange aux silences obscurs,
Que traverse un éclair sillonnant un portique
Et qui trace des mots flamboyants sur les murs.

On entend dans la nuit grincer d'âpres furies;
Euripide, Sophocle, Eschyle ouvrent leurs chœurs;
Des malheurs merveilleux exercent leurs séries,
Deuil, démence, défaite et désastres vainqueurs.

Alors on te voit fuir, étrange voyageuse,
En Méditerranée, aux Alpes, dans Corfou,
Sur la crête des flots, sur la cime neigeuse,
Les regards d'un fantôme ou les plaintes d'un fou.

Des lampes, chaque nuit, dissipent, dans ta chambre,
Les spectres dont l'effroi peuple l'obscurité.
Le printemps luit dehors — en ton cœur c'est décembre ;
Pour l'ombre de ton âme, il n'est plus de clarté.

En vain tu fais revivre, en une villa grecque,
Les roses qui jadis te sacraient d'un rayon;
La paix n'est plus pour toi, dans la bibliothèque
Ni parmi les jardins de ton *Achilléion*.

Lors, te sentant vouée aux rumeurs éternelles
De ce qui, dans ce Monde, expire sans mourir.
Tu dis ton désir d'être ensevelie en elles,
Ces vagues que tes yeux regardent accourir.

Elles te parlent de tes sœurs : les détrônées;
De tes parents : les fusillés et les déments;
Des Louis Deux, dont les extases couronnées
Ont de cruels réveils de Beaux-aux-Bois-Dormants.

Alors tu ne veux plus qu'être la Reine Errante
Que tant de bords ont vue, et qui fuit tant de deuils
Ranimés dans les voix de la mer murmurante,
Toi pour qui nul pays n'a plus de clairs accueils.

Le Monde est comme un livre à tes regards avides;
Mais tu ne rouvres pas les feuillets déjà lus.
Tu traces, du doigt blanc de tes mains toujours vides,
Ton beau nom sur le sable... et tu ne reviens plus.

On te voit près des lacs, en lente promenade,
Emmener ton ennui que berce un éventail;
Les bergers écossais te croient une Ménade,
Tu chasses l'oiseau bleu, tu pêches le corail.

C'est ce même éventail peint d'un lis de ténèbre
Qu'insigne féminin, on voit entre-croisé
D'une paire de gants, sur le coussin funèbre,
Tel qu'un sceptre soyeux, ployant et reposé.

Tu n'as, contre pas un, de rancœur ou de haine;
Il n'est d'Eldorado, pour toi, ni d'Alcazar...
Tu glisses en chantant des vers de Henri Heine,
Des ombrages de Linz aux tours de Miramar.

Les plus désespérés te sentent leur égale,
Sous tes voiles de crêpe où les pleurs sont pareils;
Plus que la tienne, nulle table n'est frugale :
Tu ne vis que de lait, de fruits et de soleils.

Et sainte Élisabeth, Hongroise, ta patronne,
Pour te récompenser de nobles charités,
D'un martyre où revit son miracle, couronne
Ton geste qui fut doux à maints déshérités.

Car ces fleurs qui d'aurore arrosèrent tes noces,
Elle les fait fleurir au fer de l'assassin :
Ton sang, tel qu'une rose aux épines atroces,
De ta vie oppressée a délivré ton sein!

à André MAUREL.

XIV

VICTOIRE

Ambubajarum collegia, pharmacopolæ.
HORACE.

Victoria, la vieille Impératrice Indoue,
La Reine d'Angleterre, est morte; son cercueil,
Sur l'affût d'un canon, passe : au-devant, s'ébroue
Un sixain de chevaux hanovriens en deuil.

Autour d'Elle, emplumés, cavalcadent et piaffent
Ses fils et petits-fils, des rois et des kaisers;
Et, du faîte des toits, des cordages s'agrafent
Qui suspendent des grappes d'hommes dans les airs.

Du cercueil, de l'engin, les formes sont semblables,
Canon de bois, canon de fer, tous deux guerriers :
Les Rois ne sont-ils pas des bouches redoutables
D'où s'envolent parfois des ordres meurtriers?

Puis viennent *le Gardien de la bourse privée*,
Les secrétaires, les lectrices, les lecteurs,
Les serviteurs Indiens, les Écossais, levée
En masse de commis, d'intendants, de porteurs.

Le Chef des cuisiniers, l'Ingénieur des lampes,
Les Examinateurs des comptes et des jeux;
Les Pages d'escaliers, qui veillent près des rampes,
L'Allumeur des flambeaux et *l'Extincteur des feux.*

Le Lord maître d'hôtel, le Chef des domestiques,
Les trésoriers, les officiers, les contrôleurs;
Gentilshommes des vins aux bouteilles antiques,
Gentilshommes-portiers, Gentilshommes des fleurs.

Gentilshommes et lords huissiers et de service,
Peintre ordinaire, musagète lauréat,
Gentilshommes et lords de salon et d'office,
Maître d'arme, à l'air dur; de chant, à l'air béat.

Gardes du corps, maréchaux de cérémonies,
Sergent-trompette, gouverneurs et chevaliers:
Tous les représentants de charges infinies,
Des pharmaciens et des droguistes par milliers.

Le Maître du cheval, la Maîtresse des robes,
Qui, depuis de longs ans, ne connaît plus le bleu;
Le Gardien des joyaux dont s'étoilent les lobes :
Sir Gough, duc de Portland, duchesse de Buccleugh.

Tout un département d'apothicairerie,
Oculistes, chirurgiens et médecins:
Tout le département de la chapelle, où prie
Un régiment de clercs et de ministres saints.

Toutes charges de choix, jusqu'au Maître des barques,
Et dont le ministère, en ces jours, fut cherché,
Pour mener sa Maîtresse à la rive des Parques,
Puisqu'un fil si puissant, lui-même, fut tranché.

Tous offices divins : jusqu'au Régent des cygnes!
Qui font prêtresses et font prêtres d'un saint lieu,
Dont quelques-uns, parmi beaucoup, sont jugés dignes...
Tous appelés, mais peu d'élus, comme chez Dieu!

Tous les murs sont tendus de pourpre et d'écarlate,
De violet, de noir, de mauve, de grenat;
Tel un bijou de jais où le rubis éclate,
Où l'améthyste mêle un dolent incarnat.

Et Celle dont la mort groupe tant de personnes,
Part sans la fleur qui chante au deuil des plus petits...
— Le Monde a bien donné quatre mille couronnes,
Mais la bière n'a pas même un myosotis!

XV

ISOLEMENT

Puissant et solitaire.
VIGNY.

Une si grande Reine est un objet d'effroi;
C'est la punition des Grands qu'un tel prestige :
Leur tête est une fleur au sommet d'une tige;
Il n'est qu'un souverain pour tutoyer un roi.

Lorsque fut mort le seul pour qui la reine est femme,
Le voyant là, sous son suaire de linon,
Elle dit ce mot triste, obscur épithalame :
« *Personne ne peut plus m'appeler par mon nom!* »

XVI

TOLSTOÏ

Speciosi pedes evangelizantium bonæ.

De *la Guerre et la Paix* et d'*Anna Karénine*
L'Écrivain daigne coudre, ainsi que Mikhaïl,
Des souliers dont, pareils aux souliers du barine,
Vers la Vie ou la Mort court le cuir ou le fil.

Le geste de la Parque anoblit ces chaussures;
La marche de nos jours s'enténèbre de poix;
Les cailloux des chemins ont de vives morsures,
Sous lesquelles les pieds saignent plus d'une fois.

C'est apprendre à mourir qu'ajuster cette empeigne
Que doit, dans la poussière, user chacun des pas;
Et, quand de graves pleurs un tel travail s'imprègne,
Il ne lui manque rien pour descendre au trépas.

Or, si nobles soient-ils, les livres du génie,
Si loin vers l'Idéal forcent-ils de courir,
Leur auteur, emporté par leur vaste harmonie,
N'a rien fait de si grand que d'apprendre à mourir.

XVII

VARIATION FUNÉRAIRE

Ne taillez, mains industrieuses,
De pierres pour couvrir Belleau,
Lui-même a bâti son tombeau
Avec ses pierres précieuses *.

Gemmes qui n'êtes que des fleurs,
Amulettes pleines de charmes,
Cristaux qui n'êtes que des larmes,
Perles qui n'êtes que des pleurs.

Améthyste à l'œil lilassé
Doucé pour le regard lassé.

Ne cueillez, mains industrieuses,
De lilas pour fleurir Belleau,
Lui-même a fleuri son tombeau
Avec ses pierres précieuses.

* RONSARD.

Les rubis ont un cœur vermeil
Tout plein de pourpre et de soleil.

Ne cueillez, mains harmonieuses,
De roses pour fleurir Belleau,
Lui-même a fleuri son tombeau
Avec ses pierres précieuses.

Le saphir est du bleu si pur
Dont la nuit ourdit son azur.

Ne cueillez, ô mains gracieuses,
De bluets pour fleurir Belleau,
Lui-même a fleuri son tombeau
Avec ses pierres précieuses.

L'émeraude est une forêt
Où tout le feuillage apparaît.

Ne cueillez, mains industrieuses,
De cyprès pour couvrir Belleau,
Lui-même a construit son tombeau
Avec ses pierres précieuses.

Les diamants aux flancs polis
Sont pleins de lait et pleins de lis.

Pierres où le Ciel vient sourire,
Pierres où la Mer vient courir;
Opale où le feu semble luire,
Turquoises qui savez mourir.

Ne cueillez, mains industrieuses,
De bouquets pour fleurir Belleau
Lui-même a serti son tombeau
Avec ses pierres précieuses!

XVIII

ALTESSE SÉRÉNISSIME

J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme,
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
VIGNY.

Par quel mystérieux rayon saisir ta gloire,
Noble Alfred de Vigny, bel archange fatal,
Blanc poète muré dans cette Tour d'ivoire
Illustre, qui se mire en un lac de cristal?

Mais la candeur de ta demeure n'est pas seule;
Il te faut une armure où batte un cœur aimant,
Qui fasse honte à la vertu timide et veule
Et dont le bouclier soit d'un seul diamant.

Il rayonne au-dessus de tout ce qui déferle
De bassesse haineuse et vouée au mépris;
Et si ton pleur s'y verse, on dirait une perle
Qui, de tant de blancheur, exalte encor le prix.

Ainsi tu vas, paladin fier, Lohengrin pâle,
Délivrer les proscrits, libérer les démons;
Ton Elsa, c'est ton âme, et sensitive et mâle,
Que, par-dessus toutes les autres, nous aimons.

Persée offert aux Andromèdes de nos larmes,
Roger d'une Angélique en qui pleurent nos maux;
Mais aussi Lucifer osant brandir ses armes
Contre un Dieu qui nous fit naître infirmes et beaux.

A ton tour exilé d'une Terre Promise
— O toi que ta grandeur toi-même appréhenda,
Tu nous fais écouter la plainte de Moïse,
Tu sauves Bélial, tu consoles Wanda.

En présence des deuils amassés sur nos têtes
Par une Providence insensible à nos cris,
Tu nous apprends la mort digne et grave des bêtes,
Sans blasphèmes hideux, sans repentirs aigris.

Eva, l'Humanité mystérieuse et triste,
Promène son regard du sommet au verger;
Tu la prends par la main, aristocrate artiste,
O Toi, si tendrement, loup devenu berger!

Et, dans un pur accent de clairon et de lyre,
Dont la douceur, dont la hauteur sait rassurer,
Tu nous apprends l'amour, assez beau pour suffire;
Tu nous apprends l'orgueil, assez grand pour durer.

XIX

DEUIL ROSE

Tous les Masques, les Mezzetin,
Les Trivelin, les Scaramouche,
Cydalises à l'œil mutin,
Une mouche au coin de la bouche,
Tous les bleus bergers de Watteau,
Avec leur rose châtelaine,
Ont drapé de noir leur bateau
Et mènent le deuil de Verlaine.

Tous les Tircis et les Myrtils,
Les Clitandres et les Clymènes
Avec leur fraîcheur de pistils,
Les inhumains, les inhumaines,
Ont mis un crêpe à leur chapeau
Et pleurent comme Madeleine,
Car, sous leur galant oripeau,
Ils pleurent l'âme de Verlaine.

Il les avait faits si polis
Sous le bleuté de leur quinconce :
Il les avait peints si jolis
Sous le jabot qui les engonce;
Nul azur ne les rendra plus,
Nul carmin, que d'ombre vilaine...
Leurs zinzolins sont révolus,
Ils pleurent sur l'art de Verlaine.

Et les Cupidons potelés
Qui semblent des bouquets de roses,
Et les palombes dételés
Du chariot des Cypris moroses,
Mignonnement endoloris
Avec leur plume de pleurs pleine,
Pleurent Chloé, pleurent Chloris.
Pleurent sur le cœur de Verlaine!

à Monsieur A. BARBET.

XX

SUR UN PORTRAIT DE GONCOURT*

Sur un fond miroitant de glace de Venise
Qui, dans l'angle, reflète un vase de biscuit,
Le front pensif du Maître, en ses blancs cheveux, luit,
Comme en la fine ouate erre une perle grise.

La fumée à ses doigts s'azure et s'opalise
En un méandre bleu dont le fil le conduit
Sur le bord de l'Histoire où le Roman le suit,
Tout au fond du Roman où l'Histoire s'irise.

Une souple bacchante où revit Clodion,
Un bronze japonais où perche un oisillon
Que l'encan de Goncourt vous livra pour des sommes;

Le lorgnon retombé qui lui fit voir les hommes,
Sous lequel longuement son regard s'est dardé....
Près du petit oiseau que vous avez gardé.

* Par Bracquemond (Musée du Luxembourg).

XXI

BIENVENUE A L'ANCIEN MAITRE DU NOUVEAU LOGIS*

Vous changez de logis, mais jamais de demeure,
Maître Alphonse Daudet, que ce soit Champrosay
Qui parfume les jours, Paris qui sonne l'heure,
Où, de vos clairs écrits, le Monde est arrosé.

Des frontières devant les hauts livres s'abaissent,
Car la Terre est à ceux qui la savent gagner;
Et leur berceau s'étend où leurs écrits renaissent ;
Leur royaume est l'esprit où leur art vient régner,

Votre table, la même où croissent vos chefs-d'œuvre,
S'oriente au jardin — moins celui du dehors
Qu'au jardin de votre âme où corbeau ni couleuvre
N'attristent l'oiseau bleu qui chante dans les ors.

Le Maître est de partout et, qu'il vive ou qu'il meure,
Fait son séjour en ceux dont ses chants sont vainqueurs ;
Vous changez de logis, mais jamais de demeure;
Car si le lieu réel est vivant et nous leurre,
Le pays idéal est dans l'amour des cœurs!

* Ces vers avaient été composés pour souhaiter la bienvenue au Maître, en sa nouvelle résidence.

à Léon DAUDET.

XXII

Parfois un vers se glisse, à l'insu, dans la prose;
Car les prosateurs sont des poètes défunts.
Vous me tendez un lis, il s'y mêle une rose...
« Les fleurs que vous offrez auront de longs parfums. »

Vous m'écrivez ce vers, sans l'avoir voulu faire.
Tel un astre brisé file dans les soirs bruns,
Et s'irise en passant par une autre atmosphère...
Les vers que vous offrez auront de longs parfums.

Vive le noble augure où votre vers m'entraîne,
Que nos arts échangés poursuivent leurs emprunts;
Et disons, au vers-roi, comme à la prose-reine :
Les fleurs que nous offrons auront de longs parfums!

au Professeur ROBIN.

XXIII

EX-VOTO

Thérapeute savant, magnanime et discret,
Sauveur Albert Robin, maître des maladies,
Toi qui charmes les maux auxquels tu remédies
Jusqu'à nous en laisser presque un peu de regret.

Tu nous rends la santé comme on retourne un prêt,
Nous l'avions dépensée, et tu nous la dédies,
Quand, l'ayant rencontrée entre tes mains hardies,
Il te plaît restaurer ce qui se démembrait.

C'est une dignité de nos reconnaissances
Que de te consacrer, au réveil, les puissances
De nos jours que ton art fait moins endoloris.

Et ce sont, tes fiertés, des dieux même rêvées :
Revoir pleines de fleurs, des mains, vers toi levées,
Sentir battre pour toi, des cœurs par toi guéris!

au Professeur POZZI.

XXIV

AUTRE

Ensemble nous avons fait de savantes cures;
Nous y mîmes ton art et notre charité.
Le temps les ennoblit de quelque obscurité;
Mais la Mort, qui voit clair, les voudra moins obscures,

Ils ne pouvaient se voir sans rire, les augures;
Sans pleurer nous n'avons pu voir, en vérité,
Les maux de l'abandon, les pleurs de la fierté.
Dénués plus longtemps des biens que tu procures.

Alors nous avons joint, en un seul, nos efforts,
Moi, pour trouver les doux, Toi, pour les rendre forts,
Sous le toucher savant qui réconforte et soigne.

Et, lorsque tu leur dis : « Levez-vous, et marchez! »
De ceux que, sur ton seuil, j'ai vus blancs et penchés,
J'entends le cœur qui bat, dans le pas qui s'éloigne.

VERS POUR SARAH BERNHARDT

XXV

BELLE-ISLE-EN-ART

Vous qui, dans votre Phare aux murs trapus et clos
Que l'ouragan ébranle ainsi qu'une guérite,
Aimez parfois jouer un rôle d'Amphitrite
Drapé, par l'Océan, d'azur et de sanglots;

Vous regardez, le soir, s'allumer les falots
Dont la barque, au lointain, contre la Mort s'abrite;
Une réplique d'ombre, et par Dieu même écrite,
S'élève alors vers vous, de la plainte des flots.

Je devine, Sarah, votre amour pour la houle
Qui vous ramène, en eux, l'applaudissante foule,
Dont tant de fois votre art triomphant fut vainqueur.

Vous goûtez les rappels de la Mer qui s'effare,
Vous que le Monde voit briller dans votre Phare
Qu'illumine un génie où l'on sent battre un cœur!

XXVI

BOUQUET DE FÊTE

Une rose a fleuri la bouche de l'Idole
Comme un baiser lointain remontant et vermeil :
La feuille a couronné de sa courbure molle
Le contour sinueux à la rose pareil.

Des bleuets ont bleui les regards de la Reine,
Et, sous la toison d'or des cheveux crespelés
Dont la blonde moisson où le bijou s'égrène,
Prend ces étoiles-fleurs en ses épis bouclés.

Des lis ont embaumé les gestes de la Sainte:
Leur blancheur s'est mêlée à celle des bras nus;
Et, quand sa main s'ouvrit de claires pétales ceinte,
On la prit pour un lis aux parfums inconnus.

L'amaranthe grandit dans le cœur de l'Amie;
L'amaranthe fidèle au symbole éternel.
Et, lorsque vous croirez sa ferveur endormie,
Vous verrez rajeunir son germe fraternel.

Cueillez les roses, les bleuets et les lis pâles,
Et l'amaranthe pourpre aux nobles incarnats;
Vous aurez des bouquets de rubis et d'opales,
De suaves saphirs, de savoureux grenats.

Cueillez les lis et les bleuets, les tendres roses;
Et la vive amaranthe, azur, perle et carmins.
Et vous aurez, dans leurs soupirs et dans leurs poses,
Son sourire et ses yeux; son amour et ses mains.

XXVII

DE CORONÂ

Tertullien, *de Coronâ*, écrit que, selon Claudius Saturninus, il n'y avait aucune plante dont on n'eût fait des couronnes.

Je récrirai pour Toi *le Traité des Couronnes*,
En ce Jubilé doux, grande Sarah Bernhardt;
Celle des Déités, et celles des Madones,
Toutes, tu les auras, pour en orner ton Art;

Parce qu'il nous est cher; et, profane ou mystique,
Suave ou douloureux, toujours nous fut divin,
Sous la jupe moderne ou le peplum antique,
Et nous versa l'amour, tel qu'un auguste vin.

Je dirai la couronne, en roses, d'une Alcmène,
Au front que de bouquets embaumés tu sertis;
Puis, ta couronne languissante et plus humaine,
Andromaque au front ceint de bleus myosotis.

Couronne d'Izéyl, en étrange orchidée,
Couronne de Gismonde, en mauve cattleya;
De pétales sans fin, comme une onde inondée,
Ton souvenir flottant sous leurs gerbes ploya.

Couronne de lotus, pour cette Cléopâtre
De qui les doigts étaient eux-mêmes couronnés
Des turquoises dont s'azurait l'ardent albâtre
De tes bras, de cent bracelets environnés.

Couronne de lauriers dont Jeanne d'Arc s'abrite;
Couronne de camée, et de camellia,
Pour Phèdre la superbe, et cette Marguerite
Qui ne sut que mourir quand l'amant oublia.

O bandeau de Zaïre et turban d'Adrienne;
Couronne de joyaux : Ruy-Blas, Théodora:
Couronne de lis d'or, à la monture ancienne :
La Princesse Lointaine — et que l'on adora!

En anneaux parfumés dont la chaîne relie
Ton passé radieux à l'éclat de ce jour,
Les fleurs que tu cueillis, lumineuse Ophélie,
Te viennent couronner, toutes, et tour à tour,

De nimbes odorants, de fraîches auréoles,
D'un ailé diadème ou d'un vivant halo
D'où tes cheveux dorés comme des alvéoles
Ruissellent sur tes yeux argentés comme l'eau.

Oui, de toutes les fleurs qu'elles soient couronnées,
Ces héroïnes, tes figures, tes fiertés;
Mais, pour Toi qui les as, dans l'Art noble incarnées,
Tous les rayons, ô Muse, et toutes les clartés!

ENVOI

Dans un beau paysage où les couchants sont calmes,
Dans un palais sinistre au lugubre salon,
Couronnez la Samaritaine avec des palmes,
Couronnez avec des violettes, l'Aiglon.

Mais je veux enlacer deux calices encore,
L'un de perversité, l'autre de désespoirs;
Couronnez le Lorenzaccio, de mandragore;
Et couronnez l'Hamlet avec des iris noirs.

XXVIII

REVIVISCENCE

Les héroïnes disparaissent en cohortes,
Comme si les chassait un étrange aquilon :
Sombre Lorenzaccio, pâle Hamlet, blanc Aiglon,
Un jeune homme renaît des jeunes femmes mortes.

Le Florentin éphèbe a des faiblesses fortes,
Le Sphinx du Danemark meurt sous un sort félon;
Un sinistre palais au lugubre salon,
Sur le blond fils de l'Aigle a refermé ses portes.

Une grâce de femme est dans ces trois enfants :
C'est que tous trois sont faits, vaincus ou triomphants,
Des grâces de Sarah qui fut toutes les femmes.

Et Phèdre, et Jeanne d'Arc, palpitent dans la chair
De ce Lorenzaccio qui prépare les lames
De l'Hamlet, Aiglon noir, de l'Aiglon, Hamlet clair.

DÉDICACES

A

MADELEINE LEMAIRE

XXIX

Les fleurs de nos jardins, vous les avez mieux peintes,
Fée aux pinceaux trempés dans l'ambre et dans le miel ;
Et l'abeille, en suspens, près de leurs grâces peintes,
Hésite, ou prend le vrai pour l'artificiel.

De nos pensers rêvaient au fond de vos pensées;
De nos amours aimaient en vos myosotis;
Vos roses, dans leur pourpre ont gardé des rosées,
Et des insectes bleus dans leurs cœurs sont sertis.

Puck et Titania glissent sur vos corolles;
La reine Mab y traîne en triomphe Ariel;
Et l'on y sent vibrer de plus tendres paroles
D'un langage des fleurs moins immatériel.

Les grelots des muguets y tintent des matines,
Les violettes ont des airs de sentir doux;
Et ces âmes de sœurs, ardentes, enfantines,
Profondes, prennent soin de nous parler de Vous.

Or les célestes feux, les planètes écloses,
Aux pétales de flamme, aux parfums de clartés,
S'attristent, dans l'azur, de n'être pas des roses
Plutôt que d'ennuyeux univers habités;

Car, déconsidérés par l'oubli de vos toiles,
Pleins de lueur douteuse et de troubles humains
Les astres ont rêvé, douloureuses étoiles,
De n'être que l'exquise étoile des jasmins.

XXX

Les roses ont chanté votre gloire; les lis
Content votre mérite; et les douces pensées
Disent la vôtre, et vos extases dépensées
A nous peindre leur masque aux spirituels plis.

Vous nous avez, dans vos illustres aquarelles,
Tracé l'histoire vive et brillante des fleurs;
Les réconciliations et les querelles
Ou les colères des corolles, des couleurs.

Mais vous pacifiez les différends des serres;
Et la plante où l'insecte est perdu sans retour,
La *drosère*, en vos mains, n'ose fermer ses serres
Sur l'éphémère heureux de ne vivre qu'un jour.

XXXI

BREVET

Pour un nouvel agrégé du Muséum.

... Donc
Du redoutable Redouté, de van Spaendonck,
Vous voici devenir le successeur-émule;
Vous allez enseigner aux jeunes la formule
De l'œillet, l'A plus B du Bougainvilléa
Plus l'amaranthe, et dicter maint alinéa
De *cheveux-de-Vénus* et de *dames-d'onze-heures*
Ou de belles-de-nuit... — j'en passe, et des meilleures.

Vous commentez la Flore *ex cathedrâ;* vos cours
Sont des cours d'eau pleins de pétales, vos discours
Auront pour astérisque un jasmin qui s'étoile.
Le tableau noir sera la lumineuse toile
Où vous faites tenir tous les printemps défunts :
Tracez-y des démonstrations de parfums;
Et, sûr les doigts rétifs, donnez d'une férule
Faite d'un liseron et d'une campanule.

Vous serez la Clémence Isaure du dessin;
Et si, sur le modèle, il voltige un essaim

De papillons, faites planer ces fleurs célestes
Sur vos fleurs dont les cœurs hébergent des buprestes.
Magister Madeleine Lemaire, approchez!
N'ayez pour votre élève aucuns ressorts cachés;
Qu'il apprenne de vous les secrets des rosées,
Les libellules au bord des iris posées,
Et tout ce qui concerne, en somme, votre état
De professeur-ès-lis, en son docte comtat
De rosiériste... car ces jeunes sont moroses,
Ils broient du noir : cher Maître, expliquez-leur les roses !

XXXII

UNE ROBE

La belle Robe offerte à la Reine exilée
Sera noire comme elle et comme sont les nuits.
Que de roses, par vous, l'ombre en soit étoilée
Pour en désattrister les satinés ennuis.

Pauvre Ranavalo dont la Majesté chôme,
De quoi se plaindrait-elle en ce soyeux chiffon?
Vos roses lui vaudront tout son ancien royaume;
Elle qui sait comment les trônes se défont,

Elle connaîtra mieux que la Reine des plantes,
Peinte par vous, survit aux humaines grandeurs;
Et qu'au delà du règne aux luttes violentes
Le parterre répand le chrême des odeurs.

Le long deuil que déjà porte son noir visage,
Grâce à votre guirlande, éclora moins complet;
Et les fleurs dont vos doigts parsèment son corsage,
Jusqu'à son front obscur mettront leur clair reflet.

La flore de l'amour, la rose qui se pâme,
Sur son vêtement sombre éclora des Édens;
— Hélas! mais qui peindra des roses dans son âme?...
Votre Art le plus habile expire à ces jardins.

XXXIII

Je ne puis vous donner ce qui vous appartient.
J'ai peint plus d'une fleur que vous avez mieux peinte,
Madame, et d'une buire, issue, ou d'une pinte,
Orchidée, ancolie, honneur vous en revient.

Les fleurs pensent à vous bien avant que d'éclore;
Poser pour vos pinceaux les engage à fleurir
Sur cette Terre où tout se défeuille et s'éplore...
Vous êtes leur Vigée et la sensible Flore
Qui les immortalise où l'autre fait mourir!

à la Duchesse de ROHAN.

XXXIV

LES VRAIES IMMORTELLES

D'autres vous ont offert le bouquet d'immortelles
Dont l'Alpe s'illumine: edelweiss triste et blanc;
Étoile qui paraît ne durer qu'en tremblant,
Fleur de velours grisâtre et de vieilles dentelles.

La vie où les clartés ne sont qu'accidentelles,
En reçoit ce conseil mystique et violent :
Être un astre, à la fois languissant et brûlant,
Qui rayonne de feux candides et fidèles.

Mon bouquet est plus pur, plus durable et plus beau :
Qu'il flambe et qu'il fleurisse au delà du tombeau,
Pour porter vos vertus plus loin que vos années!

Pour dire votre charme à ceux qui me liront
Vos grâces, vos bontés, mes vers lèvent le front
Au-dessus du bouquet d'immortelles fanées.

au Duc de ROHAN.

XXXV

LES DEUX MÈRES*

Deux mères attendaient le signal du navire
Qui, du lointain, ramène en France leurs deux fils;
L'une espère, on dirait; — l'autre, on dirait, expire,
Et son geste, obscurci de crêpe, tient un lis.

Cruel est le destin qui réunit ces femmes
Et, sur le même quai, les fait paraître sœurs;
L'une en proie aux élans dont s'enivrent les âmes,
L'autre en butte aux sanglots dont s'entr'ouvrent les cœurs.

C'est que, de ces deux fils, de ces deux jeunes hommes,
L'un débarque lauré, victorieux, vivant;
L'autre s'en est allé dormir ses derniers sommes
Sous un linceul de gloire auguste et décevant.

Oh! comment se parler, et quel gouffre se creuse
Entre ce qu'on peut dire et ce qu'il faut songer?
L'une presque rougit de se sentir heureuse
Devant l'autre pour qui l'espoir fut mensonger.

* Retour de l'*Océanien*, 26 septembre 1901.

Le vaisseau que dénonce un panache en fumée
Le fait sembler de plume noire à celle en deuil;
De plume blanche, à celle qui se sent aimée
Par l'élu qui revient, quand l'autre est au cercueil.

Abîme! L'Océan est moins profond lui-même
Que le flot qui se brise aux deux cœurs maternels,
De celle qui revoit vibrant celui qu'elle aime,
De celle dont les pleurs couleront éternels.

Deux retours, deux enfants, deux Duchesses, deux Mères
Dont les noms, par ces vers, sont voilés et trahis;
Deux fils de qui le sort, purs traits, lettres amères,
Inscrit, printemps sauvés et printemps éphémères :
« Vivant pour la patrie! » et « Mort pour le pays! »

au Baron F. de SCHICKLER,
pour son Châlet de l'Engadine.

XXXVI

MAISON GRISONNE

De roc, de fer, de bois, est la Maison Grisonne,
Trinité de matière ouvrée en plein azur;
Le fer est fort, le bois léger, le roc est dur.
Le roc soutient, le fer orne, le bois résonne.

Le vent souffle, le ciel mugit, l'ouragan tonne,
La prudente maison leur oppose son mur;
L'orage cède, le ciel chante, l'air est pur,
L'accueillante maison s'entr'ouvre, affable et bonne.

Vibrante comme un luth qui pleure vers l'éther,
Forgée ainsi qu'une arme aux combats de l'hiver,
Sûre autant qu'un autel où célébrer le rite,

La demeure du sage unit, comme son cœur,
La force à la vertu, la grâce à la vigueur:
Son toit protège, son seuil luit, son âme abrite.

XXXVII

RÉCITANTE

Dans une tendre voix, le vers se fait plus tendre ;
L'adolescence y verse un charme puéril.
Pour la première fois, ce vers, je crois l'entendre;
Ce qui me semblait sombre y devient plein d'avril.

La rime s'ouvre avec des bras de jeune fille,
Et le rythme a des bonds plus vibrants et joyeux ;
Comme un cheveu doré la mesure y scintille,
Et la strophe regarde avec de jolis yeux.

Et si, des pleurs lointains que j'ai voulu décrire,
Dans cet accent léger, l'effroi vient s'assoupir,
C'est que la Muse-enfant dérange d'un sourire
L'élégie où mon deuil se voile d'un soupir.

à Madame SEGOND-WEBER.

XXXVIII

Fière Segond-Weber, diseuse impérissable,
Notre âme dans ta voix passe, et nous fait frémir;
Et les vers que ton art fit saigner ou blémir
Ont cessé pour jamais d'être inscrits sur le sable.

Le lyrisme de l'ode ou le ton de la fable,
La berceuse par qui l'enfant doit s'endormir,
Peuvent, dans tes accents, murmurer ou gémir,
Non loin de l'intangible et près de l'ineffable.

Hermione, d'abord, il ne te déplaît pas
De sentir Ophélie éclore sous tes pas,
Étant brune beauté, mais qui daigne être blonde;

Et qui, sur sa pâleur d'ambré gardénia,
Sait mettre un peu de rouge et conquérir le Monde
En faisant, d'une Electre, une Titania.

à Madame Félia LITVINNE.

XXXIX

L'OISEAU-LYRE

Les nombres ont bien fait de vous nommer Litvinne
En vous donnant la vie et la voix pour présent :
La voix peut consoler de la vie, où l'absent
Est souvent le bonheur... vous rimez à divine.

Ceux dont la joue en pleurs, de larmes se ravine,
De larmes qui parfois osent être de sang!
Apaisent leur tristesse au bord de votre accent
Qui, sachant être doux aux peines, les devine.

Et c'est comme un berceau de roses sur des lacs
Dont les flots sont nos pleurs, sous les clairs entrelacs
D'un arbuste odorant d'où sort un chant sublime.

Car un oiseau s'y pose, admirable, inouï,
Par qui le cœur languide est soudain réjoui,
Et qui donne raison, Litvinne, à votre rime.

XL

ARGUMENTUM

Tous les anneaux, tous les colliers, toutes les gemmes,
Tous les bijoux,
Tous les bandeaux, les couronnes, les diadèmes,
Tous les joujoux.

Les bleuets qui ne sont que vos métamorphoses,
Saphirs, lapis.
Les violettes d'améthystes et ces roses
Qui sont rubis.

Tous les rayons, tous les feux, toutes les extases,
D'astres sertis;
Et les turquoises qui sont vos iconostases,
Myosotis!

Tous les joyaux, les plus sacrés, le plus profane,
La perle, pleur
Qui loin de vous, douce Beauté, meurt et se fane
Tel qu'une fleur.

à S. A. I. Madame la Grande-Duchesse WLADIMIR.

XLI

FLEURS ET PLEURS

Une collection de fleurs en pierreries
Attire nos regards, chez un orfèvre heureux
D'avoir su disposer leurs gentilles féeries
Pour le plaisir charmant de deux augustes yeux.

C'est le jardin de Votre Altesse Impériale :
Pensée en améthyste et perles de muguet,
L'humble fraise des bois, la sauge prairiale...
Un papillon d'émail, entre elles, fait le guet.

C'est un autre jardin de fleurettes de pierres,
Dont brillent, sous les fronts, les regards, les couleurs;
Mais les fleurs de joyaux qu'enchâssent les paupières
Pour rosée adorable, et terrible, ont les pleurs.

*
* *

D'autres ont érigé sur leur terrestre Empire
Des monuments d'effroi, de tristesse ou d'orgueil,
Des palais où l'on meurt, des tours où l'on soupire
Et des arcs de triomphe où le cœur reste en deuil.

La Princesse par qui les fleurs furent chéries
Jusqu'au point d'avoir fait, de leurs visages purs,
Reproduire les traits avec des pierreries,
Prouve ainsi qu'elle a droit à des espoirs plus sûrs.

Et, lorsque, dans mille ans, ne seront que fumées
Des colosses de marbre à l'orgueil excessif,
Les délicates fleurs par Votre Altesse aimées
Parleront de sa Grâce au souvenir pensif.

XLII

CRYSTAL

Je veux vous faire une place en ce Livre,
Mon cher Gallé,
O vous que nuls des ciseleurs de givre
N'ont égalé.

Vous eûtes droit à mes fleurs par vos vases
Dont le cristal,
De leurs parfums, comme de leurs extases,
Est piédestal.

Vous méritez mes joyaux par les groupes
De vos bijoux.
Flacons divins, prodigieuses coupes...
J'y bois à Vous!

XLIII

PIERRAILLE

L'agathe de Pyrrhus figurait les neuf Muses,
Apollon, lyre en main; et Boëce de Boot
— O Nature, à ces jeux quelquefois tu t'amuses!
Distingue, en un onyx, un évêque debout.

Le succin, dit *insectifère,* dans sa pâte,
Enferme un grêle insecte à jamais casanier,
Que la substance a pris, avec elle, en sa hâte,
Et qui nous vaut les plus doux vers d'André Chénier.

Une opale aux feux roux : l'*Embrasement de Troie,*
Brilla sur Joséphine, en l'an dix-huit cent huit.
Le *Régent* vint au Roi par une folle voie
Dont Saint-Simon narra l'étrange sauf-conduit.

Un patenôtrier, Jacquin, prit aux ablettes
Leurs écailles d'argent et fit des chapelets
De perles fausses, qui fournirent aux toilettes...
— O Nature, à ces jeux parfois tu te complais.

à M. Antoni ROUX.

XLIV

GUSTAVE MOREAU

L'Art des ruissellements d'irradiations,
Nul autre que Moreau ne sut ce qu'il déferle,
Et c'est l'être chargé des médiations
Entre l'onde et le feu, les rubis et la perle.

De cascades en flamme, ou d'eau pleine d'éclairs,
Il dispose un décor crépitant comme un âtre,
Dont la diversité des personnages clairs
Se partage la scène, occupe le théâtre.

Rôles sans fin soumis à leur suggestion
De mystère troublant, dont la thèse varie
En un inquiétant cercle d'allégorie
Qui paraphrase un thème, au cours de l'action.

Sur des soleils couchants, et sous un péristyle,
Des chœurs de Salomés, d'Hélènes, de Saphos,
Parmi de grands rayons, luisants comme des faux,
Qu'une lumière d'art sur leur corps clair distille.

La Salomé qu'arrête une stupeur du sang
Dont Hérode paiera sa danse dulcisone;
Et l'Hélène debout, dans le soir qui descend
Sur les deuils infinis que sa beauté moissonne.

Sappho défunte, que le flux ramène au bord
Du flot, comme une fleur à la paroi d'un vase:
Et deux colombes au-dessus de son front mort,
Qui volent, vivant nimbe aux ailes en extase.

Les aligères Sphinx au secret indompté
De leur poitrine vierge, aux prunelles de pierre,
Et que l'Œdipe, sans lequel ils ont compté,
Bizarrement contraint à baisser la paupière.

La Galatée au corps de lait, sous le regard
Unique du Cyclope, au milieu de la flore,
Coquilles et coraux, dont le jardin hagard
S'épanouit autour d'elle, versicolore.

Le Phaëton perdu dans la poudre des cieux,
Hors du chemin igné de l'aube coutumière;
Et les grands Signes fous, pour broyer ses essieux,
Sortant du Zodiaque, et mordant la lumière.

Le Jacob rencontrant la terreur qui se doit,
De lutter dans le vide, et l'extase invincible
De l'irréel assaut d'un archange invisible,
Derrière lui, debout, et le touchant du doigt.

*
* *

Or la cendre des morts qui parsème le sable,
Or la fleur qui parfume, impassible, à côté,
Pendent, comme un bijou, le mot *irresponsable*
Au cou mystérieux de la pâle Beauté.

Irresponsable Hélène, autour de qui tant d'hommes
Tombent, et dont les jours, à tes pieds se sont tus,
Sans altérer d'un seul de tes rêves, tes sommes,
Tu nous souris encore à travers tes lotus.

Irresponsable, toi, fille d'Hérodiade,
Qui danses seulement parce qu'on t'en pria;
Qui, pour salaire, attends quelque collier de jade,
Et qu'on paiera du chef de Jean le paria.

Irresponsable, en ses rêveuses promenades,
La vierge dont le pas n'est point habitué
A se heurter au front qu'ont frappé les Ménades,
La tête du dieu mort, qu'elle n'a pas tué.

Irresponsable encor, Sappho, dont les victimes
Sont sa vie et son cœur, sa lyre et sa vertu;
Que, pour venger l'affront des défaites intimes,
La douleur jette aux flots où son chant s'est perdu.

Globe mosaïque, Orbe-vitrail,
Aussi diapré que diaphane;
Limpide lapis et clair corail,
Sans rien qui s'efface, ou qui se fane.

Sans âge, sans cours et sans instant;
Tout ce qui brillait y coopère;
Ce qui brille, en elle, éclôt, constant;
Ce qui brillera s'y réverbère.

Au cœur de l'espace, au cours du Temps,
Émaillée ensemble et translucide,
Et peinte, au dehors comme au dedans,
Des gestes d'Orphée ou faits d'Alcide.

Au sein de l'Espace, aux mains du Temps,
Comme tout ce qui survit au leurre;
Et visible à tous ceux que j'attends,
Et sensible à tous ceux que je pleure.

Au vol de l'Espace, au pas du Temps,
Elle est isolée et suspendue,
Comme un météore où les Printemps
Ont perpétué leur chanson tue.

Elle qui saura ne point ternir,
Sans rien qui l'effeuille ou qui l'effleure,
Et sera toujours de l'avenir,
Étant du passé, même avant l'heure!

A qui se rappelle, ou qui songea,
Répondant par tout ce qui décore...
Ceux qui ne sont pas l'aiment déjà,
Ceux qui ne sont plus la voient encore!

Car elle est le Mythe, ce qui seul
Au-dessus de nous reste impassible,
Et, quand tout descend dans le linceul,
Mérite le nom d'*Immarcessible!*

XLV

VESPRÉE

Toute en or, sur un fond roux de soleil couchant
Dont la splendeur qui saigne, en plaie horizontale,
Goutte à goutte confond, à la turquoise étale
De la Mer, un remous d'améthyste changeant;

Sereine, inconsciente, ingénue et fatale,
Vers ses trente beautés, dans cette ombre, sachant,
Sur mainte bouche ouverte, en bas, comme un pétale,
La malédiction éclose, comme un chant;

L'œil bleu, dans son horreur sacrée, irresponsable
De la cendre infinie, et fine, dont se sable
Incessamment le sol que baise son péplos;

Un lotus à la main, insensible aux tableaux
Qu'agglomère à ses pieds l'extinction des races,
Hélène prend, au soir, le frais, sur ses terrasses.

PIERRES DE LUNE

Ce qui l'éclairait était semblable à une pierre de jaspe transparente comme du cristal.

XLVI

PARRAINAGES*

La Lune se mire dans les yeux des poètes.
Livre de Jade.

Le spectre de la Lune est au tiers de sa course,
Que le Soleil, là-bas, est à peine couché...
L'or et l'argent, à flots, de l'une et l'autre bourse,
Pleuvent, et chaque front d'un rai d'astre est touché.

Le genre humain pratique, épris de la ressource,
Se voue à son Phœbus, de dorure entiché;
Mais dans le chemin creux, à côté de la source,
Le regard de Diane élit l'enfant caché.

Ainsi les rayons bleus, et roses, accaparent
Les fronts et, de leurs feux magnétiques, préparent
Tout aux langueurs, ceux-ci; ceux-là, tout aux ferveurs;

Et, sous la fixité des rayons despotiques,
Ceux-ci poussent joyeux, ceux-là croissent mystiques.
Viveurs sont les premiers, et les seconds, rêveurs.

* Je le répète au lecteur qui pourrait en avoir souci, c'est le défaut même de la composition de ces poèmes, de juxtaposer des pièces de date très ancienne, et de toutes récentes. C'est aussi leur qualité pour ceux qui veulent bien y prendre de l'intérêt. Le présent groupe de sonnets irréguliers, en sa forme pauvre, et sa formule enfantinement philosophique, témoigne de cette disparate. Je n'ai pas cru, en regard de gemmes sans doute moins imparfaites, devoir lui refuser sa place trouble de pierre de lune.

XLVII

QUOD AGIS

La vie doit être vivante.
LÉOPARDI.

On devrait — puisqu'on vit — ne songer qu'à la Vie;
Le Viveur est le roi du terrestre verger.
Sa prunelle est toujours directement ravie.
Le Viveur au plus rêve... et ne veut point songer.

Vivre est le but exact, l'immédiate envie;
Tout ce qui voit plus loin, en somme, est mensonger.
Il faut — puisqu'il n'est pas d'autre philosophie,
Se borner au passage, étant le passager.

Dieu ne fait ses élus que de ceux-là qui vivent
Et de leur turbulence organisée avivent
La mascarade humaine, agonisant milieu;

— Les autres, parias, entités anomales,
Loin des plaisirs vautrés des races animales,
Se sont entre eux leur Ciel — et se passent de Dieu.

XLVIII

Oh! que je vous envie, avec vos clairs teints roses,
Terribles bien portants, autocrates humains,
Car vous n'avez jamais le temps d'être moroses,
Lavant, de nos soucis, vos âmes et vos mains!

Nous murmurons nos vers, et vous hurlez vos proses;
Vous chantez vos pœans et vos hymnes d'hymens;
De vos pléthores, nos langueurs sont les chloroses,
Et vos gaîtés, de nos pâleurs, sont les carmins.

Celui qu'enivre, enfant, le bruit des feuilles mortes
Qui craquent dans l'allée, ou le pleur suraigu
Du vent mélancolique, à la fente des portes,

Contemplant tout à coup votre corps convaincu,
Se prend à jalouser vos attitudes fortes...
Car vous savez mourir, ayant beaucoup vécu.

XLIX

Bétail innocent et goulu.
V. H.

Car, dans le paradis terrestre de la vie,
Vous eûtes le bon sens d'être des animaux;
Mais nous, pour contenter notre plus humble envie,
Astronomes déçus, nous souffrons mille maux.

Notre aspiration n'est jamais assouvie...
C'est vous que Dieu créa, nous sommes anormaux.
Baisser les yeux est bon : le pré nous y convie...
L'homme vit seulement de pain, et non de mots.

Au bout de l'âge humain dont vous vivez les phases,
Vous entrez dans la nuit ignorée... et nous, vases
Où l'esprit inquiet fermente incessamment,

Nous redoutons la Mort, puisque nous y songeâmes...
Car vous êtes les corps, et nous sommes les âmes,
Et les corps savent seuls mourir en s'endormant.

L

CULBUTE

La vie, ce pèlerinage à la mort.
ALOYS BERTRAND.

Mais la Vie est pour nous, le poète, trop brève,
Car nous voudrions être et rêveur et viveur.
Nous exigeons le droit de proroger ce rêve,
Nous voulons savourer encor cette saveur.

Le temps de terminer un songe, molle trêve;
L'affaire d'épuiser l'instant, courte faveur;
L'aiguille de chaque heure agonisante crève
La bulle où notre espoir s'enivrait, clair buveur.

La roue inexorable et ponctuelle tourne;
Là, notre cœur s'ébat, là, notre âme séjourne;
Là, nos pensers sont pris, là, nos sens, attachés.

Au détour du chemin bâille la trappe sombre...
Et, dans ce que l'on voit de l'âme humaine, y sombre
La malversation des projets ébauchés.

LI

Oh! ne songer jamais! — oh! mourir endormis,
Ainsi qu'on a vécu, dans l'ivresse de vivre;
Adapter sa pensée aux passages permis,
Et ne pas commencer par la table du livre.

A travers les vitraux teintés du rêve, suivre
Des projets enfantins le sillage soumis;
Ne point toucher aux clefs de ce savoir qui livre
La terre, fourmilière, aux hommes, ses fourmis.

Car la vie a raison d'être une patience;
Car le mystère niche en l'arbre de science :
L'homme ne peut que perdre à tuer ce condor;

Car le rêve finit où cesse le mystère,
Et le calme de l'âme échoue à l'astre d'or
Cessant d'être le lustre allumé pour la terre.

LII

Le couvercle des jours n'est point trop effrayant :
Un dôme gris ou bleu, plus ou moins économe
De clarté, que la pluie oblique va rayant..,
Sage horizon borné, bon pour les yeux d'un homme.

Donc, après tout, la terre et, par-dessus, le ciel;
Un ciel où le bon Dieu, bon maître, se promène,
Avec, sous son grand front très providentiel,
Un prévoyant souci de la nature humaine.

Mais vient l'étoile, et naît la constellation!
Et l'épouvantement jaillit, comme d'une urne,
De ces premiers clins d'yeux de la voûte nocturne.

Saturne! Jupiter! ô ponctuation
Lumineuse, où la terre est une humble virgule
De la phrase illisible où le secret circule.

LIII

« Croyez-moi, votre esprit a besoin d'une cure;
Ces télescopes-là d'où vous sont-ils venus?
Qu'est-ce qu'*Aldébaran*; qu'est-ce qu'un *Dioscure?*
Des dilemnes cornus ou bien des cosinus?

« Quel honneur vous rapporte, et quel bien vous procure
Votre évolution parmi ces inconnus?
Ne vous trouvez-vous pas bien de la nuit obscure?
Pourquoi donc parlez-vous si souvent de *Vénus?*

« Baissez les yeux : la terre est verte, je la broute;
Regardez à vos pieds, car vous faites la route :
C'est un digne horizon, étroit, borné, petit...

Quelle mouche êtes-vous pour vous prendre à ces toiles
D'araignée?... Ayez donc plus de raison! » — nous dit
Un myope, qui n'a jamais vu les étoiles!

LIV

ROSACES

La prunelle est la vitre à colorer la grève
De l'âme, quand l'amour n'en fait point un miroir;
Sa nuance tamise, à l'erreur longue ou brève,
La perpétuité d'une aurore ou d'un soir.

Les mystiques yeux bleus sont des verres de rêve,
Les yeux bruns, de bravoure et, les yeux verts, d'espoir:
L'œil gris emmagasine une brume sans trêve
Et la nuit éternelle habite sous l'œil noir.

Mais les yeux que toujours rêvèrent mes paupières
D'enchâsser en leur orbe, éblouissantes pierres,
Plutôt que l'améthyste, et mieux que le lapis,

O gouras couronnés, c'est vos yeux de rubis;
Ces oiseaux merveilleux ne sont jamais moroses,
Car ils voient le ciel gris à travers leurs yeux roses!

LV

VERRIÈRES

Albus chantait : « Mon Dieu, que je sens de lilas!
« Que j'entends de pinsons! Que je vois de cytise!
« La nature est toujours en habit de galas
« Et le feu de l'amour incessamment s'attise. »

« Mon Dieu, geignait Niger, combien j'entends d'hélas!
« Voici la félonie auprès de la sottise.
« Que les cœurs sont brisés : et que les corps sont las!
« La trahison des gens et des choses pactise. »

Un sage qui passait, dit : « Chacun a raison,
Et tort : vous ne voyez, tous deux, qu'une saison,
Ayant, l'un, les yeux gris et, l'autre, les yeux roses;

« Il est de bonnes gens, il est de douces choses...
Mais la Nature, en somme, arrangeuse de rets,
Vous prête le printemps à de gros intérêts. »

LVI

DISSONANCE

> Je n'ai donc pas souci de l'immortalité, et la laisse volontiers aux poissons à qui Lœwenhock la promet.
>
> LÉOPARDI.

« Pourvu que cette Vie à d'autres jours s'annelle,
Dit l'un; toujours souffrir, qu'importe? pour durer!
L'extinction possible empêche la prunelle
De jouir du bonheur de voir... et d'éclairer!

« La perpétuité diffuse ou personnelle;
Même pour saigner! cœur; œil, même pour pleurer!
L'allongement d'un corps, l'allégement d'une aile,
Le droit de toujours vivre et de toujours vibrer! »

Mais l'autre : « C'est assez d'attitudes ilotes:
Mes oreilles ont trop des sanglots et des glottes;
Rentrons dans la coulisse, et dormons-y nos soûls!

« Un sommeil éternel, ô frères, ce n'est guère
Pour nous défatiguer de soixante ans de guerre
Avec notre Mère Alme en qui tout est dissous. »

LVII

BRAVADE

Il venait de voir la mort
dans toute sa hideur.
STENDAHL.

Oh! ne jouez jamais avec votre regard!
La prunelle, à dessein, souvent reste voilée;
C'est que sa vision craint d'être violée;
Et, de ces duels-là, l'esprit revient hagard.

Un rêveur entouré de symboles funèbres
Souriait : « Que me font ces signes du trépas?
Mes yeux, pleins de clartés, provoquent les ténèbres...
Nul son à mon oreille encor ne parle bas. »

— Mais soudain on le vit pâlir. Comme la flamme
D'un astre met parfois des siècles à venir,
Tel il avait senti la vitre se ternir.

Et, voici qu'à travers l'œil crevé, trouant l'âme,
Un soleil noir, dardant son effluve qui mord,
Lui montrait tout à coup *l'inéluctable Mort.*

LVIII

La Vie est le jardin qui force de germer,
Mais marchande son clos inique ou le prodigue,
Son clos mystérieux, bâti comme une digue
Où, derrière, on entend monter comme une mer.

Ce tronc peine à grandir; l'autre croît sans fatigue.
Cette grappe est exquise et, ce limon, amer.
Tel ne veut que nourrir, tel autre, qu'embaumer;
Et la glycine est douce et, suave, la figue.

Sur les jours, espalier partial, grave mur
Où les pousses jamais n'ancrent assez leurs vrilles
Pour durer deux étés, c'est bien dit : l'âge mûr!

Sur l'injuste treillis que le désir quadrille
Laissez l'espoir grimper et le rêve courir...
L'âge est mûr de tomber... l'âge est mûr de mourir.

413994B

LIX

« Le corps n'a-t-il donc point de révolte dernière
Contre la meurtrissure affreuse de sa chair,
Et la fosse, qu'on va faire de son ornière,
Apprêtant sa mangeoire affreuse à le mâcher?

« Ce corps qui fut un moi, qui fut une manière,
Une attitude, un geste, — et surtout qui fut cher!
Plus rien n'en restera qu'une affreuse bannière
A sa hampe-squelette osant se raccrocher. »

La jeune femme ainsi, de même le jeune homme
Disent; mais les vieillards ont horreur de leur œil
Aveugle, et s'en iraient, sans peur, au dernier somme,

S'ils savaient le sommeil dans le fond du cercueil.
Car ils sont las de vivre et d'être... car, en somme,
Leur amour de la vie est *la crainte du seuil.*

LX

PALINGÉNÉSIE

Oh! oui! plus que jamais devenir « *excentrique!* »
(Certes! puisque le centre est l'imbécillité.)
Laissons-le *convenable,* en son lit, alité,
Ou bien réveillons-le d'étonnants coups de trique!

Que, plus d'un jour par an, notre esprit électrique
Lui semble décharger l'étrange qualité
D'enfermer, en un mot qui ne soit pas rubrique,
Un sens qui ne soit pas, non plus, banalité.

— Mais voir de simples mets sur une nappe bise,
De son lit, écouter, l'hiver, souffler la bise,
De ce lit où son père est mort, où l'on mourra...

Peut-être cette vie où la pensée est forte
Pourra ressusciter l'âme qui se croit morte
Et valoir tout ce dont le vœu s'énamoura.

LXI

DIRECTION

Un peuple de fourmis, sous une clématite,
Exaltait la beauté de ce vert firmament,
D'où, sur elles, l'étoile immense — et si petite!
Pleurait son rayon pâle et son parfum charmant.

Les unes, en rêvant, la peuplaient de milices
D'insectes saints; une autre y lisait l'avenir;
Une autre concluait : « Il est de ces calices
Dont les aromes sont cent heures à venir! »

Et mainte bestiole à l'instant rétractée,
De ce chemin poudreux, vers cette fleur lactée,
Levant ses petits yeux, courbait son petit dos,

Parlait migrations, délivrances, passages...
— Mais, vers la fourmilière, en somme, les plus sages
Continuaient là-bas de porter leurs fardeaux.

LXII

SANGUINE

Les hommes sont, ma foi! Nature, bien lotis,
Sous les événements noirs dont tu les corrodes;
Et leur Terre me semble un Colosse de Rhodes
Que le Destin aurait bâti sur pilotis.

Pour quelque printemps rose et blanc que tu leur brodes,
Que d'hivers durs et froids dans leur âge blottis!
Que d'*assa fœtida,* pour un stéphanotis;
Et, pour un Simon de Cyrène, que d'Hérodes!

Car il est d'autre perle, hélas! et d'autre pleur
Que le pleur épanché, par l'aube, dans la fleur,
Et la perle échappée au cheveu de Campaspe;

La forêt, d'où la crainte avec la nuit descend,
A de beaux taillis verts comme des murs de jaspe...
Mais j'y vois suinter trop de gouttes de sang!

LXIII

DESSOUS

Arboribusque comæ.
HORACE.

Ah! je connais d'où vient la douceur de l'Automne :
Plus que l'arbre, le front saigne à se dépouiller;
Le bois en s'effeuillant, compagnon monotone,
De nos rêves jaunis a l'air de se railler.

Enharmoniquement la nature détonne;
Mais l'œil qui tout à coup sent des pleurs le mouiller,
A travers le rideau de ses larmes, s'étonne
De voir les verts taillis sans regret se rouiller.

Le hallier ne subit qu'une métamorphose;
Le rouge de sa baie est l'aube de la rose;
Mais ce qu'on sait de l'homme entre dans l'inconnu.

Un futur Floréal dans Ventôse murmure...
Et l'ossature humaine est la seule ramure
Dont le réseau, l'Été prochain, restera nu?

LXIV

L'Homme ne sent pleuvoir qu'une amère tristesse
Des branchages vieillis qui l'ombrageaient enfant,
L'heure y montre le temps dans sa scélératesse;
Le retour, chaque fois, s'y fait moins triomphant.

Car, en caducité, s'y courbe la sveltesse;
Ce qu'un âge permit, un autre le défend.
L'Enfance y fut Infante et, la Jeunesse, Altesse...
Mais les virilités s'y surprennent rêvant.

La Vie, à mi-chemin, l'automne, s'y recueille;
Les âmes, peu à peu, sentent l'espoir jaunir;
Les amours, lentement, laissent tomber leur feuille...

Cette vie, en ces bois, près aussi de finir,
L'Homme à présent la sait, et voit qu'elle l'emporte...
Et sa langue de feu n'est que leur feuille morte!

LXV

C'est un doux jour d'automne aux tiédeurs ineffables;
Les feuillages mouillés ont un ton violet;
Un jour dont on ne sait jamais l'heure qu'il est,
Sans fin crépusculaire, ainsi que dans les fables.

Un chemin ombragé de feuillages de cuivre
Aux révélations semblant être tout prêt,
S'ouvre, dont on sent bien que l'on n'a qu'à le suivre
Pour rencontrer au bout le *suprême secret*.

Sous le ciel ouaté de floconnements floches,
Tout le jour on poursuit le chemin de langueur...
Et le secret toujours semble fuir aux approches.

Mais voici qu'on entend, quand, à bout de vigueur,
On s'arrête, à l'oreille affluer, doubles cloches,
Le rythme de l'*artère* et le nombre du *cœur*.

LXVI

CABLE

Or elle parle bien la double cloche humaine;
Elle dit : « Qu'allez-vous dans le rêve aggraver?
L'homme doit regarder la Terre — son domaine;
Le Ciel n'est point à lui — qu'il le laisse rêver!

« Comme une bulle d'air qui dans l'eau se démène,
L'espoir ne peut, au bout du songe, que crever;
L'âme est l'aérostat : un souffle le promène;
Mais l'amour est au sol chargé de le river.

« Sage, je vous le dis, ô sage, la nacelle
Que l'attache retient au niveau du pré vert,
Ignorante du gouffre au-dessus entr'ouvert...

« Car, de celle là-haut entêtée, et de celle
Qui change d'atmosphère avec des pleurs de sang,
Un débris calciné dans la nuit redescend. »

LXVII

ÉCRAN

Le Charton n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin.
LA FONTAINE.

« Dans le char emporté de toute sa vitesse,
Quand plus ne se distingue arbre ou pré, ciel ou champ.
Lorsque l'on sait qu'au bout dort la scélératesse
Du tombeau nébuleux, inflexible et méchant,

« D'où te sens-tu le cœur d'ébaucher la sveltesse,
Ciseleur, de ta coupe, et d'entonner ton chant,
Poète? — Toi, plutôt, cisèle ta tristesse;
Et toi, pleure plutôt l'horreur de ton couchant. »

Le Rimeur répondit : « Ma raison est ma rime;
Et c'est, pour moi, toujours autant qu'elle supprime
Des inutiles cris du prochain foudroyé. »

Puis le Ciseleur dit : « Mes yeux sont sur ma coupe;
Et c'est toujours, pour eux, autant qu'elle découpe
De l'horizon plus noir, sous le ciel plus noyé! »

LXVIII

LACUNE

Dès l'enfance, cherchant, sous l'obscur palimpseste,
Du Monde, le secret des avenirs humains,
Il avait oublié l'attitude et le geste
Des hommes, et la loi fatale des hymens.

Loin des jeux de l'arène et des luttes du ceste,
Il avait enserré son crâne dans ses mains,
Demandant sans relâche à l'étude indigeste
Une sécurité pour les noirs lendemains.

Mais, sous l'hiéroglyphe énigmatique et traître
De la feuille et du flot, s'obstine à disparaître
Le texte primitif raturé pour jamais.

Nul mot n'est plus écrit aux feuilles de Dodone.
Et le penseur au rêve inutile s'adonne...
Puis se prend à sourire... et songe : « Si j'aimais ! »

LXIX

Chaque espoir avorté, tous les rêves bannis
Font, des pensers humains, une vaste saulaie
Sans cesse désolée et sans fin consolée,
Aux pleurs cent fois maudits, aux pleurs cent fois bénis.

Sans fin multipliée et, sans cesse, isolée,
Notre plainte s'écoule aux havres infinis,
En des lits faits avec l'ennui du mausolée,
Et des sépulcres faits avec l'espoir des nids.

Notre vicissitude incessante promène
L'universalité d'un funèbre flambeau;
Et je songe qu'il faut que, sur le vieux domaine,

L'épanouissement d'un nouveau jour soit beau,
Pour que la misérable émotion humaine
Puisse être impunément autant de fois tombeau!

LXX

ACCEPTIONS

La Lune.
Mais de ce côté, tu vois, il fait jour.
LÉOPARDI.

Du problème sacré recherchant l'inconnue,
Un homme, sur le sable, appliqué, tout le jour,
Écrivait sans relâche — et, clair, ou dans la nue,
Phœbus, avec justesse, accomplissait son tour.

A la trouvaille ardente où son vœu s'exténue,
Rien n'eût pu l'arracher, ni la fleur, ni l'amour,
Le chercheur qui disait : « Bientôt sera venue
La Nuit, or l'œuvre est lente, et le Soleil est court. »

Et l'homme qui zébrait, de figures, le sable,
Mit son front dans ses mains quand le soir fut tombé,
Disant : « Comment chercher, sous un jour périssable? »

— Mais, sentant d'autres feux son problème frappé
Qui, sous l'aspect nouveau, lui semblait saisissable...
Il vit que, dans les cieux, là-bas, montait Phœbé.

PREMIÈRE PERLE

LXXI

PHYSIOGNOMONIE

L'Échelle de Jacob est fourmilière d'anges :
Il en monte et descend; il en vient, il en va;
Et, de la Terre aux Cieux, ces augustes phalanges
Sont le trait d'union de l'Homme à Jéhova.

Et Jacob étonné voit, du fond de ses sommes,
Le même air inquiet, hésitant, soucieux,
A ceux qui vont, d'en bas, conter, aux dieux, les hommes;
A ceux qui vont, d'en haut, dire aux hommes, leurs dieux.

LXXII

MISSELS

Les Enluminures
Sont illuminées
De mille dorures
Luisant par traînées.

Ce sont des rinceaux
  Où sont des anges
Perchés, blancs oiseaux,
  De vols étranges.

Des fleurs, des essaims,
  Des scarabées;
Des fruits et des saints,
  Foules nimbées.

C'est tout un clair lieu
  Peuplé de têtes,
Bêtes à bon Dieu
  Et bons dieux bêtes.

De mille dorures
Luisant par traînées,
Sont illuminées
Les Enluminures.

LXXIII

SPIRITUS FLAT UBI VULT

C'est le mois des langueurs torpides, le mois d'Août.
Le sol est un cratère et le ciel un Vésuve;
Le sourire du soir n'a pas même un effluve,
La terre fume, l'air rutile, la mer bout.

Des hommes et des dieux, nul ne reste debout :
Cypris rentre en sa conque, et Campaspe, en sa cuve
Où sa tête penchée, à ces moiteurs d'étuve,
S'étiole... Une rose expire, à l'autre bout.

Des pastèques en vain débordent d'une couffe,
La fleur se pâme, le fruit brûle, l'ombre étouffe;
Mais un temple frigide entr'ouvre son portail...

Une fraîcheur n'est plus que dans le cœur du cloître;
Et l'Espagnole meut, dans ses mains, pour l'accroître,
Un livre de prière en forme d'éventail.

à Miss Gladys DEACON.

LXXIV

L'ÉVENTAIL

L'Éventail est une aile au bout d'un geste pâle,
Il bat l'air et le Jour, la brise avec la Nuit;
De lui sort un aquilon frêle, un humble hâle
Et, de vibrant feuillage, un émoi qui bruit.

Son souffle imperceptible émeut jusqu'aux étoiles!
Il atteint l'Océan, la Forêt et le Ciel.
La faible pluie ajoute aux Mers pleines de voiles ;
Lui, mêle son haleine au soupir éternel.

Femmes, un peu de Vous régit le vol des Sphères;
Les Univers distants, qui roulent dans l'Azur,
Dépendent de vos mains, eux, et leurs atmosphères;
L'Éventail participe à leur sort trouble ou pur.

Et, lorsque vous frappez légèrement le Rêve
Qu'attiraient, du lointain, vos lèvres de corail,
Peut-être que, là-haut, dans l'Espace, il s'achève
Aux Infinis, où l'a repoussé l'Éventail.

PREMIER ANGE

IDOLE

LXXV

INDIANA

J'aime l'Enluminure étrange que tatoue
D'or, de rouge et de bleu l'Imagerie Indoue,
En des successions d'albums représentant
Krishna, sur un serpent à cinq têtes, tétant;
— Puis Péjane-Andavar, une déité mâle
Et femelle; — l'hymen entre Pamméammale,
Ou Parama-Sivane, et Madouré-Vérin,
Ou Parvady; — parfois la tête de Sourin
Que Patmasoura coupe, aimant, après la lutte,
Monter sur un taureau pour jouer de la flûte.

LXXVI

IDOLE

Dans le saut, dans les sceaux, le savoir, l'écriture,
La lutte, le calcul, l'arithmétique et l'arc;
Dans la natation, dans la course et dans l'art
De décocher les traits, de mener sa monture,
L'éléphant, par le col, le cheval, sur le dos;
De conduire les chars, de porter les fardeaux;
Tel, pour la fermeté, la force, le courage,
Dans l'acte de sortir, descendre, se lever;
De lier les cheveux, percer sans entourage,
Percer le joint, percer ce qui sonne, couper,
Traverser, secouer, fendre; aux dés, dans le drame,
La grammaire, les vers, la composition,
La lecture attentive ou déclamation,
Jouer de la vinâ; nouer, dans une trame,
La danse, à la musique et, la musique, au chant;
Dans l'entretien du feu sacré, dans la peinture,
La teinture des vêtements et la teinture
Des gemmes; expliquer les songes; et touchant
Les signes des humains et les signes des bêtes,
Taureaux, chèvres, béliers ou tout autre bétail;
La disposition des guirlandes, les fêtes,

L'art de rafraîchir l'air avec un éventail
Et de choisir les mots pour un vocabulaire;
Magie, astronomie où notre œil au ciel erre,
Plaisanterie ou bien cérémonie, aux rits
Du sacrifice; interpréter les saints écrits :
Pouranas, Ithasas, Niroukta, Veda, voire
Yoyà, Vaicechikas et l'état Asoura,
L'état de précepteur, les ouvrages d'ivoire
Ou cire; ciseler, coudre et, comme on voudra,
Mélanger les parfums ou bien tailler les roses,
Arranger les filets ou connaître les causes;
En tout, dans tous les arts, et dans toutes les choses,
Sur tous ses concurrents, tel, le Bodhisatva
Éminemment, Lui Seul, entre mille, arriva!

PREMIÈRE GEMME

LXXVII

TROIS CENTS ROUPIES

Le prince Soltykof, au pays de Lahore,
Goûta d'un vin royal dont le moindre flacon
Coûtait plus cher que le plus pur catholicon :
Sept cent cinquante francs, et quelque chose encore.

C'était un vin de gemme et de perles pilé,
Tant de grains de rubis, tant, d'or et d'émeraude...
— Ce vin, dans le Pendjab, est fabriqué sans fraude,
Et quiconque en peut boire a le cœur centuplé!

à Madame POLOWTSOW.

LXXVIII

LIBATION A UNE BOUTEILLE VIDE

L'esprit vivifiant des vendanges anciennes
Fut longtemps enfermé dans tes vertes parois,
Parvis poudreux pleins d'extases musiciennes
Qui, de ceux qui t'ont bue, ont fait autant de rois.

O flacon sacro-saint, d'Espagne ou de Hongrie,
Lacrymatoire auguste où la vigne pleura
Les larmes du raisin, pour que l'homme sourie,
Et le sang de la grappe où le soleil erra.

Je bois à Toi, buire vide, pulpe vitreuse,
Vierge qui nous versas l'ivresse du festin,
Mamelle au vin doré de clarté, perle creuse
Où se désaltéra l'oubli du noir destin !

Or, du nectar enfui, refaisant l'analyse
Au fumet qui sans cesse émane de ton col,
C'est le miel de la ruche et l'encens de l'église
Qui montent de ton cœur et reprennent leur vol;

Et mon rêve reverse, en tes flancs qu'il réveille,
Tout ce que, dans un soir d'ivresse, tu donnas :
La fraîcheur du cellier, la tiédeur de la treille
Et ton bouquet mêlé de fraise et d'ananas;

Et le pampre, et la pourpre, et les fleurs de la table,
L'émoi des cœurs, le feu des lustres — et l'amour!
Tout ce que tu versas dans un soir délectable,
Et qui se brise, avec ta bulle — sans retour!

DEUXIÈME PERLE

LXXIX

Un homme, Ananias, et sa femme, Saphire,
Vendirent leur domaine, au nom du Saint-Esprit;
Mais ce couple impieux, sur la somme, reprit
La moitié de l'argent où l'Éternel aspire.

« Vous avez, leur dit Pierre, offensé le Seigneur :
Votre terre, pourquoi ne l'avoir point gardée;
Ou le total du prix qui vous faisait honneur
Plutôt que tromper Dieu dans votre âme fardée? »

— Ayant ouï ces mots, Ananie expira;
Et des gens aussitôt entrèrent, et le prirent;
Or, trois heures après, sa femme Saphira,
Ignorante du fait, vint vers ceux qui lui dirent :

« Est-ce bien à ce prix que fut vendu le champ? »
— « Oui. » — « Pour mentir au Ciel, vous vous mîtes ensemble;
Ton mari, comme toi, vous eûtes l'œil méchant;
Des témoins de sa mort, que le groupe s'assemble. »

— Et lorsque, dans ce lieu, ceux-ci furent venus,
Ayant vu qu'à son tour l'indigne épouse expire,
Leurs cœurs furent saisis de crainte, et ce n'est plus
Qu'en tremblant que l'on nomme Ananie et Saphire.

— Il se fit d'étonnants miracles dans ces jours;
A l'apôtre on portait des détresses sans nombre
Pour que Pierre, d'un mot, en arrêtât le cours,
Ou que, sur les mourants, passât du moins son ombre.

DEUXIÈME ANGE

BÉLIAL

LXXX

ENFER

C'est Lui qui plonge dans les Enfers,
et qui en retire.
Les Saintes Lettres.

Une grande cage où sont des âmes,
Vaste lazaret de l'infini,
Attendant la voix de leurs sésames
Qui disent l'exil enfin fini.

Des ailes autour, et puis des ailes
De beaux anges blancs qui, tour à tour,
Viennent délivrer ceux que leurs zèles
Ont mieux rapprochés du pur amour.

Les vols, deux à deux, parmi l'espace;
Anges gardiens et prisonniers
Dont le repentir, à la fin, passe
L'huis des paradis, bleus pigeonniers.

Car toujours finit cette bataille;
(Les religions ont beau mentir)
Et le vice brut, un jour, se taille
A facettes, sous le repentir.

LXXXI

CHAIR DE POULE

Un damné misérable, et piteux, et superbe,
Serait celui que hante une telle vapeur,
Que le plus léger bruit le pâlit comme une herbe,
Parce qu'il est en proie au démon de la peur.

De la peur des enfants nerveux et des timides
Qui, sous des légions d'invisibles effrois,
Sentent leurs cheveux droits, sur leurs tempes humides,
Et sursauter leurs cœurs, au sein de leurs corps froids.

Celui dont son enfer à lui-même se forge,
Et qui, pour des forfaits subtils et vauriens,
Perpétuellement sent l'étreindre à la gorge
L'irréel attentat d'un million de riens.

Celui sur qui l'horreur impalpable promène
Son doigt mystérieux dont le charme effraya
La Lady Rowena Trevanion de Tremaine
Que, dans son lit bizarre, étrangle Ligéia.

Ceux qu'emplit d'épouvante une chambre inconnue,
Un pli de draperie, un dessin de papier,
Et qui pensent toujours sentir une main nue
Les effleurer dans l'air, ou des yeux épier.

Un pas dans l'escalier, un cri de boiseries,
Tout l'épouvantement des sombres vieux châteaux;
Et les rires hideux qui, des chinoiseries,
Font grimacer les dents comme de blancs râteaux.

Car, au lieu des cris fous du démon et du diable,
Leur supplice n'est fait que de chuchotements
Compliqués d'un relent d'ombre irrémédiable
De corridors anciens, des vieux appartements.

Car sur eux la terreur pose son toucher moite,
Car leur effarement s'accomplit d'un recul,
Et le Lucifer vrai, jaillissant de sa boîte,
Leur serait un joujou, près de leur démon nul.

LXXXII

Quelquefois, malgré tout, les hommes font le bien :
A quelque charité leur main se laisse prendre;
Un bienfait pardonné, des grâces qu'on sait rendre,
Ou de l'argent rendu, qui nous étonne bien.

Alors, nouant sa queue en un tour gordien,
Auprès de ces humains qui perdent la boussole,
Dans l'ombre on pourrait voir qui pleure et se désole,
Sous sa barbe de bouc, leur démon gardien.

BÉNITIER ENDIABLÉ

LXXXIII

DONNEUR

Dans l'eau des bénitiers du seuil des basiliques
Où l'édifice est sens dessus dessous miré,
Par quelques pressements de main peu catholiques
Vous êtes-vous parfois senti le doigt tiré?

Pour le signe sacré vous y trempez la droite;
L'Église renversée en sa coupe se fond.
Son reflet retourné par surcroît y miroite...
— L'eau bénite se trouble, et le Diable est au fond.

Alors, au lieu du pleur amnistiant d'un ange,
Qu'on portait à son front, plein de limpidité,
La griffe du démon y met sa bave étrange
Pleine d'irrévérence et de stupidité.

LXXXIV

L'Ange d'Antonin Moyne, au bénitier daté
De Sainte Madeleine,
Entre les objets d'art qui partout m'ont tenté,
Est chose d'éther pleine.

Rien de plus dérisoire — et nonobstant charmant,
Cet ange, cette angèle!
Cet amoureux transi venu du firmament
Rien qu'à le voir, on gèle.

Cette âme Elyséenne où ne se passe rien,
Figure insexuelle,
Grand page virginal, grand cygne aérien,
Céleste damoyselle.

Moyenageux élu, cantique romancé,
Châtelaine de nue;
En dessus de pendule archange commencé,
Ysabeau devenue.

Gabriel en couette et Raphaël du temps
De Marie-Amélie;
Thuriféraire-femme, ange-androgyne dans
Ariel-Ophélie.

Princesse volatile, oiseau pâle debout,
Dans son lac d'eau bénite;
O stylite céleste, en qui nul cœur ne bout,
Divin hermaphrodite,

Dans notre ombre, où parfois encor tu reviendras,
Interrompant tes zèles
Tu t'arrêtes et, comme on se croise les bras,
Tu te croises les ailes.

LXXXV

NOTRE PÈRE

Quænam ista jocandi sævitia ?
CLAUDIEN.

Quand Eve, avec Adam, sortit du Paradis,
Tous deux épouvantés, stupides, interdits,
Devant la glèbe noire à défricher en tâche,
Se sentaient le cœur veule et le courage lâche.

— Mais, lorsqu'un grain germa, pour leur triste fierté,
Un grain fait de leur sang, un grain fait de leurs larmes,
De leur espoir, de leurs désirs, de leurs alarmes
Ils sentirent, en lui, le goût de liberté.

Heureux de se devoir leur triste nourriture,
Croyant avoir affaire à la seule Nature,
Et pouvoir échapper à ce Père ennemi
Qui frappe ses enfants, et jamais à demi.

Père capricieux, versatile et fantasque,
Dont l'humeur tourne et vire ainsi qu'une bourrasque,
Et qui, dans les Edens, tend aux hommes un fruit
Pour en empoisonner tout leur bonheur détruit.

Mais ils avaient compté sans l'hôte atrabilaire,
Zeus hypocondriaque, inhabile à se plaire
Qu'à rêver plaie et bosse, et qui suit, pas à pas,
Sa proie irresponsable, et qu'il ne lâche pas.

La raison du plus fort est toujours la plus forte :
Tout effort semble vain, toute espérance avorte;
Et chaque volonté la meilleure est encor
Un cerf, pour l'hallali de Dieu, sonnant du cor.

Et Caïn tue Abel; et la terre est avare;
Et, les genoux brisés, les bras rompus, s'effare
Le couple émerveillé de trouver en tout lieu,
A toute heure, partout, le doigt griffu de Dieu!

LXXXVI

PATENOTRE

Toujours Dieu!... Toujours Dieu! — C'est Dieu qu'on remer
Et Dieu qu'on injurie. — Il inonde Murcie,
Il consume Ischia. — Toujours Dieu! Toujours Dieu!
C'est lui qui fait la pluie, et lui qui fait le feu.
On l'implore, on l'insulte; on lui demande grâce;
Si quelque chose vient, c'est son nom qu'on embrasse;
Et si rien ne paraît, on blasphème son nom;
Ou l'on prend le parti de se voir dire non
Par cette bouche noire à tout jamais muette,
Dont la réponse est plus négative que nette,
Et qu'on va, sans merci, guettant de son merci.

Tel le Parisien, et pareil le Parsi.

Et les plus curieux de l'engeance arbitraire,
Qui s'entête à tirer ce qu'elle a soif d'extraire,
S'en vont se résignant à ce jeûne goulu
Qui n'a rien sous la dent que « Dieu qui l'a voulu! »
— Donc, Dieu quand on jouit comme Dieu quand on peine
Dieu, sous l'aube d'ivoire et sous le soir d'ébène;

Dieu, quand on meurt; Dieu, quand on vit; Dieu, quand on naît :
Toujours cet Inconnu que pas un ne connaît.
Dieu que rien ne réclame, et rien ne représente;
Dieu qui n'est qu'une chose infiniment absente,
Qui jamais n'interroge et jamais ne répond,
Et que la volonté de l'homme seule pond.

— Car Dieu, s'il existait, n'aurait qu'une surprise
Si cette part muette était par lui bien prise;
C'est, n'ayant jamais mis le nez hors de son bleu,
Que l'homme ait inventé, de toutes pièces, Dieu!

⁂

Toujours Dieu! Toujours Dieu! Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi?
Ce Dieu qui fait le mort; ce Dieu qui reste coi.
Le Tout-Puissant aphone, et l'omnipotent mythe,
Qui s'obstine à rester dans cette cachemitte
Azurée où la lune est sa veilleuse d'or;
Ce Dieu qu'éternellement la prière rendort
Avec ses longs amas d'antiennes et d'hymnes
Qu'on lui compte par seaux, par boisseaux, par médimnes.
Ce Dieu plein soi-disant d'abois *ad hominem*
Sans avoir sur son ciel écrit : *cave canem!*
Ce Dieu dont l'éternel mutisme nous assomme,
Qui ne sait que dormir, tout son soûl, tout son somme,
Sans qu'un seul ronflement de sa divinité
Vienne dire qu'il est, qu'il a du moins été;

Car le son prend du temps pour franchir la distance.
Cet Être à qui ses clercs prêtent tant de jactance.
Mais qui réellement n'a pas même de voix;
Qui, par l'effroi, défraie un grand nombre de fois,
Sans avoir, au rayon du soleil, à la bulle
De la pluie, ajouté seulement une bulle,
Un monitoire, un long bref, un ultimatum
Qui nous tombe à Paris où leur choie à Pœstum,
Avec sa vérité tout bonnement éclose
Et qui mette enfin fin à toute cette glose
Tirant, tantôt, l'oreille, à l'âne de Jésus,
Tantôt, à l'âne de Mahomet, criant sus!
Quelque bonne clarté qui, pour le coup, terrasse
Cette hydre aux cent bonnets, et qui nous débarrasse
De la tête que coiffe une mitre, aussi bien
Que de celle au turban, ou de celle de rien.
Quelque chose qu'on puisse enclore en un musée,
Sous globe, et qu'au dimanche, une foule amusée
Contemplera, faisant la queue à ce salon,
Comme on va voir le pied ou le mètre étalon.
Quelque chose sur quoi l'on puisse, en une archive
Diriger sûrement la façon dont on vive;
Sans avoir plus affaire au ministre et bedeau
De ce Dieu qui sans cesse épaissit le bandeau
Sous lequel notre esprit longuement se résigne;
Ce Dieu qu'il faut qu'on aime, et pour qui l'on se signe.
Et qui, sur le placet où l'on trace : je crois,
Ne sachant pas signer, met au bas une croix!

*
* *

Mais, nous l'avons voulu, ce Dieu de laryngite
Qui fait parler pour soi les vents et leur bronchite;
Qui nous force à l'aller tout pantois rechercher,
En dépit de l'esprit, au cœur de notre chair;
Au sein des bois chanteurs, au bord des mers parleuses,
Qui font bien ce qu'ils font, tourmentés et houleuses,
Sans que l'on doive voir, au bord de cet œuf clair,
Le poussin d'une foi pépier sous l'éclair.
Le travail est trésor, et le Dieu, c'est la chose.
La Rose vous dit : Dieu! — Mais non, Dieu, c'est la Rose,
Aux dogmes de parfums; le Ciel, au parler bleu,
La Mer, aux voix en flots, l'Étoile, au verbe en feu.
Mais on a trop d'esprit; mais on est trop poète;
Partout on veut trouver, quoi? la petite bête!
Quelque chose remue au fond de son joujou,
L'homme-enfant veut casser le monde, ce bijou.
Et, si sa mère, la Nature laissait faire,
Il serait bien puni, lorsque son atmosphère,
Franchie, éteint Phœbus et brûlé messidor,
Il aurait éventré la Planète aux œufs d'or!

LXXXVII

INTRUS

Le Ciel est vide. Il faut se rendre à l'évidence.
Partout le mal, partout la misère. En tout lieu
Les justes opprimés biffent la Providence...
— Mais le grand firmament dit la grandeur de Dieu.

La cloche catholique, à toute heure, entre en danse,
Près d'un lit de malade, agonisant milieu
Que trouble affreusement la plus faible cadence...
— Mais le beau firmament dit la splendeur de Dieu.

O Mythe invétéré! Mythe irrémédiable!
Vague Dieu que, malgré la main forte du Diable,
La main forte de l'Homme a pourtant dévoilé!

Toi qui n'es plus de rien, dans le mourir ou naître,
Mis à la porte, tu rentres par la fenêtre
Que l'on ouvre, un clair soir, sur le Ciel étoilé.

LXXXVIII

PROPITIATION

Il peut paraître étrange aujourd'hui de parler de vœux et de pèlerinage ; mais, sur ce point, je suis sans pudeur, et je me suis rangé depuis longtemps dans la classe des superstitieux et des faibles.

Itinéraire de Paris à Jérusalem.

Pour toutes les vilenies
Que j'ai le désir de voir
S'effectuer, infinies,
En mon infime abreuvoir,

Je suis, en pèlerinage,
Monté vers un dévot lieu
Dont la Madone est d'un âge
A ne plus dauber sur Dieu.

Dans une prière intime
Aux Saints j'ai recommandé
Tout le plus illégitime
Du mal jamais amendé.

Laissant errer mon extase,
Vers les sacrés chapiteaux,
J'ai prié pour le pur vase
Des sept péchés capitaux.

Et, pour conserver bien vierges
Leurs iniquités en fleurs,
J'ai régalé de sept cierges
Madame des Sept Douleurs.

Pour les réussites sûres
De tous les assassinats
Et de toutes les luxures,
J'ai prié tous les Sinas;

J'ai pris à témoins les preuves
Présentes des *ex-votos :*
Les cœurs tirés des épreuves
Et tous les petits bateaux;

Toutes les tapisseries
Aux atroces canevas
Et toutes les rosseries,
O piété, que tu rêvas ;

Toutes les plaques de marbre
Où les gratitudes vont
Poser, comme, sur un arbre,
Un vol de corneilles fond.

Toutes les plus saugrenues
Démonstrations des vœux,
Les plus sottes, les plus nues,
Qu'on tire par les cheveux;

Les petits membres de cire
En mémoire du guéri :
La jambe que l'on désire
Et le nez endolori.

J'ai dit à toutes ces choses
Qui prouvent le Tout-Puissant :
« Faites que mes vœux moroses
S'incarnent dans le présent.

« Et, dans la lutte finale,
Obtenez, pour mes beaux yeux,
La bonne loge infernale,
Bien loin du ciel ennuyeux! »

LXXXIX

CÔTE DE GRACE

Alexandrine et Bérénice, de Honfleur!
Bizarre souvenir! Étrange maisonnée
Qui guettait à l'entrée en ville, assaisonnée
D'un pot en coquillage où flambait une fleur.

Demeure de famille, où, dans quelque fortune
Et d'excellents renoms restèrent ses enfants :
Deux filles que la foule indiscrète importune
Et dont l'esprit se paît de rêves décevants;

Bérénice hennit, comme font les cavales,
S'attife, se maquille; et, le soir, on la voit,
Pour darder une œillade, ou narguer ses rivales,
Relever ses rideaux sous le jour qui décroît.

Alexandrine, plus continente et plus maigre,
En noir, fait des achats qu'aspirant à sa main
Porte, sous sa casquette à galon d'or, un nègre
Cuisinier de l'État, Monsieur de Saint-Romain.

Madame Vannion est encor plus bizarre.
Plus respectable, aussi; car son fils, matelot,
N'est jamais revenu; mais elle se prépare
A le voir reparaître, et guette chaque flot.

La voilà, dès l'aurore, à s'attifer, contente :
Car il revient, ce soir, le voyageur pâli;
Il faut courir la ville, et rentrer haletante,
Avec son panier vide et que l'on croit rempli.

Le cœur est vide aussi, vide aussi la cervelle!
La table se dispose; on sera deux, ce soir!
Quel bonheur d'écouter une histoire nouvelle ;
Comme l'on s'est perdu, comme on rentre s'asseoir;

Se reposer un peu près de la bonne mère...
Dont quelques pleurs, à peine argenteront la main,
Quand, cette fois encor, l'illusion amère,
Va s'envoler!... Qu'importe? « Il arrive demain! »

. . . . . .

Monsieur de Saint-Romain rentre plus noir et maigre,
Sur le soleil couchant dont saigne le carmin;
Madame Vannion l'entend chanter, allègre...
Vous savez bien, l'époux d'Alexandrine, nègre
Ex-cuisinier d'État, Monsieur de Saint-Romain.

DEUXIÈME GEMME

XC

Un seigneur qui jadis fut vice-roi dans l'Inde,
Puis récolta des fleurs sur le versant du Pinde,
Fit à certaine Muse exquise, et qu'il aimait,
Le don d'une amulette étrange. — A son sommet,
Et sur sa base, erraient de sacrés caractères,
Et ses flancs se zébraient de traits pleins de mystères.

Le donateur mourut. — La dame consulta;
Et, de cet examen, l'oracle résulta :
« A qui porte la gemme échoit la mort subite. »

— Et la Muse fit atteler et, dans l'eau, vite,
S'en fut précipiter la pierre aux sorts aigris,
Sur qui roule la Seine et qui trouble Paris.

TROISIÈME PERLE

XCI

PENTECÔTE

Élamites, et gens de Mésopotamie,
De Judée et d'Asie, et Cappadoce, et Pont;
Parthes et Mèdes, gens de Phrygie et Lybie,
Prosélytes et Juifs, Crétois, Arabes sont
Dans l'émerveillement d'ouïr parler leurs langues,
Par ceux dont les gosiers s'ouvrent comme des gangues
D'où sortent, pour louer Dieu puissant et Dieu bel,
Tous les sons confondus autrefois dans Babel.

TROISIÈME ANGE

L'imprudence des yeux et la vanité des cheveux ont précipité beaucoup d'âmes dans l'abîme.

Inscription d'une Maison de Recluses.

DALILA

XCII

DOMPTEUSE

Après la longue nuit des robustes caresses,
Samson s'est endormi lourdement. — A ses pieds,
Sa compagne, à jamais modèle des maîtresses!
Se souvient des bonheurs, et les veut expiés.

Aux aguets de tous bruits, pleine de peurs traîtresses,
Blanche, sous ses bijoux, qu'on dirait copiés
Sur les murs de la chambre, où son poing plein de tresses
Épouvante des dieux sans fin déifiés.

Mais le signal chuchote... une nocturne ronde
Déroule ses anneaux où, sans combat, abonde
Le Géant, dans les yeux, ayant cette stupeur

De sa force envolée, et cet échec sans peur,
Devant la femme frêle aux clairs ongles d'agate,
Qui considère, nue, avec son œil de chatte.

XCIII

CREA MULIEREM

Le Géant a donné dans l'absurde piège,
Sans comprendre, sans voir, imbécile, dompté,
Sans lutte, ayant, dans l'œil où son rêve s'abrège,
Comme un consentement d'impossible accepté.

Triomphante, peureuse et belle, sur son siège,
Contente d'avoir fait payer sa volupté,
La Dalila féline enroule, sur la neige
De sa chair, la toison du colosse capté.

Dans la chambre traîtresse, éhontée et cynique,
La couche bâille, avec l'accessoire ironique
D'une pantoufle sur une peau de lion...

Symboles éloquents de la ruse femelle
Que, pour sentir son front pris sous cette semelle,
Tire de son argile Adam-Pygmalion.

XCIV

ÉCHÉANCE

O toison moutonnant jusque sur l'encolure.
BAUDELAIRE.

Quand il les vit plus froids que deux grands lacs de glace,
Ces yeux où jeta l'ancre, un jour, son rêve las,
Ces yeux bleus comme une onde où se mire un lilas
Dont la grappe bleuit sous l'eau qui violace;

Quand il vit se figer comme une pellicule
D'indifférence, sur les prunelles d'azur
Où le bord du bonheur s'atténue et recule
Avec son quai voilé que l'on croyait plus sûr;

Lui, connaissant très bien qu'il ne sied qu'on insiste,
Rien ne sollicita de la froide Beauté,
Qu'auprès du corps vivant, qu'il se savait ôté,
Une veillée encor, d'amoureux et d'artiste.

Elle, surprise un peu du faible grincement
De celui qui pouvait l'égayer d'un orage,
Acquiesce, et refait s'azurer le mirage
Du rêve, pour un soir, dans son regard dormant.

*
* *

Quand le baiser suprême eut empreint sur leur lèvre
Le cachet dont on scelle un amour accompli;
Quand le premier sommeil eut abaissé son pli
Sur l'esprit où s'endort une dernière fièvre;

Quand les fils d'or des cils eurent cousu leurs toiles
Sur les décors éteints du pays fabuleux,
Comme un nuage blond où, des firmaments bleus,
S'endorment pour jamais les clins d'yeux des étoiles;

L'amant, dans sa mémoire aux facettes polies,
Sublima le passé du rêve radieux,
En un souvenir long, adorable, odieux,
Comme un alambic plein de cristaux et de lies;

Puis, dans la chambre noire aux suaves fantômes,
De son front pâle, il enferma, tranquillisé,
Le regard où ses yeux ont immobilisé
La danse poudroyante et folle des atomes.

*
* *

Mais la provision de songes éblouis
Qui souffle dans l'or brun de cette chevelure;
La réserve de rêve où largue sa voilure,
La flotte des désirs sans fin épanouis;

A quelle usure lente et sûre d'émeri
D'une réminiscence hermétique assez forte,
Confier le parfum lourd de cette mer morte
Où le rose printemps du corail a fleuri?

Et l'amant qui saisit les ciseaux niellés,
En soupirant les mêle à la toison superbe,
Qu'il détache et, dans l'ombre, étreint comme une gerbe
Où grésille l'essaim des souvenirs ailés.

Et nous t'avons béni, nous tous, cette nuit-là,
O faucheur sans pitié, doux moissonneur farouche,
Baisant les cheveux d'or qui te brûlent la bouche,
Toi qui venges Samson en tondant Dalila!

TROISIÈME GEMME

XCV

DUO

Mais tu l'as, le plus doux et le plus beau collier.
V. H.

J'ai possédé deux beaux colliers durant ma vie.
J'en connais d'autres, dont le charme m'apparaît;
Mais nul n'a fait ma vue étonnée et ravie
Comme ces deux colliers dont je dirai l'attrait.

Le premier est un grand collier de corail rose;
L'Impératrice du Japon qui l'a porté,
L'aimait. Son souvenir est, par lui, reflété,
Et c'est pourquoi l'Aurore exquisement l'arrose.

L'autre est un grand collier de turquoises; son bleu
Semble plein de mystère, et doucement vous grise;
Phœbé paraît se plaire à son regard sans feu:
Et c'est pourquoi la Lune infiniment l'irise.

QUATRIÈME PERLE

XCVI

DONNANT-DONNANT

Que j'aime les volets latéraux du triptyque
Où la naïveté sereine, et sans défis,
Des vieux Maîtres Flamands de l'Époque Gothique
Place le Donataire, et sa femme, et leur fils!

Dans l'uniformité de leur geste mystique
Se superpose la parité des profils,
Des mains dévotement jointes, et l'authentique
Représentation des plis droits et des fils.

Ils sont, dans l'Autre Monde, introduits chez le Père
Par la Sainte ou le Saint qu'en habit très prospère
Le peintre a, pour le prix, représentés au fond;

Et l'agenouillement de ces statures hautes
Nous enseigne un moyen de racheter nos fautes,
Si les peintres savaient encore ce qu'ils font!

QUATRIÈME ANGE

C'est le Grand-Paon à l'œil rose
Dessiné sur un fond gris
Qui ne vole qu'à nuit close
Comme les chauves-souris.

NERVAL.

SALOMÉ

XCVII

BOUT DE BRAS

Dansez, les Salomés, en jouant des cymbales...
Et quand s'arrêteront vos pieds aux vols bougeants,
A vos mères, tendez, du bout de vos mains pâles,
Ce plat sonore où meurt la tête des Saints Jeans.

XCVIII

SUBSTITUTION

Blafarde, sous l'élytre où son péplos, cascade
De gemmes à l'œil trouble et splendide jardin,
Accable son corps vierge, et dont chaque saccade
Meut un tremblotement sonore et maragdin,

La Salomé rythmique aborde, sous l'arcade,
L'Hérode qu'éblouit, sur son royal gradin,
La blancheur des deux pieds au vol grave et badin,
Grâce auxquels s'accomplit la sinistre embuscade.

Songeuse, et cependant qu'aux gestes dévêtus
Dont elle tend au Maître un mystique lotus,
La Danseuse promet un retour d'améthyste...

Hérodias les noie, en surveillant les pas
Qui dictent sa vengeance au désir d'Antipas,
Dans ton flot de rubis, ô sang de Jean-Baptiste.

XCIX

REMORDS

Libre de la splendeur pesante de l'élytre
Où les rubis faisaient courir leurs regards roux;
En simple robe bleue, et sans la haute mitre
Où les saphirs faisaient courir leurs regards doux;

Salomé, parmi l'ombre exquise qu'elle attitre
D'un bosquet de verdure auprès de Machœrous,
Porte le chef tranché dont son pied fut arbitre
Et dont elle a levé, pour jamais, les écrous.

Avec la tête morte elle entame un colloque
Funèbre... puis, songeant à quelque pendeloque
D'où peut-être eût tiré son suprême relief

La lunaire clarté de sa tempe de jade,
Elle s'impatiente... et, boudeur, son grief
Incrimine tout bas sa mère Hérodiade.

C

LA PAYE

En un miroitement lapidaire et bavard
Dont la stagnation luisante d'une mare
De gemmes et d'émaux, tout entière chamarre
Sa vierge éclosion de pâle nénuphar...

Lente comme une proue exempte de l'amarre,
Salomé, dans l'éclat lunaire de son fard,
S'avance... et, de ses pieds, hausse l'orteil blafard
Sous le secret trahi de sa blonde simarre.

Mais un râle soudain monte du cabanon
Où gisait le captif, couvre le tympanon
Et se mêle à l'effroi de tes inquiétudes,

O Danseuse qui vois fulgurer, sous la nef,
Une apparition du formidable chef
Dont l'horreur va payer tes douces attitudes.

CI

SALAIRE

Salomé parfois songe en dansant pour Hérode :
« Quel sera mon salaire après ce nouveau pas?...
Le flot de quelque écharpe où mainte fleur se brode
En gemmes dont l'ardeur semble jaser tout bas?

« Le saphir où le ciel tout entier se reflète...
L'émeraude où la mer offre son vert décor...
La perle dont, en l'eau, la sirène s'allaite...
Le rubis où le sang paraît couler encor? »

— Tu l'as dit, Salomé, danseuse pâle et sombre,
Ce n'est point de saphir, de perle ou de lapis
Que sera ton bijou; car on te fait dans l'ombre,
Du sang de Jean-Baptiste, un collier de rubis! »

à la Comtesse M. de NOAILLES.

CII

L'IRRESPONSABLE

J'aime le jade,
Couleur des yeux d'Hérodiade;
Et l'améthyste,
Couleur des yeux de Jean-Baptiste.

Salomé danse, avec, en ses plis droits,
Ce dont l'Inconscient compose ses effrois;
Salomé danse, avec, en ses bras forts,
Ce dont l'Irresponsable apaise ses remords.

J'aime le jade,
Couleur des yeux d'Hérodiade...

Salomé danse, avec, en ses ennuis,
Tout le noir dont le Crime élabore ses nuits;
Salomé danse, avec, en ses pâleurs,
Ce dont l'Inexorable apprête les douleurs.

... Et l'améthyste
Couleur des yeux de Jean-Baptiste.

Salomé danse, avec, en son corps blanc,
L'arrêt qu'il va surprendre au tétrarque tremblant;
Salomé danse, avec, en son cœur pur,
Tout ce qu'elle ôte à Jean, du ciel aux yeux d'azur.

J'aime le jade,
Couleur des yeux d'Hérodiade...

Salomé danse, avec, en ses atours,
Tout ce que l'espérance emporte sans retours;
Salomé danse, avec, en ses parfums,
Les printemps qu'on dérobe aux prophètes défunts.

... Et l'améthyste
Couleur des yeux de Jean-Baptiste.

Salomé danse, avec, en ses attraits,
Tout ce que Jean perdra, de l'ombre des forêts;
Salomé danse, avec, en ses frissons,
Tout ce que Jean perdra, de l'ardeur des moissons.

J'aime le jade,
Couleur des yeux d'Hérodiade...

Salomé danse, avec, en ses pieds clairs,
Ce dont l'arme qui tue avive ses éclairs;
Salomé danse, avec, en un soupir,
Comme un dernier adieu du jour près de s'enfuir.

... Et l'améthyste
Couleur des yeux de Jean-Baptiste.

Salomé danse, avec, en sa beauté,
La lumière du jour à Jean-Baptiste ôté :
Salomé danse, et rien ne l'accompagne
Qu'un grand cri qui résonne à travers la campagne...

J'aime le jade,
Couleur du cœur d'Hérodiade;
Et l'améthyste,
Couleur du sang de Jean-Baptiste!

CIII

Elles portent sans honte, au décours des chemins,
L'austère dignité d'être des Exilées;
Et leurs souples blancheurs, sur l'azur profilées,
Ont des pleurs dans les yeux et des fleurs dans les mains.

J'ai plaint ces trois Vénus dans l'exil réunies,
L'exil que la Mort creuse autour de la Beauté;
Elles qu'un Monde impur, en son iniquité,
A, de son cœur étroit, légèrement bannies.

Elles pleurent sans bruit les hommes et les dieux
Du temps où la vertu n'était que d'être belles
Et de faire crouler de rudes citadelles,
Du seul éclat vainqueur d'un geste radieux.

Elles portent sans gloire, errantes, délaissées,
Le sceptre qu'en leurs mains Homère fit tomber,
Coupables du seul crime, innocent, d'absorber
Les âmes qu'elles ont, sans le vouloir, blessées.

Des monstres de pudeur dont le fiel fait souffrir
Leur reprochent l'effroi qui sur leurs têtes plane,
Sans songer qu'elles sont la Trinité profane
Des Trois Grâces dont l'œuvre est d'aider à mourir.

Les trois Grâces qui sont les trois Sœurs des trois Parques
Et, pour trancher le fil, ont des ciseaux plus sûrs :
Leurs yeux qui, des héros, des prêtres, des monarques
Font tomber les corps froids dans les fossés des murs.

J'ai plaint ces trois Beautés, j'ai pleuré ces Hélènes
A qui la Chrétienté n'apprête que des pleurs,
Qui ne leur permet plus qu'être des Madeleines,
Et qui jette la pierre où l'on jetait des fleurs!

CIV

La pierre vive dont l'âme fut éblouie,
Ce fut la Salomé, la Fuller, la Loïe,
Fille d'Hérodiade, ainsi que la décrit
D'un récit *de visu* Catherine Emmerich.

La gemme faite fleur et la fleur faite femme,
La gemme faite flamme et rallumée en gemme...
Cette danse, ce fut cela; — telle, aujourd'hui,
Telle autrefois, pour eux, et pour nous, elle a lui.

L'écharpe liquéfiée en la pierrerie...
Toute la gemme éclose en toute la soierie...
Des chatoiements, des ondoiements, des reploiements,
Des mouvements qui sont des éblouissements.

Des vagues qui ne sont que des remous de gazes,
Des flammes qui ne sont qu'un feu de chrysoprases...
Des clapotis, des cliquetis, des friselis,
Un incendie au cœur d'un grand volubilis.

Et le même Démon que voyait l'Augustine
Promettre à Salomé, pour son sinistre prix,
La tête du Prophète, en cette heure, destine
A notre Salomé, la tête de Paris.

QUATRIÈME GEMME

CV

Démonice promit la livraison d'Ephèse,
A Brennus, pour tous les anneaux et les colliers,
Les boucles, les bijoux, les pendants par milliers,
Que la cité renferme... et le combat s'apaise.
La ville est prise. — Alors le Prince des Gaulois,
Fidèle à son serment, respectueux des lois,
Fit pleuvoir dans le sein de la fille servile
Tout ce qui peut prétendre au nom de bracelet :
Tant de perles coulant sur elle comme un lait,
D'émeraudes parlant de l'espérance morte
Aux bras des plus vaillants, au cœur de la plus forte;
De saphirs, bleus du ciel repris au trépassé,
De turquoises mourant comme un œil effacé,
De rubis rouge sang — du sang vendu des frères!
Que Démonice en proie à tant de flots contraires
De couleurs, de rayons, de facettes, d'émaux,
Succombant à l'excès de ces superbes maux
Se vit murer vivante, écrasée et ravie,
Sous le poids des joyaux qui lui buvaient sa vie.

CINQUIÈME PERLE

CVI

ACCOLADE

Pour Phœbé, notre Sœur, qui sert Dieu dans Cenchrée,
En Lui secourez-la, car elle a fait le bien:
Saluez Aquila, Plecque : à l'œuvre sacrée
Ils ont offert leur vie, et leur zèle est le mien.

Saluez Epénète, Asiatique flamme,
Saluez Maria qui travaille avec nous:
Saluez Andronique et Junia dont l'âme
Nous a donné l'exemple, et qui sont à genoux.

Saluez Amplias, que j'aime en Jésus même;
Urbain, son serviteur, avec mon cher Stachys;
Saluez Appélès qui, pour le Seigneur, sème,
Rufus, Hérodien, par le Maître conquis.

Tous ceux d'Aristobule et tous ceux de Narcisse,
Et Tryphène et Tryphose, et Percide, tous mes
Saints et Saintes, tous nos frères en exercice,
Asyncrite, Phlégon, Hermas, Patrobe, Hermès.

Philologue, Nérée, Olympiade et Julie,
De la part de Jason, Sosipater, Caïus,
Timothée et Quartus, qu'un pur baiser relie;
De Lucius, d'Erasme, et de moi, Tertius.

au Vicomte de GUERNE.

CINQUIÈME ANGE

SALOMON

CVII

BALKIS

La Reine de Saba propose des énigmes
Au Sage Salomon;
Et, dans les plis cassés de ses courts paradigmes,
Se cache le Démon :

« Qu'est-ce que la Vertu? — C'est la place d'un vice;
Comme ce bracelet,
Puisqu'il cache ma chair, n'est autre qu'un sévice
Odieux, grave et laid.

« Qu'est-ce que la Bonté? — Le goût cruel des plaintes
Qui va se repaissant
De l'écoute des pleurs, ainsi que les helminthes,
De la goutte du sang.

« Qu'est-ce que le Pardon? — C'est l'appel de l'injure;
L'écueil de la raison.
Qu'est-ce que le Serment, sinon, de ce qui jure,
La proche trahison?

« Qu'est-ce que les Grandeurs? — Un placement de gloire
Un intérêt d'orgueil,
Que toujours en secret quelque bassesse moire,
Quand on franchit le seuil?

« Qu'est-ce que la Pudeur? — C'est la maille soignée
Et couleur de béryl
Où la femme, en sa toile exquise d'araignée,
Prend l'homme puéril?

« Qu'est-ce que la Beauté? — L'appât que, dans son piège
La Mort a préparé;
Et, de rougeur de rose, et de blancheur de neige,
Quelque crime paré? »

*
* *

« Qu'est-ce l'Obscurité, sinon l'âpre revanche
De la Nuit sur le Jour?
Le crapaud, sous la bave, efface la pervenche,
La Mort venge l'Amour.

« Qu'est-ce que la Nature, hormis la mère-ogresse
Qui dévore ses fils
Pour prendre un bain de sang, dont elle reparaisse
Plus belle, en ses défis?

« Qu'est-ce que mes joyaux et que tes pierreries,
Hormis les regards froids
De la Terre inflexible, alors que tu la pries
D'enfanter moins d'effrois?

« Qu'est-ce l'Or et l'Argent, sinon le sang des veines
De ce Monde fatal,
Qui ne peut s'émouvoir de la mort des verveines
Sur son cœur de métal?

« Qu'est-ce que notre Dieu, sinon le Père avare
De nous voir secourir,
Qui ne nous a créés que pour le goût bizarre
De nous faire mourir?

« Qu'est-ce que Tout, et Rien, sinon la même chose,
Si le printemps finit,
Puisque la pourriture est au cœur de la rose,
La tombe, au fond du nid?

« Qu'est-ce que Moi qui parle et que Toi qui m'écoutes,
Tous les deux éclatants,
Sinon l'heure qui coule en musicales gouttes
Dans l'oreille du Temps?

« Qu'est-ce, la pureté de l'homme aux mille femmes,
Du Sage Salomon,
Sinon tout simplement le vice des infâmes,
Et l'âme du Démon?

*
* *

« Qu'est-ce que la Folie, auprès de la Sagesse,
Que tu prétends chercher?
— La même babouine, et la même singesse,
Que voici, dans ma chair.

« Allons! repais toi, front avide de lumière
Et de savoir vermeils :
Les seconds sont dans ma peau noire et, la première,
Dans mes yeux, noirs soleils!

« Tu veux des pensers forts et des croyances chastes,
Des forces contre Dieu?
Des forces contre toi?... je t'ouvre mes bras vastes,
C'est le suprême lieu.

« De l'ébène vivant de ma nuit tatouée,
S'élève une vapeur,
Par qui toute clarté sera restituée,
Approche donc sans peur.

« Tu liras clairement dans chaque caractère
Qui sur elle est écrit,
Le sens mystérieux du Monde et de la Terre,
Et l'essence, et le rit.

« Tu comprendras les lois de mes ténébreux marbres;
Tu verras, sur mon corps,
Ce que vont bégayant le murmure des arbres,
La Mer et ses accords.

« Viens! je t'ouvre mes bras comme l'obscur refuge
De la satiété,
En qui tout se connaît, se pondère et se juge,
En sa variété.

« Viens! tu devineras ce qu'ignore Moïse,
Et ce qui fuit David;
A toi, le fruit secret de la Terre Promise
Que nul être ne vit.

« Ce que le Serpent vain avait promis aux hommes,
Dans l'Éden de douleurs,
Toi, tu vas le manger dans les deux noires pommes
De ma poitrine en fleurs.

« Tu sauras ce que rien, sur ce sinistre Monde,
N'avait balbutié;
Tu seras, du lait bleu de ma mamelle ronde,
L'Auguste Initié.

« Car, du Bien et du Mal, c'est l'Arbre de Science
D'un véridique Éden
Dont tu seras l'Adam brûlé d'impatience
Pour ce charnel jardin.

« Par mes embrassements la clarté sera faite,
En tes sens obscurcis;
Tu seras le Voyant, tu seras le Prophète
De mes baisers noircis.

« Tu seras le Dieu vrai, le Père fort et juste,
Paisible et violent,
De l'Enfant qui va poindre, à l'ombre de mon buste,
Et germer sous mon flanc.

« Car il naîtra de nous, sans attente et sans chaînes,
L'Antechrist annoncé
Qui prendra sa lumière aux gésines prochaines
De mon ventre foncé.

« Le Messie incarné, parmi la poix méchante
De mon divin forfait,
D'avance abolissant le prophète qui chante
Ce que l'autre aurait fait.

« Car nous contrarions, dans notre union sombre,
Le miracle du Christ,
Et nous tuons dans l'œuf, par notre pacte d'ombre,
Tout ce qui fut écrit.

« Sur ce qui fut prédit nous mettons la rature
Du Néant qui le perd;
Et notre seul baiser jettera la Nature
Dans le gouffre entr'ouvert.

« Car, monstrueux Jésus qui supprimera l'autre,
Ton Fils, ô mon Amant!
Sera la mort du Monde et, d'un univers autre,
Le recommencement. »

∴

« Car nous ne voulons plus de ce Dieu qui nous crée
Innocent et goulu,
Pour tendre les péchés à notre chair sacrée
Qui n'en eût pas voulu.

« Car, la Rédemption formidable et terrible,
C'est ma Rédemption
Qui commence dûment par tout passer au crible
De la destruction.

« Viens! Songe qu'il est doux d'anéantir la joie
Promise à l'Avenir;
Et d'empêcher ainsi que nul salut n'échoie
A ce qui veut finir.

« Songe au spasme inouï que dans notre âme amène,
(Si pourtant tu m'aimais!)
Le dernier râlement de l'Espérance Humaine,
Tuée à tout jamais;

« A l'exquise âpreté qu'en notre esprit déferle,
Dès notre premier heurt,
Le suprême sanglot du Rêve, cette perle
Adorable, qui meurt;

« A l'âcre volupté qu'en nos deux cœurs apporte,
Qui seuls restent vainqueurs,
En un aveu mourant, la dernière amour morte
Dans le dernier des cœurs.

« Songe aux flambeaux affreux, aux clairs épithalames,
Au grand lit nuptial
Des univers rendus au chaos plein de flammes
Du jour initial,

« Où, couple transporté de la noce maudite,
Nous nous exalterons
De rayer l'acte fait, comme la chose dite,
Sous les cieux forts et ronds;

« Où royaux et joyeux, éperdus et superbes,
Nous rirons, réjouis
De voir l'astre arraché pleuvoir en folles gerbes
A nos yeux éblouis.

« Pour brûler les cités, corroder les campagnes,
Tarir les Océans,
Dévorer les forêts et coucher les montagnes,
Ainsi que des géants;

« Comme un grand volcan bleu que deviendrait la voûte
Du firmament vaincu,
Afin d'annihiler tout ce qui, sous l'absoute,
Du ciel avait vécu;

« Quand, sans honte et sans peur, sans espoir et sans crainte,
Sans rêve et sans remord
Nous chanterons, parmi les étoiles éteintes,
La gloire de la Mort!

« Impassibles et forts, calmes justiciaires
De la Création stupide et sans raison,
A couler de nouveau dans les moules sincères
D'un Globe où le printemps soit la seule saison;

« A la Beauté sans fin, à la Vertu sans borne,
Exempt d'hypocrisie, et de haine, et de deuil,
Où tous les éléments de notre Univers morne,
Soient laissés à la porte et déposés au seuil.

« Repoussoirs effrayants de ces dômes splendides,
Où des passages blancs d'être joyeux et pur
Ne feront, dans leurs vols, que des taches candides
Sur des massifs sans fin d'immarcescible azur;

« Où ni la trahison, ni les lâchetés mères,
Qui fondent nos sols vils et font nos peuples laids
Ne viennent suinter de leurs larmes amères
Aux murs de diamant de ce nouveau palais.

« Car la seule Marie, unique Vierge Noire,
La Madone du Mal, et l'Ève de l'Enfer.
C'est moi, Balkis, je viens poser, pour ma victoire,
Au front du Serpent-Dieu, le pied de Lucifer.

« Je suis l'Hostie obscure, et le Bouc Émissaire
Bruni par tous les maux du triste genre humain,
Pour abolir en moi le germe de misère
Et susciter dans l'ombre un autre lendemain.

« Je suis noire, mais belle; approche, ô trois fois Sage;
Ce qui fait ma noirceur est aussi ma clarté :
La souffrance de l'Être obscurcit mon visage,
Et je suis, du Malheur, la terrible Astarté.

« Dans l'ombre de ma chair une aurore va luire;
Dans l'œuf de notre amour dorment les germes sûrs;
A mon front, gros de nuit, viens baiser et détruire
Tous les maux infinis, et passés et futurs.

« C'est pourquoi, dans tes bras, je veux mourir et naître,
Morne Idole écroulée en entraînant son fût,
Et, dans notre agonie, entendre et reconnaître
Vagir ce qui doit être et râler ce qui fut.

« Car notre jour de noce est notre heure dernière;
Car notre groupe auguste enclôt l'infinité,
Et ses longs râlements verseront dans l'ornière
Les affres de la chose et de l'Humanité.

« Car, dernière Femelle auprès du dernier Mâle,
Les deux derniers Amants et les deux derniers Rois,
Nous volons le possible à l'engeance animale
Dans un royal manteau pour linceul aux plis droits. »

∴

Et Salomon écoute, en ces éclats funèbres,
Parler à ses ennuis
La Reine de Saba, cette Ame des Ténèbres,
Cette Larve des Nuits.

CINQUIÈME GEMME

CVIII

TOUR DE TAILLE

Les pierres de l'Ephod sont au nombre de douze,
Qui sont les douze mois. — Janvier a *le grenat*;
Février, *l'améthyste* au reflet incarnat;
Mars, *le jaspe sanguin* que le lapis jalouse.
— *L'émeraude* est en mai, *le saphir*, pour avril;
Juin a *l'agate-onyx*, Juillet, *la cornaline*,
Août, *la sardoine*. — Pour Septembre est *le béryl;*
Novembre a *la topaze*, Octobre, *aigue-marine*,
Décembre a *la turquoise*, autrement callaïs.

— Les femmes autrefois ont, en divers pays,
Dans cet ordre sacré, porté des phylactères
Où le signe du mois gravait ses caractères.
— Sur sa ceinture aux douze amulettes brillants,
Catherine de Médicis, disent les livres,
Eut des onyx plus grands qu'un écu de trois livres,
Et mit le Zodiaque à l'entour de ses flancs.

SIXIÈME PERLE

CIX

ROSAIRE

Dans les collections de ce Missionnaire
Une chose inouïe et douce se trouva;
Le plus mystérieux de tout ce qu'on rêva,
Le plus prestigieux de tout ce qu'on vénère.

Une merveille telle... à peine l'on y crut;
Une prodigieuse et délectable chose :
Un Chapelet pilé d'une pâte de rose,
Cueillie au bord du Saint-Sépulcre où Dieu mourut.

Faites, ô mon Seigneur que ces fleurs embaumèrent,
Faites, ô mon Seigneur que ces roses aimèrent,
Que je dise ce chapelet plein de vertus
Né de votre sang mort et de vos pleurs perdus!

CX

Lors du transfert récent de cette sépulture
D'une Dévote ancienne, un miracle surprit :
La dérogation aux lois de la Nature,
La plus formelle, et propre à confondre l'esprit.

Le corps était en poudre, en fine et grise cendre.
A peine subsistaient quelques débris humains;
Et, parmi, le bouquet de roses le plus tendre
Émergeait, sous la forme adorable des mains,

Comme vivantes, sans défaut et nulle atteinte
De ces corruptions, ô Mort, que tu nous dois,
Parce que la défunte exquise, cette Sainte,
Ne récita son chapelet que *sur ses doigts!*

à M. Victor MAUREL.

CXI

LES BELLES ROSES

On n'a de droit que sur les choses
Pour lesquelles on a souffert;
Nul ne connaît le prix des roses
S'il n'a, sous leur feuillage vert,

Déchiré sa chair aux épines
Qui surent le faire pleurer...
Alors les roses sont divines
Et nous pouvons les respirer;

Car nous sentons, parmi les veines
De leur pétale rougissant,
A côté de leurs odeurs vaines,
Le fier parfum de notre sang.

à Mademoiselle Suzanne LEMAIRE.

CXII

HISTOIRE D'UNE ROSE

La Reine, ayant, d'abord, distingué cette rose
Décida de la prendre, à son retour du bois.
Le carrosse roulait; l'arrêter d'une pause
Gâtait la promenade; or, élevant la voix :

« Que l'on place un gardien près du rosier, dit-elle;
Le chaud de notre course eût flétri cette fleur;
Nous l'aurons, au retour, plus intacte et plus belle,
Car, du soir, dans ses plis, luira le premier pleur. »

— Mais les jeux et les ris firent oublier l'heure,
La rose et le gardien, dans un retour hâtif.
Et l'ombre dans les plis des clairs pétales pleure
Pour accomplir l'ordre formel et fugitif.

— Le temps s'écoule, la nuit vient, le malheur monte :
La destinée apprête un martyre royal
A Celle qui, d'un geste élégant et qui dompte,
Ordonna de garder la rose pour un bal.

La rose n'est plus là; mais le factionnaire
Veille, veille longtemps; garde, garde toujours;
En vain, de la prison, à l'échafaud, l'on erre,
Les jours chassent les nuits, les pleurs voilent les jours;

La sentinelle est remplacée, une autre veille,
Une autre garde; nul ne sait d'où l'ordre vint;
Et le rosier n'existe plus... mais on réveille
Dans son cachot, la Reine... et l'ordre n'est pas feint

De la mener mourir, en l'affreuse journée...
Et son sang coule, et c'est la rose de jadis
Que sa tête qui tombe, effeuillée et fanée,
Par qui les mots, sur l'autre rose, furent dits.

— Mais c'est un ordre exprès qu'un mot de souveraine,
Son vœu fragile dure au delà du malheur;
Et nous veillons encor le spectre de la Reine
Qu'ordonne de garder le spectre de la fleur.

CXIII

L'ORACLE

Il s'agit d'un espoir immense, d'une attente
Vaine ou féconde; un mot du destin, il le faut;
Le cœur est palpitant et l'âme est haletante
Toute parole, en telle alternative, vaut.

Ce mot, qui le dira? — Sera-ce la pendule
Muette, et se prenant soudain à repartir:
Ou la réponse frêle et paraissant sortir
D'un vase qui tout seul se brise, et la module?

— C'est sa robe de fleur que fait choir une rose
Se dévêtant de ses pétales lé par lé,
Qui, d'un bruit mat, rompt le silence, emplit la pause...
Et, dans ce grand mystère, une plante a parlé.

SIXIÈME ANGE

Marie a en toutes choses une simplicité inexprimable : on dirait un fil de soie blanche de la plus grande délicatesse.

CATHERINE EMMERICH.

VIRGO MATER

CXIV

AB OVO

Gentille petite Madone
Vers qui monta ma jeune voix,
Il sied pourtant que je te donne
Encore un hymne d'autrefois :

Tu tenais chapelle plénière
Entre les deux lits fraternels,
Et voici de quelle manière
S'ordonnaient tes jours solennels.

De chapelets, de banderolles,
On ornait ton joli trépied,
Et des fleurs ouvraient leurs corolles
Dans leur collerette en papier.

Même, lors du Mois de Marie
Et pour la Prière du Soir,
Car c'est le temps où mieux l'on prie,
Fumait un minime encensoir.

L'Abbé siégeait; vers ta plastique,
Dans l'odeur du géranium,
Montait un enfantin cantique
Qu'accompagnait l'harmonium.

La bleue et la rose bougie
Vers toi flambaient leurs petits feux;
Et nos petits cœurs en vigie
Vers Toi dardaient leurs petits vœux.

*
* *

Ces temps sont clos; ce premier acte
Cesse; la toile abat son pli,
Hélas! et ton plâtre contracte
Des tons d'ivoire, dans l'oubli.

Un Rosaire dont la dizaine
Manque, de ton cou recollé
Pend; l'indifférence t'assène
Son interrègne désolé,

D'autant plus piteux qu'à ce rêve
Plus pieux il a succédé;
C'est injuste; aussi je m'élève
Contre cet ingrat procédé.

N'était-ce donc pas ta présence
Réelle qui faisait si pur,
Le vieux sommeil de l'innocence
Sous ton influence d'azur?

Les réveils étaient toujours calmes,
Entr'ouverts sur le doux alleu
De tes cierges et de tes palmes,
Sous un dais de taffetas bleu,

L'âge juvénile s'indigne
Contre ton culte puéril;
Mais je réagis et je signe
Ta révocation d'exil.

Et, dévotieux, je te dore
Cet Ex-Voto des anciens jours,
O Vierge! car si je t'adore
Un peu moins, je t'aime toujours.

à M. de NOLHAC.

CXV

MATER ALMA

La Vierge du Corrège est la plus amoureuse
Du Bambino sublime et de l'auguste Enfant;
Tout son corps, qui s'incurve en abri, le défend,
Le sommeillant Jésus qui la fait bienheureuse.

Son geste rassemblé se recourbe et se creuse
Pour mieux environner le dormeur triomphant;
Et son cœur qui, de loin, dans l'avenir se fend,
Bat sur Celui qui doit la faire douloureuse.

Mais, sans doute, sachant le prix de la douleur,
Elle veut aujourd'hui n'être qu'un cœur de fleur
Un tutélaire asile, un élu coquillage;

Et tout à la fois, mère, amante, plante et plage,
Elle penche son buste, ensemble énorme et fin,
Comme un bouquet de lis sur son bouton divin.

TRIPTYQUE VIRGINAL

CXVI

JUSTES PROPORTIONS

FERMAIL DE DROITE

A quoi bon tous les cris que le trépas suscite?
C'est quitter ici-bas pour se rendre en Haut Lieu.
Mourir, c'est, à la fin, doter de sa visite
Notre-Dame la Vierge et le grand Baron Dieu.

CXVII

ATTRIBUTS

VOLET EXTÉRIEUR DE DROITE

J'ai vu la Vierge au puits, celle au chardonneret,
Et la Vierge au raisin près de la Vierge au voile;
Mais celle à qui ma palme encor se donnerait,
S'il me fallait doter la plus charmeuse toile,
Ne serait ni la Vierge au fruit, ni celle au seau,
Ni la Vierge au lapin, ni la Vierge à l'oiseau,
Ni celle sur l'Enfant soulevant un blanc linge;
Mais celle de Dürer, l'étrange Vierge au singe.

CXVIII

PRÉMICE

VOLET INTÉRIEUR DE DROITE

Quand la lumière fut éteinte enfin, Marie
Fut surprise de voir, de flamme encor fleurie,
L'ombre ordinairement noire comme un tombeau.
Elle cherchait en vain, quelque part, un flambeau
D'où partît ce reflet, blond comme une alvéole,
Sans voir s'irradier, à son front, l'*auréole*.

CXIX

UN ANGELUS

PANNEAU CENTRAL

Et elle se demandait
quelle était cette salutation.
SAINT LUC.

Hors des murs blancs que l'aube teint de rose,
Maria sort pour s'ouïr saluer,
Et la lueur divine qui l'arrose,
Jusqu'à son cœur, à flots, semble affluer.

De l'*Angelus* à demeure elle est lasse,
C'en est assez du froid intérieur,
Où sans pitié la peinture la place,
L'*Ave* dehors lui sera plus rieur.

Fi du décor Flamand, de perspective
Terne, aux murs bas, à l'étouffant plafond,
Où, par la chambre, un Ange qui s'active
Du Saint-Esprit fait le lit dans le fond.

Elle s'avance, aimable et délicate,
Pleine de grâce, et d'un pas sans langueur
Et, sous sa chair transparente d'agate,
On sent veiller la clarté de son cœur.

Sur son chemin une svelte asphodèle
Érige en vain ses calices pâlis;
Toutes les fleurs sont laides auprès d'Elle,
La Vierge pure et droite comme un lis.

Jeune Première éternelle, Ingénue,
Au rôle long comme les cauchemars,
Et si longtemps candide, sous la nue,
Que l'on dirait Mademoiselle Mars.

Elle s'attend à voir, d'une nuée
De bois doré, sortir le Gabriel
Pour l'oraison dont elle est ennuyée
Prêt à descendre, à cette heure, du ciel.

Quand, sous l'aurore exquise qui déferle,
Elle distingue au milieu du rocher,
Dans un repli du terrain gris de perle,
Un enfant brun qui n'ose s'approcher.

Car le Seigneur, ayant besoin des Anges,
Pour l'*Angelus* n'a nommé, ce matin,
Que ce bambin aux ailes de mésanges
Qu'il a coiffé d'un nimbe byzantin.

Ce garçonnet dans sa robe brodée
Ne trouve plus, pour Celle qu'il attend,
De l'Oraison la phrase commandée,
Et se tient coi, timide et palpitant

Il sait très bien que sa mémoire lente
Va faire tort au cours de l'action...
Marie attend, au fond, très bienveillante,
Prête à souffler la Salutation.

L'ange marmot la distrait et l'étonne,
Cherchant en vain le texte rabâché,
Et qui, là-haut, croit entendre que tonne
Un Tout-Puissant très méchant et fâché;

Un théâtral Adonaï qui bouge
Son bras terrible et plein de bacchanal;
Un Jupiter en robe bleue et rouge,
Un Jéhovah d'image d'Épinal.

Il lui plaît mieux que l'éphèbe languide,
Au geste noble, au visage fleuri,
Que, dès longtemps, lui députent les Guide,
Les Titien et les Cagliari.

Il balbutie, hésite, désespère
Du verset qui jamais ne varia,
Et crie enfin : « Madame Maria!
Je ne sais plus!.. n'en dites rien au Père! »

CXX

ROSA MYSTICA

VOLET INTÉRIEUR DE GAUCHE

L'humble Rose Mystique, aux noces, aux tombeaux,
Près d'elle avait toujours, éblouissants et beaux,
Blanche escorte céleste et qui l'aide ou soutienne,
Un ange gardien, une fleur gardienne;
— Et quand elle mourut, l'ange, au monde abhorré,
Prit Rose évanouie et Lis évaporé.

CXXI

LES SAGES

VOLET EXTÉRIEUR DE GAUCHE

Elles sont là debout, droites comme des hampes,
Garant du moindre vent les flammes de leurs lampes,
Et fatiguant leur teint à ne point sommeiller.
— Or, quand l'Époux verra leur front las de veiller,
Sans se préoccuper de l'huile ou de la mèche,
Il choisira parmi le bataillon qui pèche,
Et mettant, pour dormir, les lampes, de côté,
Entretient seulement le feu de sa beauté.

CXXII

OPTION

FERMAIL DE GAUCHE

Il vaut, en somme, mieux mourir subitement :
Le Bon Dieu, s'il est Dieu, pouvait faire autrement.
Mieux vaut — puisqu'il le faut ! mourir sans qu'on y compte :
Le Bon Dieu, s'il est bon, y trouvera son compte.

CXXIII

INCARNATION

INSCRIPTION

Je t'admire, ô Dürer, et ta gravure Sphynge,
Dont les suggestions sont une infinité;
J'adore ta Madone et, près d'elle, ce singe
Qui figure, à ses pieds, l'étrange Humanité.

SIXIÈME GEMME

UNIONS

CXXIV

LA PERLE

Cette perle, de la plus belle eau qu'on ait jamais vue, est précisément faite et évasée comme ces petites poires qui sont musquées, et qu'on appelle des *sept en gueule*, et qui paraissent dans leur maturité vers la fin des fraises.

SAINT-SIMON.

Tour à tour on la nomme *Union*, Marguerite,
C'est la goutte de lait prise au sein de Vénus;
Sa candeur resplendit sur la candeur des nus,
La blancheur de la chair, de sa blancheur hérite.

La porter dignement est un art plein de rite;
Vivante, elle se meurt sur les cols malvenus;
Et sa richesse atteint des chiffres inconnus
Par l'iris, l'orient et la rondeur prescrite.

La Maîtresse de Marc-Antoine posséda
Deux poires qui valaient les jumeaux de Léda,
Elle en ornait son sein fait de nocturne albâtre.

Or elle en fit fondre une, et but deux millions
D'un trait, grisée ainsi, sur ses peaux de lions,
D'un vin qui méritait d'enivrer Cléopâtre.

CXXV

OSTREA

Jules César fit autrefois, à Servilie,
Sœur de Caton d'Utique, un cadeau des plus grands :
Une perle qui n'eut jamais sa plus jolie
Et payée onze cent dix mille de nos francs.

Lollia Paulina qu'aimait Caligula,
Fut la plus folle amoureuse des perles fines,
Car, pour huit millions, sur elle, en circula,
Et son époux lui-même en eut à ses bottines.

Néron en parsemait le lit de ses nocturnes,
Et plus tard, Buckingham, aux regards éblouis,
En fit, sur son pourpoint, couler comme des urnes,
Dans les salons d'Anne d'Autriche et de Louis.

Cette Reine en porta, sur son vertugadin,
Un nombre auquel le rêve à peine s'assimile :
Un seul jupon en vit quatre-vingt-douze mille
Rouler par son azur ou son incarnadin.

à Madame Mathilde SERAO.

CXXVI

LES PERLES

Pulchritudinem candoris ejus admirabitur oculus.

Dans le golfe Persique, et près de Taprobane,
Aux bords d'Acarnanie ou de Coromandel,
Des milliers de pêcheurs désertant leur cabane
S'immergent sous les flots en un danger mortel.

Une pierre, à leur col, les force de descendre;
Ils plongent sous les eaux des instants infinis,
Puis remontent, portant le bijou le plus tendre,
La coquille où la perle oriente ses nids.

Mais leur vie a tôt fait de céder à ces joutes;
Un requin les dévore, ils sont asphyxiés,
Le sang fuit par leurs yeux, et leurs humides routes
Se sillonnent de pourpre... et c'est extasiés

Qu'ils meurent, l'œil fixé sur l'invisible proie,
Qui doit aller parer dans les pays lointains,
De ses feux irisés, la beauté qui les broie
Et par qui leurs printemps, sont, en une heure, éteints.

O Femme, Hélène encore en quête de parures,
De quel plus pur joyau veux-tu te couronner,
Que du dernier soupir de tant de créatures
Ces tristes pêcheurs morts pour te vouloir orner?

Et je songe parfois, en nos mornes soirées,
Que, là-bas, le pêcheur mystérieux descend
Apprêter les colliers des épaules moirées
Dont le lait de leur perle a coûté tant de sang!

à Madame Albert ROBIN.

CXXVII

MARGARITA

Madame se meurt! Madame est morte!

Qu'est-ce que ces fanaux qui brillent sur ces côtes?
Quel navire en péril; quel phare tournoyant?
De quels feux ces reflets mouvants sont-ils les hôtes,
Qui posent sur les mers ce miracle ondoyant?

Est-ce une boréale aurore entre les ondes;
Une phosphorescence énorme au cœur des eaux;
Ou les palais bleuis et leurs grottes profondes
Que gouverne Saleh, roi coiffé de roseaux?

Non, c'est plus! un mourant collier d'Impératrice!
Des millions en perle, anémiés et las,
Qui s'en vont immerger, sous l'eau réparatrice,
L'iris agonisant de leurs tristes éclats.

Les joailliers, interrogés sur les chloroses
De la parure, ont conseillé ce bain de mer,
Qui doit rendre, aux doux rangs, leurs riants reflets roses
Au baiser retrouvé du natal gouffre amer.

[illegible] les [illegible] aux [illegible] ranques
[illegible] aimait à s'arrondir,
[illegible] mal des pays glauques,
[illegible] qui les a fait blondir.

[illegible] les épaules des femmes,
[illegible] dans le bal inouï,
[illegible] de leurs flammes,
[illegible] la vague enfoui.

[illegible] sa caisse de verre.
[illegible] au fond de l'océan du Nord;
[illegible] et sévère
[illegible] de la vie à la mort.

[illegible] ses rondeurs nues,
[illegible] les poissons surpris
[illegible] ses lèvres reconnues.
[illegible] fraternels mépris.

[illegible] impériale épaule.
[illegible] et plus pur;
[illegible] l'écaille le frôle,
[illegible] sous l'azur?

[illegible] inutile,
[illegible] ses ornements éteints,
[illegible] l'Océan s'instille,
[illegible] aux triomphes enfantins?

CXXVIII

MARGUERITE

Pour la naissance d'une arrière-petite-fille de Victor-Hugo

Fleurdelys, Esméralde offraient des noms de fleurs
Et de gemmes, à prendre en l'écrin du Grand Maître,
Au jardin du Grand-Père; et leurs douces couleurs
Blanche et verte seyaient au front qui vient de naître.

Cosette eût bien été le prénom qu'il fallait.
Pour baptiser la chose exquise, la chosette
Qu'est l'enfant nouveau-né, dont la rose fossette
Tout entière s'emplit d'une goutte de lait.

Mais la goutte de lait qui pare un diadème
C'est la perle; et la perle étant *Margarita*,
Cette petite enfant du Grand-Père hérita
Du beau nom, perle et fleur, qu'il eût été lui-même.

à la Comtesse de GREY.

CXXIX

RESTITUTION

Les perles qui, des pleurs de l'Océan, sont nées,
Au lever de Vénus sur les flots amoureux,
Au sortir des écrins sont parfois étonnées
Des attraits qu'on leur donne à rendre plus heureux.

La perle meurt d'ennui sur des formes sans charmes,
Nul rose ne s'irise aux gouttes de son lait;
Et c'est une vertu de ces superbes larmes
De ne vouloir parer que le corps qui leur plaît.

Le collier qui roula vers votre épaule nue
A des bleus de matin, des azurs de couchant;
Né des chairs de Cypris, il vous a reconnue;
La Mer qui l'a pleuré vous rapporte son chant.

PERLES BAROQUES

CXXX

BARCA

Hamilcar alluma la lampe de l'Idole...
Et des feux verts, bleus, roux, en bigarrure folle,
Les uns, couleur de vin, d'autres couleur de sang,
Coururent par la salle immense, l'emplissant.
— Des trésors y dormaient dans l'or des calebasses;
Les uns pendant aux murs, d'autres en nappes basses,
Callaïs que la fronde arrache aux flancs des monts,
Des diamants pareils à des yeux de démons;
Dans l'urine du lynx, des escarboucles nées;
Des pierres que Tanit avait disséminées,
Glossopètres, et landastrums, et thyanos,
Trois sortes de rubis aux éclats infernaux,
Et quinze genres de saphirs et d'émeraudes.
— La nuit s'irradiait d'éclaboussures chaudes,
Parmi des glaçons bleus et des frissons d'argent,
En un éclat nombreux, composite, et changeant;
Calcédoines et fulgurales céraunies
Dont, contre les venins, les vertus sont bénies;
Les topazes de Zabarca, sauvant des peurs;
Les opales de Bactriane, des vapeurs.
Et la corne d'Ammon, qui, près du lit, s'allonge
Pour assurer aux nuits la visite d'un songe.

à Paul MUSURUS.

CXXXI

CUEILLETTE

Aladin ayant pris la géniale lampe,
Regagna la terrasse et, du bord de la rampe,
Se mit à contempler les arbres du verger.
— On les voyait, de loin, sous la lune, émerger
Énormes, merveilleux, de toutes les nuances
De citrins, de lilas, d'azurés, de garances,
De pourpres; les uns blancs, d'un luisant de cristal,
De bleus, de violets, aux feuilles de métal,
De tirant sur le vert, et d'autres sur le jaune;
D'allongés et de ronds, d'autres tournés en cône :
Et c'étaient des rubis et des rubis balais;
Saphirs, les bleus; améthystes, les violets;
Perles et diamants, de laiteux et fulgides;
Et jamais on n'en avait vu d'aussi splendides.

Aladin n'en savait le nom ni la cherté;
Et, stupide devant toute cette clarté,
Regrettait que ces troncs, d'escarboucles prodigues
N'offrissent pas plutôt le raisin et les figues
Ou d'autres fruits de Chine excellents et communs.

— Pourtant, bien que ceux-ci n'eussent point de parfums,
Séduit par leur éclat, il emplit sa ceinture
De grains de toute forme et de toute peinture,
D'amaranthe, de vermillon et d'incarnat,
De mûres en jayet, de pommes en grenat.
— Il courait dans la nuit qu'éblouissaient les pierres,
Et sentant, sur ses pieds empêtrés dans les lierres,
Rouler des citrons d'ambre, un cédrat de béryl,
Des oranges d'aventurine et de topaze,
Des cerises d'onyx, des pastèques de prase...
A peine, pour les ramasser, se baissait-il.

au Comte BONI.

CXXXII

CASTELLA

Vous avez bien porté le nom de Castellane,
Le soir que, nous ouvrant des châteaux de rubis,
De saphir, d'émeraude, et d'ambre, et de lapis,
Vous nous avez joué cette noble Attellane.

Le cygne qui, sur l'eau mystérieuse, plane
En des miroitements de fluide tabis,
S'étonne d'effleurer un liquide tapis
Où le reflet des feux refleurit et se fane.

Mais vous fûtes vous-même un reflet d'Aladin
Lorsque, dans le méandre ébloui d'un jardin
Fantastique, aux fruits d'or faits de lanterne peinte,

Vous nous montrâtes cet érable-négundo
D'un blanc bleui par des lumières d'un ton d'eau,
La perle d'un collier tout plein d'exquises feintes.

CXXXIII

JARGON

Quand le prince eut épousé
La fille parlant des perles,
Nul discours ne fut dosé,
On jasa comme des merles.

Jamais assez ne parlait
La diseuse d'escarboucles;
Elle parlait violet :
Améthyste, croix et boucles.

Quoi de plus délicieux
Que d'entendre qui dégoise
Le verbe prestigieux
D'un cantique de turquoise?

A peine avait-elle dit
En murmurant, le mot : j'aime!
Que son amant, interdit,
Voyait pleuvoir une gemme.

De ce discours qui versait
Des joyaux comme un fulgore,
Jamais on ne se lassait;
Toujours on disait : encore!

Au point qu'un fleuve roula
De rubis aux clartés chaudes;
Tout le pays s'emperla,
On mangea des émeraudes.

La fille parlait toujours
De précieuses matières;
Elle parlait, tous les jours,
Et toutes les nuits entières.

Jamais on ne se plaignait
Du plus aigu bavardage
Dont toujours un béryl naît,
Dont un girasol s'étage.

Mais une inondation
De perles fut signalée
Sous la conversation
De trop de perle parlée.

Et, ses sujets lui coupant
Chaque gemme qui s'élance,
La fille en dit tant et tant
Qu'on l'induisit au silence.

CXXXIV

PAGODIE

Laidronnette vit venir
Devers elle, des pagodes
Nombreux à n'en plus finir
Et bâtis d'étranges modes.

Ils étaient de diamant,
De perle, de cristal, d'ambre;
Les uns laids, d'autres charmants,
Lesquels emplirent la chambre

D'un tumulte de rubis,
De saphirs et d'émeraude,
Qui, le long de ces habits,
Caquette, tournoie et rôde.

Ils se mirent à jouer
Des citoles de coquilles;
A l'ajuster, à nouer,
Sur elle, cent passequilles.

Laidronnette maniait
Leurs corps de cristaux de roche,
D'améthyste, de jayet;
Elle en nichait dans sa poche,

Dans son sein, dans son manchon,
Riait de voir les opales
Monter à califourchon
Sur les doigts de ses mains pâles.

Et, s'asseyant sur les bancs
Du boulingrin, Laidronnette,
Entendait, dans ses rubans,
Leur voix de marionnette.

CXXXV

NOUVELLE ROCHE

La turquoise, dit-on, naît sur les os de morts.
Et j'ai parfois, Hélène, un instant de remords,
Quand je vous vois, le soir, redoubler de turquoises.
— Alors je me souviens des angoisses grégeoises,
Des fils agonisants, des époux transpercés,
De tant d'esprits rendus, de tant de sangs versés
Qu'il a fallu, pour que vous parûssiez plus bleue;
Et qu'une robe, égale en splendeur à la queue
De l'oiseau de Junon, se constelle des yeux
De tant de héros morts expirés sous les cieux.

CXXXVI

MADRIGAL BLEU

Vous me dîtes, ô ma Beauté, que les turquoises
Sur vous ne peuvent vivre; et ce détail m'afflige.
Allez-vous donc chercher d'indélicates noises
A mes écrins, et leur verser votre vertige?

Que faire?... romprons-nous avant de nous connaître,
Pour épargner l'azur des innocentes pierres
Que je vois m'implorer, comme, sous des paupières,
Le regard anxieux et suppliant, d'un être.

Et si, par amitié pour vous, je sacrifie
Ces gemmes que j'aimais, Toute Belle Madame,
Le tout petit ciel bleu qui s'azure en votre âme
Les compensera-t-il?... Bien fol est qui s'y fie!

CXXXVII

TURQUOISES MORTES

Les turquoises, comme les femmes,
Meurent d'une fragile mort
Et rendent le bleu de leurs âmes
Comme, elles, le bleu de leur sort.

Mourir, c'est verdir, pour ces pierres;
Mais le vert devient bleu, le soir,
Qui leur rend le droit d'être fières,
Quand le jour meurt dans le miroir.

A mesure que la nuit tombe,
La turquoise reprend son bleu,
Et la gemme sort de sa tombe
Et l'azur n'a pas dit adieu.

à Madame A. A. de CAILLAVET.

CXXXVIII

La Pompadour s'éprit de l'art de Pyrgotèle ;
Elle protégea Guay, ciselant avec lui ;
Sous la pierre gravée, auprès du sien, à lui
Son nom, faisant de loin envieux, Praxitèle.

L'art de Dioscoride eut l'honneur de ses mains,
Elle portraitura des dieux et des humains,
En manœuvrant touret, tarière et bouterolle,
Et signant, au-dessous, en une banderolle.

La glyptique lui doit des essais ingénus
Et savants, un camée où sont des enfants nus,
Un buste de son Roi, des têtes, un génie.

Et c'est un bibelot vraiment digne d'amour,
Qu'une intaille où Louis, gravé par Pompadour,
S'éternise en sa précieuse gémonie.

CXXXIX

A SARAH BERNHARDT

Vous m'avez enchaîné, de deux anneaux, Amie :
L'un en fleurs d'amaranthe à l'amour éternel :
Platine ciselé, symbole fraternel,
Dont rien ne dissoudrait l'alliance affermie.

L'autre a deux masques bleus, sculptés dans deux opales,
Roses, jaunes, lilas... tous les feux de l'iris:
Et vos tragiques pleurs, et les comiques ris,
De l'éblouissant rouge y tournent au vert pâle.

Votre charme, pour moi, vit dans ces deux sœurs bagues;
L'une est la foi fidèle, et l'autre a les jeux vagues
Où l'âpre volonté s'attendrit de langueurs.

Et, lorsqu'à mes doigts froids se nouera Libitine,
Qu'elle éternise, auprès de l'anneau de platine,
L'opale aux tons changeants qui n'a rien de nos cœurs!

CXL

LE MÊME A LA MÊME

Je possède une bague, et qu'entre toutes j'aime,
Un jaune scarabée, et qui garde en son cœur
Une goutte d'eau vive enfermée en la gemme,
Souvenir du Déluge immortel et vainqueur.

Je vous donne l'anneau parce qu'il est, je pense,
Le seul qui, de vos doigts, soit le digne décor.
— Mais un cadeau plus rare, et pour ma récompense,
M'offre un lacrymatoire *où des pleurs sont encor!*

CXLI

J'ai porté, tout un jour, la bague d'un Génie*;
L'enfant du Grand Aïeul l'avait mise à mon doigt;
Noble alliance avec le rythme et l'harmonie,
Fiançailles d'honneur que ma Muse lui doit.

Tout un jour, j'ai porté, l'anneau du Grand Poète,
Attendant, en mon cœur, la naissance du dieu,
L'éclosion du germe auguste, dans ma tête,
Et l'incendie, en moi, d'un invisible feu.

Mais l'anneau se faisait plus pesant d'heure en heure;
L'Océan d'émail vert devenait son chaton,
La pierre était le roc de Guernesey qui pleure...
— Et j'ai rendu la bague, en demandant pardon!

* Victor Hugo.

CXLII

Les *Conversations de la Magnificence*
Auxquelles excellait la sœur de Scudéri,
Ont parlé de la pierre en qui tout est décence,
Douceur : la chrysolithe, et dont l'air fut chéri
Par Louis Treize, roi si plein d'hypocondrie,
Dont, pour que son ennui se déride et sourie,
Il suffisait parfois, quand il avait souffert,
D'un regard de la bague aimée au doux œil vert.

pour une Fiancée.

CXLIII

Le poète vous offre un anneau de Lalique,
Le fin bijoutier-fée aux délicats émaux.
La bague est fée aussi, d'un printemps métallique,
Distillant tous les biens, dissipant tous les maux.

C'est la couronne de Titania, coiffée
De fleurs dont la rosée est un deuil d'Ariel;
C'est pourquoi, pour auréoler vos doigts de fée,
Sa guirlande est reprise à l'Immatériel.

Elle est rosaire aussi, chapelet de fleurettes;
Dites-en la dizaine à parfumer vos jours.
Et si parfois un pleur est dans leurs collerettes,
Qu'il s'évapore au feu de vos nobles amours!

CXLIV

J'aime les vieux bijoux faits de pierres bizarres
Dont les noms inconnus, familiers ou barbares,
De leur initiale écrivent, à leur tour,
Le nom mystérieux d'une idole d'amour.

Presque toujours ils ont perdu de leur prestige;
Ce qu'ils disent, sans fin, est sujet à litige.
Ils s'en vont bégayant, de leur nombre incomplet,
Le nom estropié qui maintenant déplaît,

Après avoir comblé d'ivresses et d'extase.
Et leur turquoise morte et leur défunte prase
Groupent, autour d'un bras indifférent, leurs mots
Indéchiffrés, ou vont suspendant leurs émaux

Pâlis, au col qui n'a cure de leurs syllabes,
Ou tournent, à nos doigts, leurs tristes astrolabes.
— Et leurs vides chatons repeuplés peu à peu,
Au hasard, remplaçant le rouge par le bleu,

Font trébucher les orthographes disparues,
Et les sonorités qui, peu à peu, décrues
Infligent aux doux noms des belles et des beaux,
Hélas! le même affront, qu'à leurs corps, leurs tombeaux.

CXLV

CORTÈGE

En dix-huit cent quatre-vingt-quatorze, à Bruxelles,
Une fête inouïe eut lieu, vraiment de celles
Qu'on n'oublie, en l'honneur des gemmes. — Ses déduits
Furent organisés par le peintre Den Dhuyts.

On y vit tout d'abord le char de la Lumière;
Ensuite la *Turquoise* apparut la première;
Puis vinrent la *Topaze* et l'*Améthyste* avec
Le *Saphir* et les *Diamants* à l'œil plus sec;
Le *Rubis*, l'*Émeraude* et les *Bijoux stellaires*.
— Ce ne furent que feux vifs ou crépusculaires
Sans discontinuer, durant tout le parcours
Qui transformait la nuit en le plus beau des jours
Et dont s'irradia la clarté, sans un leurre,
Des *Marchés aux Poulets* jusqu'à la *Rue au Beurre*,
En rayons mauves, bleus, roux et chrysoprasés...

Des gens, venus de loin, y furent écrasés.

CXLVI

Un buste de Tibère en pâte de turquoise
Qu'à Florence je vois,
Au menu cabinet des gemmes, qui dégoise
Tant d'extase à la fois,

Me revient : je sais peu de chose précieuse,
Rarissime à ce point,
Envoûtante quasi, froide et prestigieuse,
Je ne m'en dédis point,
Ou comme un clair de lune à l'intérieur point.

Singulière, bizarre, étrange, ravissante,
Noble, folle et sans pair,
Mystérieuse, oh! mystérieuse!... et qui hante
Hic et nunc et semper,
Et de scrupule exempte,
Où l'art de Phidias baise l'art de Samper.

CXLVII

LE PAIN DE SAINT-ANTOINE

Au sanctuaire de Saint-Antoine, à Padoue,
Deux candélabres ciselés, d'argent massif,
Tendent leur luminaire... et l'artiste les doue
D'un sensuel attrait qui me laisse pensif.

Entre des gerbes de blanc lis pris au Carrare,
Des chérubins, très semblables à Cupidon,
Se baisent d'un baiser adorable et bizarre,
En remerciant Dieu de leur faire ce don.

Et j'aime, parmi tant d'*Ave* piaculaire,
De mystiques saluts, d'ex-votos embrasés,
Ces Éros égarés dans le beau sanctuaire
Rendant grâces au Saint pour la fleur des baisers.

CXLVIII

RÉTABLE

Cette *Pala d'Oro* de Saint-Marc de Venise
Est un bijou sublime, incroyable, inouï
Où, dans l'ardeur des ors, la gemme s'infinise...
Et l'œil qui la contemple en demeure ébloui.

On dirait une treille aux grains de pierreries,
Cep de rubis, vignes de perles, de saphir;
Feuillage d'émeraude aux mystiques féeries
Mirant tout l'arc-en-ciel en des perles d'Ophir.

Et je crois voir pleurer, sous l'ennui de leur grille,
Qui les sauve du vol et les garde au Saint Lieu,
Ces pierres qui, rêvant d'un col de jeune fille,
Se fanent dans l'ennui de ne parer que Dieu.

à la Comtesse Aimery de LA ROCHEFOUCAULD.

CXLIX

LE TRÉSOR DE VERTEUIL

De l'or monnayé, dans les trous des murailles où l'ont caché les citoyens, effrayés, depuis longues années, des guerres et des révolutions. Il ne s'agit que de faire paraître ces richesses à la face du soleil, au moyen des forces données à l'homme par la nature et par l'esprit.

Second FAUST.

« Nous sommes les gardiennes
Des trésors cachés;
Nos ailes vont et viennent
Pour nos péchés.

« Ce mur qui se délabre
Dans le vieux corridor,
Là sont maint candélabre
Et des arbustes d'or;
Et des vaisselles plates
Et des bijoux ternis
Où s'accrochent nos pattes,
Où se pendent nos nids.

« Nous sommes les gardiennes
Des trésors cachés;
Nos ailes vont et viennent
Pour nos péchés.

« Si nous étions jolies,
On vous découvrirait,
Trésors pleins de folie
Dont nôtre est le secret;
Mais les horreurs qu'inspirent
Nos vols velus et gris,
A vous garder conspirent,
Sous l'aigreur de nos cris.

« Nous sommes les gardiennes
Des trésors cachés;
Nos laideurs se souviennent
De nos péchés.

« On oserait vous prendre
Si, parmi ces débris,
Une couleur plus tendre
Nous faisait colibris;
Et, dénichant nos voiles,
On verrait, sous le mur,
Palpiter les étoiles
Du trésor à l'œil pur.

« Nous sommes les gardiennes
Des vastes écrins,
Dont les feux appartiennent
A nos chagrins.

« Avisez cette pierre,
Que distingue une croix,
Qui, telle une paupière,
S'ouvre sous nos effrois;

Descellez cette dalle...
Une étrange splendeur,
A vos regards s'étale
Sous notre vol rôdeur.

« Nous sommes les servantes
Du gisant métal,
Et notre vol évente
Émaux, cristal,

« Des marbres, des statues,
Des sceaux, des encensoirs,
Des cassettes vêtues
De rayons d'ostensoirs;
Des perles et des prases,
En lumineux sanglots,
Entr'ouvrant les extases
De leurs yeux longtemps clos.

« Nous sommes les veilleuses
Des trésors cachés;
Nos ailes anguleuses
Les ont touchés.

« Vases, tapisseries,
Des armes, des vélins,
Rutilantes féeries,
Dont nos rêves sont pleins.
Des caisses et maint coffre,
Belles au Bois Dormant.
Dont la beauté qui s'offre
Soupire après l'amant.

« Tout se dore et s'argente
Aux flancs du rocher;
Notre aile diligente
Y vient nicher.

« Un pan de mur s'écroule,
Voici que, sur le sol,
Un reflet se déroule
En ruissellement fol;
Et de hautes armures
Semblant des chevaliers,
Veillent sur les murmures
Des siècles oubliés.

« Nous sommes les suivantes
Du luisant trésor.
Fait aux courbes savantes
De notre essor.

« Des vignes d'émeraudes,
Qui grimpent aux piliers,
Que préservent des fraudes
Nos doux vols repliés;
Et des treilles d'opale
Dont le feu rose et bleu
D'un jour ardent et pâle
Enguirlande le lieu.

« Nous sommes les prêtresses
Des autels cachés
Où nos deuils en détresses
Sont accrochés.

« Ouvre-toi donc, Sésame!
La caverne d'Ali,
Près de ta vive flamme
Qu'on réveille, a pâli;
De lumineuses bandes
Filtrent sous les lintaux;
Nos mornes sarabandes
Desserrent leurs vetos...

« Clouez, clouez nos ailes
Au cœur du portail;
Pliez nos corps fidèles,
En éventail! »

ENVOI

Moi qui décris ces choses
En Poète Voyant,
Ces rubis et ces roses
Dont je suis le croyant;
Que je sais sous la terre,
Que je sens, dont je vois
Le renaissant mystère
Aujourd'hui, d'autrefois;

Reprenant aux gardiennes
Des trésors cachés,
Tant de splendeurs anciennes,
D'ors arrachés,

Si, quelque jour, s'entr'ouvre,
La nuit des souterrains,
Si la pioche découvre
Les trésors souverains,
Du merveilleux prodige
Que présage mon art
Je réclame et j'exige
Ma légitime part.

Sous peine que vous hantent
Les essaims fâchés
Des gardiennes méchantes
Des ors cachés.

Si je vois la lumière,
Qu'on porte en mon pourpris,
La splendeur la première
De ces rares débris;
Si trop tôt je succombe,
Pour voir ce que je crois,
Qu'on plante sur ma tombe
La plus belle des croix

Où vous irez, dans l'ombre,
Faire vos cris,
Et votre ronde sombre,
Chauves-souris!

L'OR PUR

Et la place de la Ville
était d'un or pur comme du verre.

à la Comtesse d'HAUSSONVILLE.

L'OR PUR

CL

MIKHAÏL*

Mystère en quatre scènes

PERSONNAGES

SEMEN, savetier.
MATRENA, sa femme.
MIKHAÏL, l'Inconnu.
LE BARINE.
FEDIA, serviteur de Barine.
DEUX PETITES FILLES JUMELLES.

La scène se passe en Russie.

PREMIÈRE SCÈNE

L'automne. Une route, à l'entrée de la nuit, sol gelé, temps froid.

SEMEN

Mauvais jour !... que dira ma femme Matrena
Qui croit me voir venir lui portant des fourrures ?
— Donc être un savetier, travailler les mains pures
De tout ce que l'envie en l'âme réfréna ;
Ne posséder, pour deux, qu'une vêture vile,
Ce n'était point assez !.. Quand je vais à la ville
Toucher mon dû, choisir quelques peaux de moutons

* Interprété d'après une nouvelle de Tolstoï.

Pour doubler la chouba que réclame l'épouse,
Je m'entends rebuter partout, sur tous les tons.
— Les moujiks sont absents! — Qu'on raccommode et cou
Bon, mais d'être payé, ce n'est jamais le jour,
Le traître eût-il bétail et pré, maison et cour.
— Combien pour rapiécer ces deux bottes de feutre?
Vingt kopecks. Deux griven. Belle affaire! Le pleutre!
Que servent qu'à les boire à l'instant, vingt kopecks?
Les chemins sont mouillés et les gosiers sont secs
Mon petit verre me tient lieu d'une touloupe.
Mais ma femme qui taille en sa tête, et recoupe
Son étoffe, au logis me va recevoir mal.

Le savetier s'approche d'une chapelle bâtie à un coude de la route : il regarde et aperçoit quelque chose de blanc. Semen ne peut distinguer ce que c'est.

Qu'est ceci? — Quelque pierre ou bien quelque animal?
Non. — Un roc est moins blanc. — La bête est d'autre fo
Un homme?... étrange lit pour qu'un dormeur y dorme!
Miracle!... un homme est là!... Vivant?... mort?... demi-nu
Assassiné sans doute. Un passant inconnu.
L'affaire est louche. Peu me chaut d'en rien connaître.

Ce disant, le savetier a passé son chemin. Puis, se retournant, il voit que l'homme n'est plus appuyé contre le mur, mais s'agite comme s'il cherchait à distinguer quelque chose...

Tiens, on dirait qu'il bouge.... y courrai-je? — Peut-être
C'est quelque malfaiteur qui ne respecte rien.
Ma foi : que Dieu l'en tire!

Et le savetier a hâté le pas ; il a recommencé à s'éloigner de la chapelle ; mais il s'arrête.

Ah! Semen, est-ce bien?
L'homme meurt de besoin et tu le laisses faire,
De crainte de risquer une mauvaise affaire.
Ce n'est pas bien, Semen.

Semen se retourne et s'approche de l'homme.

Un jeune homme. Il a froid.

Il ôte sa ceinture et son caftan et les tend à l'Inconnu.

Mets ces habits, veux-tu? — Ton regard est amène,
Viens, lève-toi. — Ses pieds sont blancs, sa face humaine.
Prends ma ceinture, mets ce caftan. — Nul endroit
De son corps n'est meurtri. — Parleras-tu? Viens, frère.
Le temps, pour discourir, à cette heure, est contraire.
Et, si tes pas sont lourds, prends mon bâton aussi.

L'homme regarde affectueusement Semen, mais semble ne pouvoir articuler aucun son. Il accepte les vêtements et s'en couvre. Tous deux se mettent en marche.

Quel est ton maître, ami?

L'INCONNU

Je ne suis pas d'ici.

SEMEN

Tous ceux d'ici, je les connais.... cherche, rappelle
Tes esprits... qu'allais-tu faire en cette chapelle?

L'INCONNU

Je ne saurais parler.

SEMEN

Les hommes t'ont honni?

L'INCONNU

Non, nul ne m'a lésé. — Le Seigneur m'a puni.

SEMEN

Certes, tout vient de Dieu. C'est bien dire. — Ta voie,
Quelle est-elle? Où vas-tu? Vers qui? Quelqu'un t'envoie?

L'INCONNU

Il ne m'importe pas.

SEMEN

Cet homme est fort secret.
Son langage est très doux; mais il parle à regret.
— Viens donc en mon logis pour que tu t'y reposes.

Ils continuent de marcher. — A part.

Me voici sur les bras d'embarrassantes choses.
Je sors pour un manteau, je reviens sans caftan.
Oui, ma femme me va tourmenter comme un taon...

Après un court silence et contemplant l'Inconnu.

— Mais le regard de l'homme était plein de mystère!..

DEUXIÈME SCÈNE

L'intérieur de la maison de Semen.

MATRENA

Semen ne peut tarder à revenir. La terre
Est dure, le vent rude; âpre sera l'hiver.
— Il me tarde aujourd'hui de le voir arriver,
Mon homme. Il a soupé. Ce peu doit lui suffire.
— Pourvu qu'il n'ait point bu... qu'il ait choisi les peaux
Comme il sied. — Les marchands sont trompeurs; leurs appeaux
Sont bien plus qu'il n'en faut pour duper et séduire
Un homme si candide et que joue un enfant!
— J'entends un pas. C'est lui!... non.. quelqu'un va devant.
Et qui voudrait venir en visite à cette heure?
— Ce fut assez souffrir, la dernière saison,
Sans manteau. Celle-ci nous puisse être meilleure!
— On monte. — On dirait deux hommes. — Quelle raison?
De quelque vagabond se serait-il fait suivre?

Entre Semen, suivi de Mikhaïl.

Doux Jésus!.. sans caftan!.. sans ceinture!.. Il est ivre!

Elle le considère pleine de stupeur et de mécontentement.

Donc il a bu l'argent et fait le généreux!
Et donné ses habits à ce faux malheureux,
Sournois qui fait le mort et qui baisse la face,
Marque de sa traîtrise!

A Semen.

Infâme! réponds-moi!

SEMEN, doucement.

Donne-nous à manger, femme. N'importe quoi,
L'étranger a grand'faim.

A l'Inconnu.

Frère, prends cette place.
N'aurais-tu rien de prêt, Matrena?

MATRENA

Rien pour vous!
Pour les ivrognes, rien! Rien non plus pour les fous
Qui laissent leur esprit dans le vin, et leur bourse!
Qu'as-tu fait de l'argent, ma dernière ressource?
L'as-tu bu, comme tout le reste?

SEMEN

Matrena,
Demande-moi plutôt quel est cet homme. Il n'a
Rien fait de mal. Retiens ta langue.

MATRENA, elle s'emporte de plus en plus.

Rends les roubles!
Combien de fois tu dus t'amender! — Tu redoubles!
Les toiles que j'avais en mariage, chien!
Passèrent où, ce soir, va la pelleterie.
Pourquoi t'ai-je épousé? Tu m'as mangé mon bien;
Misérable! c'est donc ainsi qu'on se marie!
Non, pas un jour de plus je ne reste avec toi.
Que la peste te frappe.

Elle fait mine de sortir. Puis, sur le seuil.

Et cet autre, sans foi
Ni loi, d'où tires-tu ce gibier de potence?

SEMEN

Tu ne me laisses pas parler. C'est en partance
Pour revenir ici que je le rencontrai,
Tout près de la chapelle, et tout juste accoutré
D'un haillon. Ce n'est pas l'été. Dieu nous le donne.
Celui qui périssait de froid. Femme, pardonne!
La colère est péché. Songe à la Mort; au Ciel!

MATRENA, elle quitte la porte, s'avance vers le coin du poêle, et prépare à souper.

Allons! buvez ce kwass, mangez ce pain, ce miel.
— Oui, cet être est touchant, mon courroux se retire.
A Semen.
Regarde... il est moins triste... il se met à sourire...
A l'Inconnu.
Que fais-tu?.. d'où viens-tu?

L'INCONNU

Je ne suis pas d'ici.

MATRENA

Comment t'es-tu trouvé sur cette route-ci?

L'INCONNU

Je ne puis en parler.

MATRENA

Quelqu'un t'a fait injure.

L'INCONNU

C'est Dieu qui m'a puni.

MATRENA

Parle, je t'en conjure.
Que cherchais-tu, près la chapelle?

L'INCONNU

Je mourais
De froid, de faim. — Semen vint à passer auprès;
Il me met son caftan, me console et m'entraîne...
Et vous me recevez, votre air se rassérène,
Vous m'accordez pain et pitié... Soyez bénis!

MATRENA

Prends donc aussi ce linge, étranger, et finis
Ta nuit dans ce grenier...

L'Inconnu se retire avec un geste de remerciement.

Semen!

SEMEN

Quoi?

MATRENA

L'aventure
Est rare... l'homme est doux; mais l'étrange nature,
Pas un seul mot de lui.

SEMEN

Sans doute, il ne saurait.

MATRENA

Pourra-t-on le nourrir?

SEMEN

Le Ciel veille!

MATRENA

Il m'oublie!
Je ne fais que donner. Qui me rend? C'est folie!
. . . . . .
Le sourire de l'homme était plein de secret!

TROISIÈME SCÈNE

Même décor que le précédent.

MATRENA

Te souviens-tu, Semen, de cette matinée
Bénie, inoubliable, auguste, fortunée,
Le lendemain du jour que parut l'étranger
Par lequel nos destins allaient vite changer?
Son front obscur, la veille, était plein de lumière.
« Quelle est — lui disais-tu — ta tâche coutumière,
Que sais-tu faire, ami? » — « Rien. » — « Ton nom, quel est-il? »
— « Mikhaïl. Je travaillerai : l'homme travaille. »
— « Tu ne veux rien conter de toi. Bon, Mikhaïl,
C'est ton affaire. Essayons donc, vaille que vaille,
De voir ce que tu peux apprendre. » — « J'apprendrai.
Le ciel te bénira. » — Puis, degré par degré,
Si rapides!.. il suit le fil de sa besogne.
Ses progrès sont sans nom; il pique, cire, cogne;
Il comprend tout; rien ne l'arrête. — En quelques jours
Il en sait bien plus long que son maître; et le cours
De la prospérité pour nous commence. — Il semble
Que le Ciel soit entré dans la maison. — Je tremble
Que Mikhaïl ne parte. Il a, dans le pays,
La réputation. Les clients, ébahis,
Ne veulent de nul autre obtenir de chaussure.
Sa couture est solide et sa maîtrise est sûre.
Il mange à peine, dort de même. Son travail
L'occupe tout entier. Jamais, près du vantail

De la porte, il ne reste à surveiller la rue.
Et, n'a-t-il point d'ouvrage, il se taît, car sa vue
Paisible n'a de goût qu'à regarder les cieux.
Toujours mystérieux, toujours silencieux,
Et n'ayant point souri qu'au soir de l'arrivée...

Mikhaïl entre. Au dehors, bruits de chevaux et de voix.

Un traîneau! le barine! (Oh! la chose rêvée!)
S'approche de l'isba! Cours, Semen!

SEMEN

Monseigneur,
C'est nous faire, d'entrer chez nous, bien de l'honneur!

LE BARINE, énorme, apoplectique et brutal.

Lequel est, de vous deux, le savetier?

SEMEN

Moi, maître.

LE BARINE, à son serviteur qui porte un ballot.

Apporte donc ici la valise, Fedja!
Marchand, tu vois ce cuir. Il me coûte déjà
Vingt roubles. Je t'en veux donner quinze, peut-être,
Pour des bottes qu'on porte, au moins une saison,
Sans la moindre avarie. Ou bien, c'est la prison!
Tu m'entends bien?

SEMEN

Seigneur!

Bas à Mikhaïl.

Michel, accepterai-je?

MIKHAÏL, simplement.

Prends le travail.

LE BARINE

Tu sais, par la pluie et la neige!

Désignant Mikhaïl qui semble fixer admirativement un point invisible au-dessus de la tête du barine.

Qu'est celui-ci?

SEMEN

Mon ouvrier.

LE BARINE

Que fixe-t-il?

SEMEN, à Matrena, bas.

Femme, vois en effet le front de Mikhaïl
Qui s'éclaire et sourit à d'invisibles fêtes...

LE BARINE

Parle-moi donc plutôt de mes bottes, niais!

MIKHAIL

Le jour qu'il le faudra, juste elles seront prêtes.

LE BARINE, il sort en murmurant et se heurte violemment au chambranle de la porte.

Hum!

MATRENA

Cet homme est un roc. Il sort tout de biais
Et se cogne, il arrache un morceau de la porte,
Mais ne sent rien! — La Mort n'en veut de cette sorte.

Mikhaïl, dès le départ du barine, a commencé de préparer le travail, puis à l'entamer activement.

SEMEN

Travaillons, Mikhaïl. — Je redoute un ennui.
La marchandise est chère et l'homme d'aujourd'hui
N'est point accommodant. Moi je coudrai les tiges,
Toi, tu les tailleras. Je crains quelques litiges
Et tes yeux sont meilleurs, et tes doigts plus adroits.

Mikhaïl confectionne avec contention et activité.

MATRENA, après un silence, l'examinant.

Comment donc s'y prend-il?.. — Déjà par maints endroits
Le travail est coupé... qu'il commence de coudre,
Et je ne comprends rien aux formes... Que résoudre?
Lui parlerai-je?.. Il s'y connaît mieux que Semen.
On dirait des chaussons. — Plus j'en fais l'examen,
Moins je comprends le tour des bottes du barine.

SEMEN, perplexe.

Mon cœur, en y songeant, saute dans ma poitrine.
— Depuis un an qu'il est auprès de nous, Michel,
Épiant nos désirs, docile au moindre appel,
Ne nous a point causé de chagrin. Il s'acquitte
Du travail comme un ange... Et quand ce seigneur quitte
Ma demeure, sur cent recommandations
De finesse, de soin et de précautions,
L'ouvrier, cette fois, gâte la marchandise!..
Je n'y puis plus tenir, il faut que je lui dise.

A Mikhaïl.

Chère tête, pourquoi me tourmenter ainsi?
Tu sais ce que voulait le barine, et voici
Ce que tu m'as cousu!... fourniture perdue!
En ravoir de pareille est chose fort ardue.
Ignores-tu qu'il m'a menacé de prison?
— Il commande une botte et tu fais un chausson!

MATRENA, vivement.

Le valet du barine est près de la fenêtre.
C'est quelque décommande, un changement peut-être...

SEMEN

Je tremble!

FEDIA

Il faut changer, mes maîtres, le travail!

MATRENA

Que dis-tu?

FEDIA

Le barine, en quittant le portail,
S'est heurté!... Se fit-il au front quelque blessure?..
Je ne sais, mes amis, mais une chose sûre,
C'est qu'il est mort! — Il a passé dans le traîneau.
En arrivant chez lui, l'on eût dit un tonneau
Renversé. Nous étions quatre pour le descendre.
Ce que c'est que de nous! Bientôt il sera cendre.
Ce seigneur si puissant! — Il ne portera plus
De bottes à cette heure, et les voilà perclus,

Matrena et Semen se regardent. — Mikhaïl continue de travailler.

Ses pas qui résonnaient rudement sur les dalles.
— Ce cuir vous peut servir à tailler les sandales
Qu'il faut pour le défunt.

MATRENA suivant les mouvements de Mikhaïl.

Entends-tu bien, Semen?..
— Regarde, Mikhaïl a déjà dans sa main
Le cuir qu'il a coupé, *d'avance,* sur la forme
Qu'on demande à cette heure, et cousu, pour que dorme

Tranquille, le barine... Il présente au valet
Les sandales mystérieuses qu'il fallait,
Qu'il fallait pour ce mort qui croyait longtemps vivre...
— Mikhaïl savait mieux que lui ce qui dut suivre...
— Te voilà comme il faut, barine, contenté.

FEDIA, sort en emportant le paquet.

Adieu, maître, salut. Tenez-vous en santé.

QUATRIÈME SCÈNE

Même décor que le précédent.

SEMEN

Six ans déjà, depuis que Dieu, chez nous, demeure,
Sous les traits de cet homme! — Et pas un jour, une heure
De relâche dans ses travaux. Toujours muet,
Si doux! habile, adroit. — Bien qu'il semble fluet,
Toujours courbé sur la besogne, sans relâche.
Et pour qu'il se repose, il faut que je me fâche.
— Je ne m'informe plus du pays dont il vient,
Tremblant de rompre un fil léger qui le retient.
Deux fois il a souri. Le soir de ma rencontre,
Puis le jour du barine.

A Matrena, sur un mouvement de Mikhaïl.

Eh! qu'est-ce qu'il te montre?
Mikhaïl regarder dehors, c'est peu commun!

MATRENA, à la fenêtre.

Tiens, la voisine approche avec ses deux fillettes
Dont l'aînée est boiteuse. Elles sont grandelettes
Et gentilles, déjà.

Regardant avec surprise Mikhaïl, dont le visage s'illumine doucement.

Vois donc, Semen, comme un
Merveilleux changement se fait dans notre frère.

LA VOISINE, entrant avec les deux bessonnes.

Bonjour, Maître.

SEMEN

Que faut-il, femme, pour vous plaire?

LA VOISINE

De beaux petits souliers en peau, pour le printemps.

SEMEN

Je puis les faire. Il y faudra mettre le temps,
C'est vétilleux; mais si cet ouvrier s'en charge.

A Matrena.

Matrena, vois, il n'a jamais ouvert si large
La prunelle... à grand'peine on reconnaît Michel!

MATRENA

Il aime ces enfants; n'est-ce pas naturel?
Elles sont douces, leurs cheveux sont pleins de flammes.

LA VOISINE

Je recommande bien mes deux petites âmes,
La malade surtout.

MATRENA

Est-ce quelque accident
De naissance? — La vie, à l'aurore, est amère.
Une chute, en des jeux, à cet âge imprudent?...

LA VOISINE

Non. Tombant sur l'enfant, elle-même, leur mère...

MATRENA

Quoi? leur mère, ce n'est point toi?.. Leur grande sœur,
Sans doute?

LA VOISINE

Non, vraiment. — Je les ai recueillies.
J'ai perdu mon enfant, à moi... ces deux jolies
Jumelles ne sont pas moins chères à mon cœur.

MATRENA

Veux-tu nous raconter toute l'histoire?

LA VOISINE

Oui, certes!
Dans la même semaine elles pleuraient deux pertes.
Le père, un lundi, meurt; la mère, le jeudi;
Elle passe, et son homme est à peine roidi.
Lui, c'est un arbre mort et croulant qui l'écrase,
Il était bûcheron en forêt. — Dans leur case,
La femme en accouchait de son saisissement.
— Pauvre et seule, elle met au monde deux bessonnes.
On a toujours pourtant ses voisins, des personnes...
Elle est seule... elle tombe et blesse, à ce moment,
Cette fillette-ci. — La malheureuse morte,
Le lendemain, la trouvait telle sur la porte.
Les pauvrettes pleuraient. — Des paysans venus
Ont lavé le cadavre et, sur ses membres nus,
Jeté quelques habits avec la fleur sauvage.
Puis on a discuté. — Personne ne voulait
Des bébés... j'étais mère et n'avais que mon lait...
Ma foi, j'ai pris les deux poupons en élevage.
— Le ciel m'ôta le mien... mais je ne me plains pas.
Toujours ces deux vivants chérubins sur mes pas
Me consolent de mes chagrins, me font la vie
Heureuse et douce et, de ma fortune, ravie.
— Car le gain est venu. Dieu me récompensa.

Comme aux enfants, par ma mamelle, il dispensa
Le lait qui se figeait au sein de la défunte;
Sans doute, à mon enfant parti, leur grâce emprunte
Les célestes attraits de cet ange envolé.
— Par leurs deuils consolés, mon deuil est consolé.

MATRENA

Le proverbe dit vrai : l'on vit sans père et mère,
Sans Dieu l'on ne vit pas.

Elle se retourne et aperçoit Mikhaïl qui a écouté tout ce récit, contemplatif et souriant. — De l'angle où il est assis, une lumière qui rayonne autour de lui éclaire toute l'isba.

SEMEN

Semen, vois notre frère,
Est-ce lui qui sourit, illuminant l'isba?

MIKHAÏL, quitte son banc, dépose son ouvrage et son tablier, et, s'inclinant devant le maître et la maîtresse.

Oui, le pardon du Ciel enfin sur moi tomba.

SEMEN

Regarde, son visage est comme un luminaire!

A Mikhaïl en s'inclinant.

J'ai bien vu que tu n'es pas un homme ordinaire,
Mikhaïl. Je ne veux pas te questionner,
Plus que te retenir. Mais dis-moi quelque chose.
Lorsque je te trouvai, ton air était morose.
— Une première fois, ton visage a souri
Quand Matrena s'est adoucie, ayant guéri
De sa colère. — Un autre jour, quand le barine
Est entré, je t'ai vu sourire. — Et je te vois,
Aujourd'hui, qui souris pour la troisième fois,
Avec, au front, comme une flamme purpurine...
— Dis, quelle est la lueur que ta face répand,
Mikhaïl, et quel fut, dis, ce triple sourire?

MIKHAIL

J'étais puni. Dieu me pardonne et, relevant
Mon front, l'illumina. — Je puis encor te dire :
J'ai souri les trois fois pour trois verbes divins.

A Matrena.

Le premier je l'ai su, femme, lorsque tu vins
A moi, les yeux plus doux, et, de pitié, remplie.
— L'autre fois, le barine entrait plein de folie,
Et j'ai connu le second mot. — Ces deux petits
Anges sont apparus. Alors une troisième
Parole a retenti.

SEMEN

Dis-nous, Mikhaïl, dis
Quels sont ces mots, que je les sache et je les aime.

MIKHAIL

J'avais désobéi. J'étais Ange du ciel.
Dieu m'avait envoyé prendre une âme de mère,
Je volai vers ce sol et, sous un toit mortel,
Vis une femme. Auprès d'elle, dans une amère
Détresse, vagissaient deux enfants : celles-ci.
La mère m'aperçut et dit : « Tu viens ici
Pour retirer aux Cieux mon âme... pourtant songe,
Ange de Dieu, dont, en nos maux, le regard plonge!
Un arbre vient, hier, d'écraser mon mari,
Je n'ai point de parents. Ces enfants n'ont souri
Au jour que pour tomber dans une nuit profonde.
Vont-elles donc rester toutes seules au monde?
Qui donc en prendra soin?.. Ange, porte vers Dieu
Ma plainte et laisse-moi vivre encore ce peu,
Allaiter ces enfants grelottantes et nues! »

— Vite, vers le Très-Haut, j'ai volé par les nues.
« Pouvais-je prendre l'âme, ô Seigneur, ai-je dit?
Le père est mort, la mère agonise en son lit
Et ne veut point quitter ses deux filles jumelles,
Tant qu'elle sentira du lait dans ses mamelles. »
— Mais le Seigneur gronda : « Va chercher l'âme : apprend
Ensuite, les trois mots par qui les cœurs sont grands.
Apprends d'abord *le mot qui vibre au cœur de l'être;*
Ce qu'il n'est pas permis aux hommes de connaître;
Enfin ce par quoi l'homme aime, comprend et vit;
Après, tu rentreras au Ciel. »
— Alors on vit
Une flamme monter, une flamme descendre.
L'âme au ciel s'éleva que je retournais prendre,
Et je tombai sur terre au bord du grand chemin.
— Ce fut alors que j'aperçus venir Semen.

SEMEN

Mon âme se remplit d'épouvante et de joie
Songeant quel fut celui que Dieu vers nous envoie.

MATRENA

Celui que nous avons reçu, vêtu, nourri,
Celui qui, par trois fois seulement a souri,
C'était un Ange!...

MIKHAIL

Alors j'ignorais votre essence,
J'étais glacé, mourant de faim, sans connaissance,
En proie à tous les maux de votre humanité.
La chapelle était close, et par elle abrité
A peine, je souffrais, lorsque parut un homme,
Le premier qui s'offrît à mes regards; et comme

Je le considérais, il m'apparut affreux.
« Comment se garantir quand on est malheureux,
Disait-il, se loger?... » J'étais plus misérable,
Et pourtant il me vit, passa, peu secourable,
Et la Mort me parut tout entière sur lui.
Sur son visage noir nul éclair n'avait lui.
— Or voici qu'il revint. Je le connus à peine.
Car, au lieu de la Mort, la lumière sereine
L'éclairait doucement; il ressemblait à Dieu.
Il vint à moi, me revêtit et, dans ce lieu,
M'emmena. — La Douleur m'y recevait encore,
Sous vos traits, Matrena, que la bonté décore
A cette heure, mais, en ce moment-là, cruels.
Vos lèvres, du reproche, exhalaient tous les fiels;
Vous me chassiez, lorsque Semen vous en fit honte;
Et, comme le torrent furieux que l'on dompte,
Vous redevîntes douce. — Alors je me souvins
Du premier, recherché, d'entre les mots divins :
Que contient l'Homme? Et je vis que l'*Amour* le hante.
Et je souris alors à l'Amour dont s'enchante
Votre misère et je rendis grâce à l'Oint.
— Mais j'ignorais encor ce que l'homme n'a point
Et ce qui le fait vivre.
Or, dans votre demeure,
Depuis un an je vous servais, quand, certaine heure,
Apparut ce barine... et je le regardais.
Lors je vis, le couvrant d'une aile comme un dais,
L'Ange des morts, mon frère élu, qui me fit signe
Qu'avant que le soleil fût couché, l'homme indigne
Aurait cessé de vivre. — Et tout bas je songeai :
L'Homme pour se vêtir n'aura rien négligé,
Il se prépare pour le mois et pour l'année,

Mais ne sait pas qu'avant la fin de la journée,
Il aura disparu! — Donc *l'homme ne sait pas*
Ce qu'il faut à son corps, où le mènent ses pas
Et ce que veut son âme. Et je souris de même
Ayant connu ce second mot.
— C'est la sixième
Année. On voit venir la femme et ses enfants,
Et, par elle, je sais que les cœurs sont vivants
En Dieu! — J'avais pensé qu'il fallait une mère
Aux nourrissons. Mais quand je vis la peine amère
De celle-ci se dévouer aux orphelins,
Je compris que *les cœurs, seuls, qui de Dieu sont pleins,*
Sont vivants, et qu'avec la troisième parole,
Dieu me rouvrait du ciel la divine corolle,
Et je souris encor...

MATRENA

Sa lumière s'accroît.
L'âme à le contempler, adore, espère, croit...

SEMEN

Sa voix grandit, se fait si haute et si sublime,
Qu'on dirait qu'elle vient de la sainte Solyme...

LA VOISINE ET LES DEUX BESSONNES

L'âme, à le contempler, adore, espère, croit.

MIKHAIL

Non, l'Homme ne vit point du souci de sa vie,
Mais d'amour! — Du souci de ses enfants suivie,
La mourante ignorait ce qu'il fallait aux siens.
Le riche ne savait choisir entre ses biens.
Nul ne sait s'il lui faut des robes d'hyacinthe
Ou le pan d'un linceul pour s'endormir, le soir.

Ce n'est pas le souci de vivre et de surseoir
Qui m'a gardé quand je fus homme; mais la plainte
D'un homme, sur mon sort. — Ces filles ont vécu
Non du souci qu'on prit de leurs jours, d'un écu
Dépensé pour leur soin; mais de l'amour de celle
Dont le cœur, sur leur cœur, de tendresse ruisselle,
Et qu'elle leur donna! — Les hommes sont vivants,
Non point parce qu'ils sont de leurs besoins savants,
Mais par l'amour qu'ils ont et l'amour qu'ils inspirent.
— Je savais que Dieu veut que les hommes respirent
Et croissent... aujourd'hui je sais mieux : qu'isolé
L'Homme est maudit; que l'un, par l'autre, consolé
Doit marcher où Dieu veut qu'on s'entr'aide et s'entr'aime;
Que l'Amour est divin, que l'Amour est Dieu même,
Qu'être avec Dieu, vivre avec Dieu, ce n'est qu'aimer!

Mikhaïl, entièrement transfiguré, apparaît comme un Ange ailé et rayonnant qui s'élève vers le ciel en bénissant. — Tous tombent à genoux.

MATRENA

Le voyez-vous splendidement se transformer ?
Sa voix fait tressaillir l'isba, le plafond s'ouvre,
La gloire du Très-Haut l'illumine et le couvre,
L'aile éployée, il fuit vers le Céleste Lieu...

SEMEN

Gloire à Dieu!

MATRENA

Gloire à Dieu!

LA VOISINE ET LES ENFANTS

Gloire à Dieu!

TOUS

Gloire à Dieu!...

LE CRISTAL

« Un fleuve d'eau vive,
clair comme du cristal... »

LE CRISTAL

CLI

Lidwine de Schiedam fut cette Bienheureuse
Dont le corps s'effrita dans d'immenses douleurs;
Monument inouï de l'histoire des pleurs
Qu'un martyre sans nom broie, édifie et creuse.

L'abcès peupla son corps d'énormes acarus
Qui rongèrent bientôt ses hanches et son ventre,
Et dont on dut nourrir le flot qui vibre et rentre,
Pour préserver ses flancs à demi disparus.

L'épaule et l'avant-bras alors se desséchèrent,
Laissant voir à nu l'os, les nerfs et les tendons;
Lidwine fut réduite à tous les abandons,
Et, pour de plus grands maux, ses membres se couchèrent.

Une plaie à son front, jusqu'au nez s'étendit;
Sa lèvre et son menton n'étaient que déchirures;
Le flux qui ruisselait de toutes ces blessures
L'empêchait de parler — et sa voix se perdit.

L'œil gauche s'éteignit; le droit, sous les lumières,
Pleurait des pleurs de pourpre, et tels que ceux du Christ;
D'horribles maux de dents, des semaines entières,
La vinrent torturer jusqu'à perdre l'esprit.

Elle cracha bientôt ses poumons et son foie;
Son corps déchiqueté par le pus et les vers
Demeura, dix-neuf ans, sans aliments, sans joie,
Sans sommeil, sans boisson, et l'on vit au travers.

Le médecin de Marguerite de Hollande,
Devant cette Princesse, ôta les intestins;
On en prit la moitié pour jeter dans la lande;
L'autre, pour attester ces étranges destins.

Des curieux sans nombre attirés par ces choses
Vinrent pour voir Lidwine... et son corps exhalait
Un délicat parfum de lilas et de roses,
Qui merveilleusement des ulcères coulait.

On admira comment pouvaient de tant de sortes
De carie et de sang fuir de son corps détruit :
« Les vignes qui, l'hiver, dit-elle, semblent mortes
Ont, en Mai, tant de sève, et, l'Été, bien du fruit! »

Nul, par les plus durs froids, ne secourut Lidwine;
L'entier délaissement en elle s'accomplit.
Ses pleurs furent gelés sur sa joue en ravine,
Son corps devint de glace aux planches de son lit.

— Pourtant elle existait, miraculeuse hostie,
Victime expiatoire aux péchés des humains,
Et, dans ses os rongés, la seule Eucharistie
Portait l'ardeur d'oser vivre leurs lendemains.

Et comme un prêtre faible, ému de ces prodiges,
Pour de purs sacrements, les lui voulut nier,
On vit Jésus lui-même, orné des cinq vestiges,
S'avancer vers son lit pour la communier.

LES DOUZE PIERRES

Au milieu de la place de la Ville
est un arbre qui porte douze fruits.

LES DOUZE PIERRES

CLII

PRISME

Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge.

L'Arc-En-Ciel est l'ardent diadème de Dieu.
L'*Améthyste* y répand l'éclat de son doux feu;
Le *Saphir*, son bleuet, la *Turquoise*, son charme,
L'*Émeraude*, la Mer, en une seule larme,
La *Topaze*, l'éclat de Midi rayonnant
Qui meurt aventurine en son soleil saignant
Enfin, dans un *Rubis* dont la pourpre divine
Met au front de Jésus la couronne d'épine.

CLIII

TU ES PETRUS

L'Homme-Pierre, la *pierre angulaire*, c'est Pierre.
Il est Pierre, et la pierre, *et Petrus et Petra;*
Car son nom dans sa chair s'immisce et pénétra.
— Pierre rentre en son nom; l'arme, dans la rapière.

Cette femme de Loth dont la statue encor
Pleure des larmes d'ombre et de sang, sur Sodome,
Est la statue en sel et l'étrange fantôme
Qui souligne sans fin le monstrueux décor.

Mais le spectre de pierre, à tout jamais, c'est Pierre,
Qui dans Rome est debout, près d'une Madonna...
— Et nous voyons toujours rouler sous sa paupière
Les pleurs pétrifiés que Jésus pardonna.

CLIV

LE DIAMANT

J'ai considéré notre âme comme un château fait d'un seul diamant, dans lequel il y a, de même que dans le ciel, diverses demeures.
LE CHATEAU INTÉRIEUR.

Sainte Thérèse a peint les Sept Châteaux de l'Ame,
Maison Spirituelle où l'amour s'épura;
Où la noble colombe en Dieu s'énamoura
De l'air toujours plus pur que son ardeur réclame.

Sans cesse plus avant l'esprit pénètre au cœur
De la Sainte Demeure où Jésus se révèle;
Le cheveu se hérisse et le front s'échevèle
Et notre chair se fond d'extase et de langueur,

Quand le Sauveur, sans trêve, aiguisant sa morsure,
S'abandonne et se livre au septième salon.
Et, sur la rose rouge en fleur de sa blessure,
L'Ame se pâme enfin, Mystique Papillon!

CLV

BRENTANO

« Aux noces de Cana que Jésus présida,
Il dispose des lots pour une loterie.
Chacun gagne une fleur. — De toute la série
Je me souviens surtout d'un brin de réséda.

« De son corps Madeleine est fort préoccupée.
Quand sur sa plate-forme elle se vient montrer,
L'excès d'atours dont elle excelle à s'accoutrer
Lui donnent un air lourd et gauche de poupée.

« Les Saintes Femmes sont douze : Sainte Marie,
Maroni, deux Suzanne, avec Jeanne Chusa,
Véronique, Madeleine qui s'accusa,
Marthe, trois Maria, Dina, par Dieu guérie.

« Un peintre vient pour faire un portrait de Jésus.
Sur sa tablette en bois il étale la cire,
Mais ne peut réussir ainsi qu'il le désire;
La ressemblance échappe à ses poinçons déçus

« Salomé dont la jupe ardente se dégrafe
Danse... et laisse un frisson sur Hérode courir...
— Et je suis seule à voir un démon chorégraphe
Réglant chacun des pas dont saint Jean doit mourir.

« A la Vierge j'ai fait trois couronnes d'airelle
Dont ma chair et mon sang font toute la saveur.
La première est pour Dieu, la deuxième est pour elle,
La troisième, pour Jean, bien-aimé du Sauveur.

« Pour guérir les lépreux, le Divin Thaumaturge
Fait le signe de croix sur le sel et sur l'eau,
D'un geste par lequel toute lèpre se purge...
— Il s'y prend comme fait monsieur de Hohenlohe. »

Ainsi parle en son livre à la flamme intestine,
Livre mystérieux, sujet à l'examen,
Le Merveilleux Récit de l'étrange Augustine,
Catherine Emmerich du Couvent de Dulmen.

CLVI

FONS GOMBALDI

La Nef de Fontgombault fut longtemps un verger.
— Ruinée, oubliée, on la vit héberger
Des oiseaux, et leurs nids, sur vingt sortes d'essences;
Des pommiers, des poiriers, ayant pris leurs naissances
On ne sait d'où, de-ci, de-là, du tendre apport
D'un palombe amenant aux siens le réconfort
D'une herbe, d'une graine où le germe se fonde,

Ouvrez la porte, ayez la surprise profonde
De ce plant régulier, de ces arbres courbés
Sous l'absoute invisible et, vous-même, tombez
A genoux au milieu des pampres et des gerbes.

Car les moissons d'or pur, les vendanges superbes
S'y courbaient en l'abside, y grimpaient aux parvis;
Et sans que nuls abbés, nuls chanoines ravis
N'y fissent de répons, n'y donnâssent d'absoute.
L'édification néanmoins régnait toute
En ce temple désert peuplé de végétaux.
Des passiflores s'enroulaient aux chapiteaux
Pleines des instruments de la Passion sainte.

Et lorsque le passant pénétrait dans l'enceinte,
L'épi disait pour lui la messe, et le raisin,
Obéissant au rit du céleste dessein,
Se pressurait dans le calice du lis même;
Et le fidèle à jeun, religieux, abstème,
Se communiait seul, extatique et troublé,
Avec le sang du grain et l'azyme du blé.

CLVII

Dans le chœur incurvé des vieilles basiliques
L'abside incline à gauche et tendrement fléchit
Pour imiter le col divin, plein de suppliques
De Celui qui, pour nous, dans le ciboire gît.

La tête de Jésus plia sur ses bras pâles.
Ainsi le chœur s'afflige et baise le transept,
Quand le soleil se meurt dans les vitraux d'opales,
Et va mourir, le temps de compter jusqu'à sept.

Moi, je suis à genoux dans la nef qui s'incline
Entre les mains du Dieu qui confond le moqueur,
Et je sens le frisson de l'auguste colline
Dans ce torse d'église où s'entend battre un cœur.

à Mademoiselle MORENO.

CLVIII

SACRÉ-CŒUR

Sursum Corda !

Une colombe osa se poser sur le flanc
De Jésus, et baiser la plaie ouverte et vive
Par où notre salut ruisselle et nous arrive
Dans le sang et dans l'eau, baptême rouge et blanc.

L'oiseau but le sang pur et goûta l'eau divine;
Or, comme il était simple, innocent et troublé,
Notre-Seigneur permit qu'il s'en allât, comblé,
Retrouver ses petits dans la fraîche ravine.

Mais il garda la marque étrange de son sort,
Et l'on vit s'étoiler une plaie en sa plume,
Comme d'un sang ailé qui rougeoie et qui fume
Pour le faire à la fois sembler vivant et mort.

Et ce fut la *colombe* élue et *poignardée,*
Qui disperse dans l'air le cœur de Jésus-Christ,
Écumeux et visible, en son duvet, écrit,
D'une blessure feinte exquisement fardée.

CLX

DEUX DIEUX

Deux Crucifix élus sont dans ce Trésor vaste,
Un blanc, un autre rouge — et corail, et cristal.
Des plus purs de nos pleurs, l'un est la source chaste,
Et, de nos pleurs saignants, l'autre semble l'étal.

Le blanc Crucifié pris sur le madrépore
Est l'écorché sublime où se brise l'Enfer.
L'autre, tel qu'un Messie idéal s'évapore,
Dont, en un rayon d'or, fleurit le clou de fer.

Et, tour à tour, je prie, en leurs forts et doux charmes,
Où le cristal, près du corail, va rougissant,
Le translucide Christ ceint de toutes nos larmes,
Et le Christ empourpré teint de tout notre sang.

CLXI

ELEEMOSINARIO

Un tronc mystérieux s'ouvre au seuil de l'église;
Un blanc Christ à mi-corps en régit les deniers
Et, de ses bras ouverts, dans l'aumône égalise
Les premiers donateurs et les pauvres derniers.

L'or y coule, l'argent y roule par les bouches
Des blessures d'où tombe, avec l'onde et le sang,
En retour, la douceur dans les âmes farouches
Et la sérénité sous le deuil renaissant.

Mais le plus noble don qu'à ce Jésus dédie
L'indigent qui, du temple, a repris le chemin,
C'est le pleur que celui pour qui ce dieu mendie,
N'ayant rien à donner, lui verse sur la main!

CLXII

PRECES

La Prière est bien loin des cieux, faite des plaines
Où, pour le vert des prés, on fuit l'azur du ciel;
Les étoiles en fleurs, pour d'humbles marjolaines,
Et, les rayons divins, pour les rayons du miel.

La Prière est moins loin du ciel, faite des pentes;
La pâquerette éclôt des astres faits pour nous;
Les génuflexions sont à peine tombantes,
Car la terre est déjà plus proche des genoux.

La Prière est plus près du ciel, chantée aux cimes!
L'aurore y verse un rose, un lac, son tendre bleu;
Et la candide neige, en ses blancheurs sublimes,
Lui tisse un vêtement moins indigne de Dieu.

CLXIII

Tous nous avons nos croix, nos chutes, nos calvaires,
Nos Golgothas, après bien des Gethsémanis,
Nos Pierres reniant, au chant des coqs sévères,
Et nos traîtres Judas aux baisers infinis.

Nos amis, sous leurs doigts, voulant rouvrir la plaie,
Sans qu'une Véronique, à l'angle des chemins,
Songe à vérifier, au voile qu'elle éploie,
Notre divinité qui se prouve en ses mains.

La Nuit aux noirs cheveux, auguste Madeleine,
Seule, au banquet sinistre, à nos fronts, fait courir
Le baiser tiède et doux de sa pensive haleine
Et, son nard, sur les pieds des dieux qui vont mourir.

SEPTIÈME PERLE

SEPTIÈME PERLE

CLXIV

Le Christ est vrai, le Christ est saint, le Christ est Dieu!
— Comme l'enfant béni qui s'agenouille et prie,
De la bouche de l'être, entr'ouverte ou flétrie,
Doit s'envoler ce cri qui parfume le lieu.

Le Christ est bon, le Christ est fort, le Christ est l'Homme
Céleste, le Salut, le Maître, le Seigneur,
Qui s'est fait serviteur pour nous sauver, tout comme
La douceur charme mieux, venant de plus d'honneur.

Il a lavé les pieds de tous ceux qui souffrirent
Et desserré les cœurs qui n'ont que soupiré;
Il a fait que tous ceux qui moururent, sourirent,
Quand ils ont dans ses bras ardemment expiré;

Sur ses flancs dont la plaie est la lèvre divine
Qui, de son sang, nous parle et lave, de son eau;
Dont la voix s'entend moins qu'elle ne se devine,
Au décours d'une page, au détour d'un tableau,

Quand on s'attend le moins à ce miracle intime
Que son amour embusque, au jour qu'il a voulu,
Et que sa patience infinisée intime
Au rosier remontant d'un livre qu'on a lu;

Au rosier remontant de notre foi tuée,
Dans notre espoir trop jeune encor pour en mourir,
Mais qui n'est pas, de nous, tant déshabituée
Qu'elle ne puisse en lui remonter et fleurir;

Et qui s'épanouit sous la taille insensible
Que nos doutes d'hier émondaient en secret,
Quand le front, assez mûr pour devenir la cible
Que le Ciel en veut faire a crié : « Je suis prêt! »

SEPTIÈME ANGE

VIRGO FILIUS

CLXV

NOEL PANTHÉISTE

L'Enfant Jésus est là, dans l'étable sacrée;
La Nature s'émeut devant ce qu'elle crée,
Car voici que la femme enfante sans douleur,
Et voilà que l'enfant vient au monde sans pleur.

On sent qu'une grande heure en l'univers s'ébruite...
Et l'univers attend, calme et silencieux.
— On entend, par les cieux, comme une grande fuite...
On surprend comme un grand arrivage en les cieux.

C'est comme un vol de flûte, et comme un chœur de harpe,
De profanes accents, des cantiques sacrés;
Et l'on voit, sous la nuit, des passages d'écharpes
A des frémissements d'ailes enchevêtrés.

C'est comme un chœur de harpe et comme un vol de flûtes,
Des cantiques sacrés, et de profanes chants,
Dont il semble qu'en haut s'organisent des luttes
Harmonieuses, d'où les notes en volutes
Se déroulent là-bas sur la plaine et les champs.

Au fond des cieux vibrants, tels que des cathédrales,
Les flûtes sont parfois plus fortes; et, parfois,
Ce sont les harpes, dont les notes en spirales
Descendent et, tantôt, mêlent comme des râles...
Descendent et, tantôt, croisent comme des voix.

« Voici le Seigneur unique,
O tous les Anges, chantez!
Dans les plis sa tunique
Habitent les vérités.
Il l'étendra sur les mondes,
Et les yeux seront ouverts;
Purifiés, les immondes,
Et, rachetés, les pervers. »

Telles, du sein des cieux, font les harpes étranges
Qu'il semble que formaient de leurs ailes les anges.
— Puis, à son tour, la flûte aux virgiliennes voix,
Se fit soudain entendre en l'épaisseur des bois.

« O les Orphées
Et, par les bois,
Des bruits de voix
Très étouffées !

« O saints délyres
Des Apollons,
Dans les vallons,
Au chœur des lyres!

« O les Naïades,
Pleurant, aux nuits,
Leurs clairs ennuis
Dans les cascades!

« O les Neuf Sœurs,
Et les Poètes
Aux silhouettes
De blonds danseurs!

« O les vieux Faunes,
Dans les prés clairs,
Et les éclairs
De leurs yeux jaunes!

« Amaryllis
Qui les attire,
Près de Tityre
Dort dans les lis.

Alphœsibée
Aux yeux ardents,
Fait des bonds dans
La nuit tombée...

« O les ramures,
Où les pipeaux
Près des troupeaux,
Font des murmures!

« O l'humble asyle
Où, pour un prix,
Lutte Mnasyle
Avec Mœris!

« O les lambrusques
Et, des corps fins,
Par les Sylvains,
Les prises brusques!

« O les viornes,
Dont les réseaux
Emplis d'oiseaux
Cachent des cornes!

Sous les acanthes,
Le guet-apens
Des Ægipans
Pour les Bacchantes;

« Des oiseleurs,
Pour les mésanges,
Sous des losanges
D'arbres en fleurs.

« O les Silènes,
Et les Amours!
Et les longs jours,
Et les nuits pleines!
O les Silènes!
Et les Amours! »

Mais, au-dessus du Dieu lumineux de l'étable,
Voici qu'une chanson plaintive et lamentable
Se mit à résonner par mille chalumeaux;
Et des fétus dorés dont s'assemblait le chaume
Qui, de l'Enfant Jésus, couvrait l'humble royaume
S'enfuirent des sons et des mots.

Et cette plainte d'or aux angoisses humaines,
Ravie aux cent mille tuyaux,
C'étaient les testaments divins des Melpomènes,
Des Euterpes et des Clios.

Réapparition mélodique des mythes
Arrachés à leurs sacrés bois;
Et disparition, devant les Sunamites,
Des Terpsichores aux abois.

On eût dit, ces accents ineffables que tire
Le vent, de la flûte sans fin,
Un éparpillement immense du satyre
Devant l'ange auguste et divin.

Ils semblaient, ces accords indicibles que tire,
Du vieux passé, le souvenir,
Ces rapides adieux qu'on se hâte de dire,
Lorsque l'on sent la mort venir.

Et les anges du Ciel et ceux de la Géhenne,
Sous les brumes de l'oliban,
Écoutaient s'exhaler la grande âme païenne
Dans le dernier soupir de Pan.

à Madame de BRANTES.

CLXVI

NOEL A TROIS VOIX

Trois filles assistaient le coucher de la reine,
La beauté de la reine éclate entre les trois.
Elle parla de Dieu, de la Vierge sereine...
Le peigne, à ses cheveux, glissait en tours adroits.
Maria, forte souveraine,
Mène-nous contempler ton Fils, le Roi des Rois.

Les filles suspendaient l'œuvre d'art de leur peigne,
Interrompant leur geste, un peu hors des cheveux.
La reine dit le chant de la Vierge qui règne,
Et de son lit fécond, plein de célestes feux.
O Pleine de Grâces, oh! daigne
Tendre au front de ton Fils nos inhabiles vœux.

Pour les soins de son lit, Marie avait trois femmes :
Deux ayant le cœur pur et le visage ouvert.
L'une portait du blanc et du rouge de flammes,
Le corps de la troisième était vêtu de vert,
Maria, douce entre les âmes,
Mène aux pieds de ton Fils notre hommage souffert.

Trois coiffeuses ont soin de ses boucles ténues,
Deux avec de beaux gants et des souliers d'or bleu;
La troisième gardait les pieds nus, les mains nues,
Et paraissait ainsi mieux ressembler à Dieu.
Maria, qui descends des nues,
Mène-nous vers la main de ton Fils, au Saint Lieu.

Pour ses allégements, Marie eut trois chéries;
Des premières des trois la vertu rayonna.
Les premières des trois étaient les deux Maries,
La troisième Marie était Magdalena...
Maria qui, pour elle, pries,
Mène-nous au baiser que ton Fils lui donna.

Joseph, pour l'assister aux soins de sa boutique,
Avait trois ouvriers qui le servaient au mieux.
Les premiers, Pierre et Paul, recevaient la pratique,
Le troisième était Jean qu'aima le Roi des Cieux.
Marie, ô servante mystique,
Que l'ardeur de ton Fils nous dessille les yeux!

Le Christ naquit ainsi, sans même une chaumière,
Le Christ naquit ainsi, par une nuit d'amour,
Le Christ naquit ainsi, sans flamme et sans lumière,
Le Christ naquit ainsi, sans fifre ni tambour.
Maria, l'épouse première,
Mène-nous vers le seuil de ton Fils, Roi du Jour!

L'astre surgit à l'Est avec une voix tendre,
Et, d'un son grave et doux, l'ombre l'ouït chanter.
Les mages chargés d'or qui brûlent de l'entendre,
Portent myrrhe pour oindre, encens pour enchanter.
Maria, qui sais tout comprendre,
Mène-nous où ton Fils peut seul nous contenter,

Trois servantes veillaient l'Enfant-Dieu qui repose,
Deux soutenant sa tête, une portant ses pieds;
La première était belle et, la seconde, rose,
La troisième était douce aux soupirs épiés...
O Marie, ô Mystique Rose,
Mène aux yeux de ton Fils nos péchés expiés. *

* Interprété de SWINBURNE.

à Mademoiselle BRÉVAL.

CLXVII

SÉRÉNADE CÉLESTE

Cornemuses et biniou,
Flageolets, fifres et musettes,
Où l'Enfant-Dieu qu'on renie, où
L'Ange lui fait-il la risette?

Lyres, harpes et clavecins,
Violons et violoncelle,
Dites-nous où le Saint des Saints
De miracles luit et ruisselle.

Mandores, violes d'amour,
Et guitares et mandoline,
Dites-nous où le Roi du Jour
Sur notre misère s'incline.

Galoubets, fifres et rebec,
Cor, serpents, trombone et cithares,
Dites-nous où vient, de son bec,
L'Esprit Saint becqueter nos tares.

Dites-nous, orgue gémissant,
Dites-nous, harmonium tendre,
Où cette Colombe descend,
Que nous puissions l'aller entendre.

Dites-nous, jeux forts et jeux doux,
Dites-nous, tuyaux pleins de sable,
Trémolos, expression, tous,
Où ce toit est reconnaissable.

Dites-nous, bourdons et tambour,
Dites-nous, cloches et clochette,
Où ce mystère s'offre, pour
Que d'un repentir je l'achète.

Dites-nous, tambourins, grelots,
Dites-nous, drelins et sonnaille,
Où le pardon se verse à flots,
Que, de tout ailleurs je m'en aille.

Accordéons, harmonica,
Tympanons, cymbales et sistres,
Dites où se communiqua
L'absoute des forfaits sinistres.

Dites-nous, crotales, syrinx
Et psaltérions, et théorbes,
Où, de tous les antiques Sphinx,
Le secret déroule ses orbes.

Dites-nous, flûtes et pistons,
Dites-nous, cordes, et vous, anches,
Où les Chérubins, de festons
S'enguirlandent, de roses blanches.

Dites-nous, clairons et buccins,
Dites-nous, trompettes et cuivre,
Où les Archanges par essaims
Nous encouragent à les suivre.

Dites-nous, ténors, soprani,
Dites-nous, baryton et basse,
Quelle essence de l'Infini
Autour de nous passe et repasse.

Dites-nous, refrain des oiseaux,
Dites-nous, meuglements des bêtes,
Par quels harmonieux réseaux
Nos âmes sont mises en fête.

Dites-nous, pépiement des nids
Et bêlement des bergeries,
Où la paille aux fêtus bénis
Se transforme en flammes fleuries.

Dites-nous, battements du cœur,
Palpitations de l'artère,
Où nous aller mêler au chœur
Des allégresses de la Terre.

Tous accords, tous accents et sons,
Tous baisers, tous rythmes, tous nombres,
Tous couplets et toutes chansons,
Guidez-nous à travers les ombres

Jusqu'au gîte où le tout petit,
Tout-Puissant et tout misérable,
Pour notre infirmité pâtit
Et veut bien se faire adorable.

Les ramiers volent leurs pigeons,
Cependant qu'ils rêvent encore,
Pour porter au Roi des Saisons
Ce qui chauffe, et ce qui décore.

Les Anges, à leur aile ont pris
Leur duvet de grand cygne chaste,
Pour calfeutrer le froid lambris
Du Maître de l'Univers vaste.

Les fleurs ont donné leurs parfums,
Leurs caresses et leurs calices,
Et les petits enfants défunts
Ont donné leurs saintes délices.

Ne demeurons point en retard
Sur ces voix et sur ces balsames,
A Saint Jésus, pour un regard,
Apportons un peu de nos âmes.

Et nous appellerons Noël,
Et nous nommerons Noëlie,
Tout garçon naissant sous ce ciel,
Ou fille de la nuit jolie,

CLXVIII

CRÈCHE

Murillo le peint brun, Raphaël l'a fait blond,
Et Luini, dans sa main, fait fleurir l'ancolie;
Un autre y mit l'œillet ou la gemme polie,
Ceux qui veulent, de lui, son doux sourire, l'ont.

Il suffit d'un discours sans apprêt et peu long,
Où le cœur ingénu s'entr'ouvre et se déplie;
Non moins que le vin pur, il accepte la lie,
Et sait gré d'un caillou comme d'un cacholong.

C'est le Maître du Ciel et de la Terre, l'Astre
Qui fait trembler le crime, et fait fuir le désastre,
Et qui remplit de flamme et d'ombre le Saint Lieu.

— C'est le petit Jésus de frisure et de cire,
Qu'en allant l'adorer la fillette désire,
Pour en faire, à la fois, sa poupée, et son Dieu.

CLXIX

DISPENSAIRE

Les mendiants sont pleins de manières étranges,
Le matin de Noël:
Ils semblent se hausser et se sentir être anges,
Et revenir du Ciel.

Ils frappent aux volets et heurtent à la porte,
Se pendent aux cordons;
Ils exigent du pain, du vin, qu'on leur apporte;
Et réclament des dons.

Ils ont, dans leurs sabots, la paille de l'étable
Du Dieu que nous croyons;
Et, sur leur front, naguère encore épouvantable,
Un brin de ses rayons.

Ils se jugent les fils, les frères et les mères
De ce nouveau Jésus,
Pour qui les boursicauts les plus pleins de chimères
Se font soudain Crésus.

Ils savent que l'Enfant pour lequel ils témoignent
Ne peut abandonner...
Et j'en vois qui, là-bas, quand dans l'ombre ils s'éloignent
Se mettent à donner!

CLXX

Sacristain mécréant, ou bien frileux élu,
Ce vieillard que l'on vit se chauffer de sculpture,
Dont il faisait du tison rare et hors nature,
Brûlant plus d'un chef-d'œuvre en fol huluberlu?

Quand le froid redoublait, l'homme alimentait l'âtre,
D'un Saint plus combustible, et frère de Laurent;
Et peut-être estimant la prière idolâtre,
Jugeait le calorique efficace, plus grand.

C'est ainsi que ce juste aux fournaises étranges
Fut, près de son foyer, certain soir de Noël,
Trouvé devant un feu, fait d'anges et d'archanges,
Qu'on eût dit un enfer, flambant avec du ciel!

CLXXI

HÉRÉSIE

> Il me semble voir ces paladins du temps passé, se présentant aux joutes et aux combats, avec des corps et des armes fées.
>
> MONTAIGNE.

Pour honorer leur Oint, les prêtres oblitèrent
Ce sur quoi son mérite unique se fonda;
Et les Orientaux ont mieux fait leur Bouddha
Que purent égaler tous ceux qui l'imitèrent.

Dans la douleur, les dieux savent ne pas souffrir :
Si Jésus était Dieu, son prestige décline,
Au cours des passions de l'amère colline,
Car les dieux, dans la mort, savent ne pas mourir.

Mais si, du seul néant de la faiblesse humaine,
Le Christ fit sa vertu qui brave l'avenir;
Alors le Ciel vidé veut être son domaine,
Car, mieux qu'être né Dieu, vaut de le devenir.

CLXXII

SINITE

Jésus avait raison de pencher vers l'Enfance :
C'est d'elle qu'il tirait toute la pureté.
Car lorsqu'il s'inclinait vers l'être sans défense,
Son front se relevait plus plein de vérité.

Et, dans ce tableau vrai qui figure l'approche
Du Fils et de l'enfant en ce paisible lieu,
Le front à qui le plus de lumière s'accroche,
Le front le plus divin n'est pas celui du Dieu.

Tous ces petits oiseaux humains qui s'apprivoisent,
S'en viennent becqueter dans sa main et ses yeux;
Et les gazouillements aimables qu'ils dégoisent
Calment sa nostalgie effroyable des cieux.

Le grand mal-du-pays des célestes ramées
Où, sur des arbres bleus aux hommes interdits,
S'envolent des oisels aux plumes d'or tramées
Qui déconcerteraient l'oiseau de Paradis.

Tous ces petits oiseaux humains dont les ramages,
Des arcanes fermés, sont les purs traducteurs,
Plus sages que les rois, plus savants que les mages,
L'enseignent, comme il fit jadis pour les docteurs.

Mais eux, intimidés par sa seule tristesse,
Se font, autour de lui, graves et curieux,
Près de l'humilité, qu'ils sentent une altesse,
De ce voyageur doux, étrange et sérieux.

Il passait, il s'arrête, et n'a rien fait en somme,
Que d'être un instant là, sans prestiges trahis;
Et, plus tard, on apprend que c'était lui, cet homme,
De qui l'on parle mal à travers les pays.

— Alors on se souvient : l'un dit qu'il se rappelle
L'avoir trouvé troublant, bizarre, peu normal;
C'est un loup dévorant que cet agneau qui bêle.
— Un autre dit pourtant qu'il n'a rien fait de mal.

Et toujours l'affront louche et l'allusion lâche
Aux cœurs prédestinés qui portent le rachat;
Aux fronts illuminés qui marchent vers leur tâche,
Sans se déconcerter, de la haine, au crachat.

à Mademoiselle BRESLAU.

CLXXIII

I. N. R. I.

Tous ces faiseurs de Christs efféminés sont faux;
De Christs pimpants, poupins, jolis sous les sévices :
Ils omettent que l'homme a souffert pour des vices,
Et non pour des péchés mignons et des défauts;
Que toute la souffrance humaine concentrée
En sa chair de dieu mâle est tout entière entrée
Pour fuir en l'âpre *Eli lamma sabbachtani!*
Et lorsque l'agonie effroyable a fini,
La lèvre du cadavre en doit rester tordue,
Puisque toute la faute immortelle, éperdue,
En est sortie, éparse et folle, sous les cieux,
Dans le cri de Celui *dont nul n'a clos les yeux.*

Car le Christ est trop loin, car la croix est trop haute;
Car l'avare gibet ne lâche point son hôte,
Avant que la chair froide ait cessé d'obéir :
Et quand, des plus vils morts, on baisse les paupières
Afin de ne point voir ternir comme des pierres
Le regard du cadavre, affreux à tressaillir,

Du seul Jésus, on n'a point caché la prunelle,
Afin que, dans l'effroi d'une vue éternelle,
Qui regarde sans voir et poursuit sans trahir,
Il considère ceux qui l'ont osé haïr.

Ces yeux mystérieux qu'aimaient les Madeleines,
Au-dessus de la bouche où, comme des haleines,
Les mots volaient dans la parole au bord des lacs,
Aucun, ni le doux Jean, ni la pâle Marie,
Celle de Magdala, celle de Samarie,
N'a su, de leurs cils fins, clore les entrelacs.

Ils étaient tous au pied de la Croix taciturne,
Dont ils voyaient les bras noirs, sur le ciel nocturne,
Se découper comme une aile d'immense oiseau;
Et, dessus, l'oiseau blanc, le pélican mystique,
Détacher sa blancheur tordue et fantastique
Sous la nue enfermant la lune en son réseau.

Et sur eux descendait, parmi le crépuscule,
Le regard de la Mort qui, sous les yeux, recule,
Et qui ne verse plus qu'une faible lueur,
Propre à déconcerter la vertu la plus forte
Quand l'œil sans orient, comme une perle morte,
Sur le dernier soupir verse un suprême pleur.

CLXXIV

GESMAS

Alta, petit Dismas
infelix infima Gesmas.

Quand il eut blasphémé, tenant pour faible et louche
Son frère qu'éblouit l'appât des paradis,
Il expira, baissant la tête, âpre et farouche,
Sarcastique et perdu dans ses rêves maudits.

Gesmas que l'abandon de son complice blesse,
Raille ce larron faux qui veut, dans le rayon
De Christ luire à jamais, et qui met sa noblesse
A renier sa vie à l'heure du pardon.

Leur suprême penser régit chaque cadavre;
Dismas lève les yeux vers l'espace promis;
Gesmas baisse son front qu'un regret sombre navre,
Vers quelque amour terrestre où son vœu s'était mis.

Tels, éternellement les contemple la Terre :
Front sinistre et têtu, vers elle dirigé;
L'autre, front lumineux que baigne le mystère
Du trône, avec le Fils, ce jour-là, partagé!

Gesmas n'est point docile et ne fait pas cortège;
Il est le voleur fier qui meurt impénitent,
Et qui, près de ce Christ à la blancheur de neige,
Dans l'avenir, pour soi, veut l'horreur qui l'attend.

Pas plus qu'il n'aimerait le Nazaréen lâche,
Sous l'aigreur du vinaigre et l'âcreté du fiel,
Désavouant son rôle et reniant sa tâche,
Il ne cède point, lui, son enfer pour un ciel.

Entre Celui qu'on va transpercer d'une lance,
Et ceux dont on doit tordre et briser les genoux,
Rien n'étant de commun, il garde le silence
Et meurt sans vouloir dire : « Ayez pitié de nous! »

Gesmas n'estime point la conversion brève
Qui rétracte, en une heure, un âge de mépris;
Mais Gesmas a surtout l'âme mise en un rêve
De quelque amour terrestre où son cœur était pris.

Il meurt en murmurant : « S'il faut que j'abandonne
Tout ce qui m'était cher, que m'importe où je vais?
Je n'offenserai point l'heure qui me fut bonne.
Je suis *fidèle*, moi, qu'on nommera *mauvais!* »

— Il meurt; et cependant que Dismas, dans la flamme
De Celui dont le verbe à l'absoudre fut prompt,
Lève la tête toujours plus, et lui rend l'âme,
Gesmas, de tout son poids, pèse aux cordes qu'il rompt.

— Ah! c'est qu'on n'a pas vu dans l'ombre de la plaine
Flotter le voile blanc qu'il veut pour son linceul;
Et lentement, monter d'en bas, comme une haleine
De brume, vers celui qui meurt infâme et seul.

Il semble que le corps augmente sa pesée,
Anxieux de rejoindre, avide de chercher
Une étreinte invisible, où soit récompensée
Sa fidélité folle à la funeste chair.

C'est qu'ils s'en sont allés sans voir et sans entendre,
Dans la désertion du calvaire obscurci,
Cette absolution de celui qui fut *tendre*,
Et que, pour cela seul, on proclame *endurci*.

Ils n'ont pas vu la femme enfantine et mièvre
Se hausser sur sa mule au sommet du rocher
Pour calmer de son souffle et sacrer de sa lèvre
La lèvre du maudit qui semble s'approcher.

Ils n'ont pas vu, superbe à jamais, sous l'obscure
Malédiction longue et les mépris déçus,
Le Gesmas qu'à son tour rachète et transfigure
Un baiser qu'il préfère à celui de Jésus.

CLXXV

Lorsque Notre-Seigneur, au Jardin des Olives,
Vit s'avancer vers lui les sept ennemis forts,
Les Péchés Capitaux, drapés de couleurs vives,
Qui corrompent les cœurs et ruinent les corps;

Il souffrit moins de se sentir, sous les tuniques
De l'Orgueil vêtu d'or, de la Paresse en bleu,
De la Luxure rose aux macules cyniques,
De la Colère rouge aux ornements de feu,

Et de la Gourmandise en pourpre violette...
Lui, le Jeûneur Sublime, un avide pourceau,
Lui, le Grand Vigilant, un oisif qui halète,
Lui, le Grand Humble, un conquérant sous un arceau,

Lui, le Doux, un énergumène, et lui, le Chaste,
Un gras voluptueux plein d'un sale désir,
Que de voir s'approcher, dans un air qui dévaste
Et du geste crochu qui voudrait tout saisir,

D'une main tour à tour refermée et rouverte
Et d'un ton à la fois ardent et vicieux,
L'Avarice en froc brun, l'Envie en loque verte...
— *Et d'être l'Envieux et l'Avaricieux!*

CLXXVI

La Grâce de Jésus, c'est qu'elle s'oriente
Selon l'erreur de tous, le crime de chacun.
L'Homme, de son péché, lui tend la variante;
Et le pardon n'a de réserve pour aucun.

Le plus incorrigible, accomplissant la faute
Que, dans le plus secret de son âme, il céla,
Songe à Celui qui, d'Emmaüs, fut le doux hôte,
Et murmure, en sa crainte : « *Il est mort pour cela!* »

CLXXVII

LIGNUS

Le bel Arbre Sanglant, le Crucifix de Chair,
Croît toujours dans l'église et pousse dans le temple;
Et notre aveuglement qui parfois le contemple
Le juge encor sublime et le trouve encor cher.

Ses bras sont des rameaux d'où les pleurs de sang pleuvent;
Ses pieds sont la racine et fouillent dans nos cœurs;
Et son torse est le tronc dont les flancs nous abreuvent;
Et son front est le fruit dont ont faim nos langueurs.

Sans cesse étends vers nous ton ombrage qui saigne,
O Christ endolori sans fin crucifié;
Car éternellement ton geste nous enseigne
Que tout le dévouement n'est pas atrophié.

Car, lorsqu'un océan d'égoïsme submerge,
Que chacun veut pour soi, que le faible a clamé,
La verge d'Aaron refleurit, et le cierge
S'allume, d'un corps blanc, d'auréole enflammé.

Un être plein de Toi sort de la foule étroite,
Demandant à mourir pour prouver sa vertu,
Et refait un instant la conscience droite,
La vertu radieuse et le crime éperdu.

Mais la foule distraite, et de plaisirs avide,
N'écoute pas longtemps ce qui semble chagrin;
Et ce n'est qu'un rêveur qui, sous ta Croix livide,
Se reprend à creuser ton mythe souverain;

A subir ton suave et douloureux empire,
A s'enivrer de plainte et d'effroi rayonnant,
A l'ombre et sous l'abri de la fleur qui respire
Par le calice ouvert de ton côté saignant.

CLXXVIII

L'enseignement le plus éloquent de Jésus,
Entre tous ceux que nous avons de lui reçus,
Ce ne sont ni les charités, ni les martyres,
Non point les choses les meilleures, ni les pires,
Non le fiel dans l'éponge ou les clous dans la croix,
Ni les épines, ni les maux, auxquels je crois,
Au cours mystérieux et sombre de ces luttes,
Ni les crachats, ni la mort même... mais *ces chutes!*
La *première* et *seconde* et la *troisième* fois.
Ces chutes sans un cri, sans un soupir, sans voix,
Pour nous apprendre à remonter après la faute,
Au sortir de l'affreuse angoisse qui nous ôte
Le courage et la force et le désir d'oser.

Car, dans la vie où l'on ne peut se reposer,
Quelle que soit la nuit que notre aurore escompte,
Quelle que soit la suite affreuse qu'elle dompte,
De l'angoisse qui doit au vivant incomber.
On sait qu'on doit mourir, mais non *qu'il faut tomber!*

CLXXIX

PARANGONS

N'est-ce pas que Marie était folle, et que Marthe
Était sage; et qu'il faut qu'à sa suite l'on parte
S'occuper du repas, du vin et du brouet;
Et, dehors, au jardin; et, dedans, au rouet;
Tendre aux légumes, non aux fleurs; tisser des toiles,
Non des linons; voir aux fourneaux, non aux étoiles.
— Ne recevoir, de rien, nulle suggestion;
Ne point faire de rêve et point de question;
Voir bien directement les hommes et les choses
Et regarder à terre, aux choux, non pas aux roses;
Et bâiller non aux cieux, mais aux stricts paradis
Où les saints sont plantés ainsi que des radis.
— Voir bien directement les choses et les hommes;
De pair thésauriser des mérites, des sommes
Et, dans un quiétisme inutile, odieux,
Ne point perdre son temps aux paroles des dieux.

⁂

Marthe, de Maria, n'est ni sœur ni cousine.
Elle monte au grenier, descend à la cuisine,
Et caresse ses chiens, et maltraite ses gens.
Elle n'a de vertus qu'aux dehors exigeants,
Qui la font redouter de tout son domestique
Et nuisent au renom de la rose mystique.
Tout en elle est correct, exact, ponctuel, strict;
Sa maison est rangée en province et district,
Et toujours son museau, sous ses bésicles, flaire.
Elle est peu soucieuse, apparemment, de plaire,
Mais, pourtant, parfois, porte un fol ajustement.
Son mari, s'il a lieu, n'est jamais son amant;
Ses enfants — elle en a — ne sont que des prétextes
A des flots de raisons, à des foules de textes,
Qui n'autorisent plus nulle ingénuité.
Par elle, leur esprit est, sans fin, anuité;
Et leur tête est, de poix, tout entière inondée,
Qu'elle frémit encor d'y voir poindre *une idée!*
Elle moule ces pots comme fait un potier;
Le génie entrera dans le fils du portier,
Plutôt que dans ce rang de cruches de bêtise
Où cette Niobé de l'ineptie attise
La superfluité des superstitions.
— Lors, rassurée un peu sur ses gestations
Qui n'auront désormais de but et de carrière,
Que ceux de regarder, à toute heure, en arrière
Si leur fait ou leur geste a d'avance été fait,
Et si rien de nouveau n'en dérange l'effet,
Satisfaite, en ce point, elle retourne au lucre
De compter ses ave tout en pesant son sucre;
De remplacer l'esprit, par la lettre, en des fronts,
Et de substituer, aux lis, des potirons,

Dans les champs. — Ayant fait, de sa tête, une armoire;
De son cœur, un tiroir; de son âme, un grimoire,
De tout l'être tari, séché, sec, un milieu
Où plus rien ne fleurit, elle les offre à Dieu.

*
* *

De Marthe, Maria n'est point non plus parente :
Elle va par les prés cueillir une amaranthe,
Un lis, que dans la main, elle tient tout un jour;
Elle vit de clarté, de silence, d'amour.
Elle est moins une vie, au fond, qu'une mémoire
Qu'un souvenir lointain ride sans cesse et moire,
Qui cherche à retrouver des mots demi-perdus,
Dans une autre existence, autrefois, entendus.
Elle aime sur son cœur le toucher des écharpes,
Autour d'elle flottant parmi le son des harpes
Dont elle goûte moins la voix que les échos
Qui lui semblent des bouts de phrases musicaux
Dont la traduction lentement parachève
Ce que disaient les dieux qui parlaient dans son rêve.

PATENÔTRES

CLXXX

GRATIS PRO DEO

Mon esprit est faible, et mon cœur est tendre;
L'un voudrait te voir, l'autre, t'enfermer.
Mon esprit est faible, et mon cœur est tendre,
Mon esprit est faible et ne peut t'entendre,
Mais mon cœur vaut mieux qui cherche à t'aimer.

La tendresse est bonne, elle ouvre la porte
Que l'ombre, à l'esprit, se plut à fermer.
La tendresse est bonne : elle ouvre la porte.
Mon esprit discute, et mon cœur m'emporte...
Mon cœur vaut le mieux qui cherche à t'aimer.

L'inquiet esprit fait, de maint système,
Autour de ton nom, trembler le halo.
L'inquiet esprit ébauche un système...
L'inquiet esprit te cherche — un cœur t'aime!
Et le rêve inscrit des noms sur de l'eau.

De l'oraison monte une humble spirale,
Du raisonnement un trait veut partir,
La flèche retombe, et le chercheur râle...
Peut-être, épandue au loin, la spirale
Rencontre une ouïe où perdre un soupir.

Le poète lit, dans chaque nuée,
Cette infinité des hymnes humains.
Le poète lit dans chaque nuée
L'aspiration non exténuée
De lever les yeux, de joindre les mains.

Sa prière, en haut, sans fin, agglomère,
Du seuil inconnu, ces assauts meilleurs;
Et, si son espoir est une chimère,
S'il meurt tout entier, cet homme éphémère,
La prière au moins lui revient en pleurs,
Qui, sur son tombeau, font croître des fleurs.

CLXXXI

ADIEUX A DIEU

En Toi j'ai cru longtemps, Suprême Être sublime.
Et je n'ai pas tout dit...
Peut-être on reviendra sur le mot qui t'élime,
T'élimine, interdit.

Mais j'ai pour le moment tout autre chose à faire
Que de songer à Toi;
Tout m'ennuie et m'afflige, et m'outre, et m'exaspère,
Et je n'ai plus de foi.

Adieu donc, ô mon Dieu, mon âme te salue
Et ne veut pas savoir
Si c'était un péché que d'être trop élue
En faisant son devoir!

*
* *

Et, pourtant ne pas croire en Dieu semble inutile,
Si c'est le seul penser
Qui, sur nous, fraîchement, dans la nuit, se distille
Pour nous récompenser.

Que fait qu'il soit, ou non, pourvu que son idée
Sur nous descende un peu,
Comme une pure pluie, à l'âme corrodée,
Portant un brin de bleu.

Car ce n'est pas Jésus, ce n'est pas notre Père,
Et point Bouddha, non plus;
Mais quelque chose en soi qui, parce qu'on l'espère,
Fait, de nous, des élus,

Quelque chose de doux, de fort et de farouche,
De noble et de subtil,
Qui va, des yeux au cœur, et de l'âme à la bouche,
Pour dire : « Ainsi soit-il.

« Tout est mal, tout est bien dans l'étrange machine
Où je suis engrené,
Où va saignant ma chair et ployant mon échine
Depuis que je suis né.

« Qui sait ce qui sera? — Rien n'est plus impossible
Que tout ce que je vois!
Dieu, demain, l'âme, tout, rien, la flèche, sans cible,
Ou, sans traits, le pavois! »

*
* *

La prière est pour soi, la prière est pour elle,
Bien plutôt que pour nous;
Pour l'honneur de sentir sous nos fronts poindre une aile
Allégeant nos genoux.

Pour le trop-plein du cœur, la dépense de l'âme
Et l'élan vers le Ciel,
De cet ange enfermé qui, dans notre chair, clame,
Immortel, et mortel,

Qui cherche une pitié désireuse d'entendre,
Capable d'écouter
Tout ce que la douleur en nous a mis de tendre
Et qui veut nous quitter.

*
* *

Qui se révolte est bon; qui s'abjure est suave,
Qui ne dit mot consent;
Et c'est le meilleur choix dans l'Éternité grave
Où l'on n'est que passant

De dire : « Je suis là sans raison et sans rime,
Sans l'avoir souhaité!
La volonté qui crée ou celle qui supprime
Est seule volonté.

« J'abdique, étant celui dont il se doit qu'il meure;
Et je n'ai pas d'émoi
En disant : si Là-Haut quelque chose demeure
Qu'il ait pitié de moi! »

SEPTIÈME GEMME

CLXXXII

Le Rubis d'Orient est la reine des pierres :
Les yeux ont, à sa vue, abaissé leurs paupières.
— La mine en est perdue au moins depuis cent ans;
Et ceux qu'offrait la Terre à tous ses habitants
Sont tout ce que jamais en manieront les hommes.

Le plus grand est au roi de France; il vaut des sommes
Folles et fut taillé sur l'aspect d'un dragon.
— Celui que l'on peut dire, après lui, le second
Est au Trésor de Saint-Denis, Saint Louis même,
Et pour mieux rendre honneur à son Seigneur qu'il aime,
L'a fait, de part en part, percer, comme on l'écrit,
Pour abriter un dard de ta couronne, ô Christ!

HUITIÈME PERLE

CLXXXIII

RHAMNUS

Les arbres ont voulu choisir, entre eux, un roi.
— L'un dit à l'Olivier : « Veux-tu de ce royaume? »
L'Olivier répondit : « J'ai mon huile et mon baume;
Le Seigneur même, et l'homme, en font un juste emploi.
Puis-je les oublier pour calmer votre émoi? »

« Veux-tu régner sur nous? » dirent alors les arbres
Au Figuier. — Le Figuier répondit : « J'ai mes fruits,
La douceur de leur suc, sous leurs couleurs de marbres,
Vais-je les délaisser pour régner sur vos bruits? »

Donc les Arbres alors parlèrent à la Vigne,
Et lui dirent : « Veux-tu notre commandement? »
— La Vigne répondit : « J'ai mon vin; il est digne
Que le Seigneur l'agrée et l'homme en est l'amant! »

Tous les arbres, enfin, s'adressant à l'épine :
« Vous serez notre Reine! » Et l'Épine parla :
« Oui, l'Épine, vraiment, un jour sera divine:
Je serai votre reine, et demeurez-en là,
Car l'Épine vraiment, un jour, sera divine! »

HUITIÈME ANGE

SPIRITUS

CLXXXIV

STAGES

S'endolorir, s'enorgueillir,
C'est la Vie, et la Vie entière,
Tout le temps que notre matière
Passe à *rajeunir*... par *vieillir*.

S'enorgueillir, s'endolorir,
C'est la Vie et la Vie étrange
Tout le temps que notre pauvre ange
Met à *renaître*... par *mourir*.

CLXXXV

BARCAROLLE FUNÉRAIRE

Tout prélude en gondole à Venise, les heures
S'y balancent et voilent au fond des *felzés;*
Toutes nos actions, les pires, les meilleures,
Tremblez — y vont au deuil; y vont au bal — valsez!

Tout s'achève en gondole, à Venise, les choses
Y bercent les fronts las, les sens énamourés,
Blanches caducités, adolescences roses,
Chantez — s'y vont chérir; y vont périr — pleurez!

Le noir esquif d'amour sert aux heures funèbres
Et berce encor l'amant dont y glissaient les fleurs,
Les barcarolles, parmi les molles ténèbres...
Et la rame s'y mouille à de plus anciens pleurs.

Or n'est-ce pas un des mystères de Venise,
Un de ses charmes dont le cœur s'éprend le plus,
Que ce cercueil flottant où tout l'homme agonise,
Et d'entrer en gondole au séjour des élus?

CLXXXVI

ROMANCE FUNÈBRE

Jamais je ne vis tant de roses
Dans les enclos des trépassés;
Elles nous reparlent des choses
Douces, de leurs printemps passés.

Je n'ai jamais vu tant d'azur
Égayer un décor de tombe,
Où ne gémit qu'une colombe
Sur le fond du lac d'un bleu pur.

Je ne vis jamais tant d'amour,
Au-devant d'une sépulture,
Réconcilier la Nature
Avec le funéraire jour.

Jamais je n'ai vu tant d'espoir
Dans la rupture de la Vie
Qui ne semble rien que ravie,
Comme un jour expire en un soir.

Les fleurs jusqu'au bord des chemins
Tendent le geste et le sourire
De leurs gerbes qui semblent dire ;
« Nous sommes encore des mains,

« Des yeux, un front, un sein, des bouches,
Qui puisent, pour vous parfumer,
De la sève, aux funèbres couches,
Dans les cœurs qui surent aimer! »

CLXXXVII

Au Midi, l'on s'aborde en se disant adieu :
J'aime cette formule inverse et transposée;
Elle bénit d'abord la rencontre et le lieu,
Y versant comme un pleur de mystique rosée.

Elle contient en outre un beau renoncement
Pour l'entretien futur et ce qui doit s'ensuivre;
Elle sait bien que c'est dire adieu que de vivre
Et veut s'y préparer dès le commencement.

Ni l'ardeur de l'élan, ni les regards de feu,
Ne lui font oublier le sort de l'Espérance :
Elle met sa sagesse, à l'abdiquer d'avance...
Au Midi l'on s'aborde en se disant adieu!

CXXXVIII

Les flancs de ceux que nous avons aimés respirent
Dans la poitrine énorme et farouche des monts;
Leurs larmes sont les lacs, et leurs cœurs qui soupirent
Sont les vastes forêts aux bruits que nous aimons.

Oui, toute la nature est faite par les âmes,
Les âmes que bien trop nous oublions souvent!
Qui se font les chansons, qui se font les dictames
Riant dans la fleurette et pleurant dans le vent.

O consolation immense, la pensée
Que ce baiser de brise est repris aux amours
De cet amant défunt, de cette fiancée,
Desquels on se croyait séparés pour toujours!

CXXXIX

LES MORTS QUI N'ONT PAS OUBLIÉ!

Ne sais-tu pas que tu déranges,
En cueillant aux monts tant de fleurs,
Les passants du ciel, tout en pleurs ?...
Laisses-en un peu pour les anges!

Dans leur souvenir replié,
Les morts n'ont pas tous oublié
Ce dont s'ornaient leurs jours fidèles.
Ils cachent des fleurs sous leurs ailes,
Les morts qui n'ont pas oublié!

Les lis qui sont comme des flammes,
Et les roses, comme des chairs,
Dans le Ciel même, leurs sont chers...
Laisses-en un peu pour leurs âmes!

Les morts ne l'ont pas oublié,
Tout ce qu'aimaient leurs jours fidèles.
Comme en ton geste replié,
Ils cachent des cœurs sous leurs ailes,
Les morts qui n'ont pas oublié.

Quand dans tes bras blancs tu l'emportes,
L'ardente gerbe de parfums,
Tu rends jaloux de chers défunts...
Laisses-en un peu pour les mortes!

Les morts n'ont pas tous oublié
Ce dont s'ornaient leurs jours fidèles,
Ils cachent des fleurs sous leurs ailes,
Ils cachent des cœurs sous leurs ailes,
Les morts qui n'ont pas oublié!

Ne sais-tu pas que tu rends sombres,
En donnant aux fleurs tant d'amour,
Des morts qui t'aimèrent un jour?...
Gardes-en un peu pour leurs ombres!

Les morts ne l'ont pas oublié,
Tout ce qu'aimaient leurs jours fidèles.
Ils cachent des cœurs sous leurs ailes,
Ils cachent des fleurs sous leurs ailes,
Les morts qui n'ont pas oublié!

CXC

Ceux à qui les morts ont parlé
N'ont plus du tout même figure :
Du fond des cieux a déferlé,
Sur eux, la grande vague obscure.

La vague obscure des esprits,
Des âmes, des spectres, des ombres;
Ils ont été pris et repris
Par des étonnements sans nombres.

Ils ont vu ce que l'on ne voit,
Entendu ce que l'on n'écoute;
Ils ont été touchés du doigt
Par d'étranges mains, dont on doute.

Ils captent l'immatériel;
Ils saisissent l'impondérable;
Ils ne doutent plus d'Ariel,
L'ayant connu — plus vénérable.

Ce que l'on dit n'a plus, pour eux,
Même sens qu'il avait la veille;
Ils ont un mode d'être heureux
Différent; leur cœur se réveille.

Ils paraissent réfugiés
En un mystérieux colloque
D'entretiens privilégiés
Dont l'interlocuteur s'évoque.

Leur annulaire est enlacé
De l'alliance dont tu lies,
O Mort, ce pâle fiancé,
Noir anneau des noces pâlies.

CXCI

Lorsque les saints esprits daignent venir vers nous,
Sans se faire connaître
Ils effleurent nos fronts, nos cœurs et nos genoux,
Leur grâce nous pénètre.

Mais, comme quand on est en un lieu ténébreux,
Sans les voir, on devine,
A son émotion, de ces chers bienheureux
La présence divine.

S'ils descendent vers nous par notre charité,
Des vertus, la première,
Nous ne distinguons rien dans cette obscurité
Que fait notre lumière.

Et pourtant ils sont là, visibles pour des yeux
Qui ne sont pas les nôtres.
Ils sont les habitants incorporels des Cieux,
Ils sont les *vivants autres*.

Vivants de l'Autre Vie, exemptés des remords
Qui, sous nos seins, s'avivent;
Les vrais vivants défunts, les réels vivants morts,
Et, nous, *les morts qui vivent!*

CXCII

Les blancs communiants qui lèvent les prunelles
Abordent l'Infini, tant leur regard est pur,
Qui nous rapporte un peu des clartés éternelles
Éclaircissant leur ombre ou fonçant leur azur.

Votre petite fille a fréquenté les Anges,
Et l'un d'eux lui fait voir son aile avec douceur;
L'enfant y reconnaît le chiffre de ses langes
Et l'appelle du nom mystérieux de sœur.

Les blancs communiants qui baissent les paupières
En renferment sans deuil les candides écrins,
Leurs yeux y sont cachés comme de vives pierres
Que n'orne pas encor la perle des chagrins.

CXCIII

OCEANO LUX

Le secret de la forte attirance des mers,
C'est que la mer est flots et que les flots sont vagues;
Que la vague est écume, et la houle qui vague
Meurt embruns, gouttes d'eau, poudre d'onde, aux rocs verts.

Telle l'Éternité, qui contient tant de flammes,
Dans l'air se subdivise, et de l'Ange à l'Esprit;
Et ce qui nous revient, d'un ami qui périt,
Est la parcelle, ainsi, de l'Océan des Ames.

CXCIV

FIDÉLITÉ

Le voyageur avait marché sa marche lente,
Sous le jour chaud comme un brasier;
Et la fatigue était dans son corps et, brûlante,
La soif était dans son gosier.

Or il était de ceux qui, dans une retraite
Choisie au milieu du désert,
S'il leur faut inhumer un autre anachorète,
Ont un fort lion qui les sert.

Puis, à ce lion fait une heure chérissable
Et doux dans la bonne action,
Le solitaire, avant de le rendre au grand sable,
Donne sa bénédiction

Et souhaite — n'osant aux griffes, à la serre
Livrer la clef des Paradis,
La rencontre là-bas d'un vieux bouc émissaire,
Ou de quelques moutons maudits,

Pour qu'il puisse apaiser sa faim sans aucun crime
Et sans plus rien de défendu;
Et qu'en sa cruauté la charité s'imprime
Par cet échange inattendu.

Tels, les hôtes géants des vastes solitudes,
Trêves fauves, rêves dévots,
Dans l'entre-croisement de leurs mansuétudes
Se secondent dans leurs travaux.

Or le voyageur las aperçut une vigne
Et, de son beau regard serein,
Questionna le Ciel — et le Ciel fit un signe,
Et le voyageur prit un grain.

Il prit ainsi trois grains aux grappes exposées
Par Dieu qui protège ses saints,
Puis dit au triple cep de ses soifs apaisées :
« Que souhaitez-vous, ô raisins? »

L'un dit : « Être le Vin qui fait chanter les hommes,
Le Vin qui fait taire les pleurs;
Le Vin père des ris, le Vin auteur des sommes
Où s'amortissent les douleurs. »

Et l'autre dit : « Je veux m'abîmer, disparaître,
Me changer comme il est écrit,
Et me faire, à l'autel, sous le geste du prêtre,
Le Sang sacré de Jésus-Christ. »

Mais le troisième dit : « Aux feuilles des acanthes,
Dans la nuit des mythes géants,
Je veux m'enchevêtrer sur le front des bacchantes,
Au son des antiques Pœans! »

CXCV

FUMIER BIBLIQUE

Dans l'aspiration s'éplore et se démène
La soif d'éternité de la démence humaine.

Les Juifs eussent trouvé stupide et criminel
Cet homme, ainsi que Dieu, rêvant d'être éternel.

Nous voulons une entière et pleine connaissance,
Prolongeant par ailleurs le maintien de l'essence...

Eux trouvaient suffisant, railleurs de ce toujours,
De mourir, comme Job, *rassassiés de jours*.

*
* *

Quand le Sage de Hus étant hors de l'épreuve,
Éliphaz de Théman, Sophar de Naama
Et Baldad de Sué, que le Seigneur blâma,
Vers Job furent venus se faire l'âme neuve

Par l'holocauste des taureaux et des béliers,
Dieu, de son serviteur, plaça la récompense
Dans le premier état de ses biens ralliés,
Non dans l'Éternité dont le Juif se dispense.

Comme il n'avait cessé de hanter son chevet,
Pour le dédommager de l'étreinte et du trouble,
De ses trésors perdus Dieu lui rendit le double :
Mille ânesses au lieu de cinq cents qu'il avait;

Mille paires de bœufs, pour cinq cents, et six mille
Chameaux, pour la moitié; pour les sept cents brebis,
Quatorze mille; — ainsi le Seigneur assimile
Le soir, à l'aube, et fait paraître bon, le pis.

Job eut, outre sept fils, trois filles : la première
S'appelait Jemina; Cassia fut sa sœur,
Avec Keren Happouc. L'une était la lumière,
Celle-là le parfum, celle-ci la douceur.

Nulle vierge pareille à ces vierges, entrées
Dans l'héritage, ainsi que les fils, en ce temps,
Ne se rencontrera par aucunes contrées...
— Et Job, après ses maux, vécut cent quarante ans,

Vit les fils de ses fils, sa famille doublée,
(Or il en fut ainsi trois générations)
Et mourut plein de jours, tel qu'une urne comblée
Qui va répandre en Dieu ses longues actions.

CXCVI

La Vie assemble, ainsi que des flots,
  Les humains, des hommes, des femmes;
Ce sont des corps, et ce sont des âmes,
  Ce sont des rêves, des sanglots.

Les flots approchent, voisins, lointains,
  Sans se comprendre ni connaître;
Ce sont des cœurs, dans la nuit de l'être,
  Sans cesse animés, puis éteints.

Les vagues se caressent un jour,
  Ce sont des voix, ce sont des ondes,
Ce sont des mers et ce sont des mondes
  Pleins d'amertume, pleins d'amour!

CXCVII

ARCANA

Es-tu déjà toute imposture
Et toute putréfaction,
Et fécondes-tu la Nature
De toute ta destruction?

Ou bien ta forme accidentelle
A-t-elle légué sa teneur,
Et ton âme nous attend-elle
Dans la réserve du Seigneur?

*
* *

O la forme, la silhouette,
Contours grêles ou sinueux,
Qui tracent au cœur du poète
Leurs sillages harmonieux!

Poses, attitudes, musiques,
Parlers, gestes habituels,
Dont on ne sait s'ils sont physiques
Ou s'ils sont intellectuels.

Ce qui fait qu'on est la figure,
Que l'existence afferme à bail;
Les cheveux, frondaison obscure,
Au-dessus des yeux, fleurs d'émail.

Tout ce qui des lignes émane,
Tout ce qui s'essore des traits,
Les lèvres d'où tombe la manne,
Et les yeux d'où partent les traits.

C'est le regard, c'est le sourire,
C'est la voix, personnels accords,
Tout ce que l'esprit sait écrire
Sous la transparence du corps.

Ce que l'on intitule grâce,
Ce qui se révèle charmant,
Épreuve qu'en nos cœurs retrace
Une pointe de diamant.

Combinaisons toujours uniques
Dont, à l'encontre des oublis,
La fidélité des tuniques
Garde le moule dans ses plis.

Variantes toujours diverses
De tous les mêmes éléments
Qui, pour les maîtresses perverses,
Refont les crédules amants.

Individualité, type,
Sphinx, entité, nombre concret,
Qui trouve toujours un Œdipe
Pour l'enquête de son secret.

Car, originaux sans copies,
O Nature, tu dédias
A des Catulles, des Lesbies,
Aux Horaces, leurs Lydias.

Texture que les printemps brodent,
Qui, sous les étés, s'embellit;
Et que les automnes corrodent,
Et que l'hiver ensevelit,

Vous frissonnez, un temps, vos moires
Dans le regret, dans le remord;
Et puis l'oubli, dans les mémoires,
Vous noie, et le temps, dans la mort.

O la forme, la silhouette.
Contour ailé, contours divins.
Et ce qui veut que je souhaite
Et qui fit que tu te souvins!

∴

Sur la table rase de l'âme,
Le premier contour buriné,
Sous l'ombre laisse voir la flamme,
Et Pénélope, avec Phryné.

Chaque empreinte se superpose.
Cela recommence sans fin;
Et le noir tamise le rose
Et, le funeste, le divin.

Dans l'âme ainsi se parachève
En souvenirs, vieux Floréal,
La réalité du long rêve
Et l'atteinte de l'Idéal.

Les regards noirs aux cheveux flaves
Alliés, sous des fronts pâlis,
S'allument, et des cœurs de laves
Bouillonnent en des corps de lis.

La voix, l'habitude, le geste,
Se mêlent dans un demi-jour
Et notre âme est un palimpseste
Où sans fin griffonne l'Amour.

*
* *

Mais, tandis que les formes vaines,
Où nous abritâmes nos ans,
Dans les effluves des verveines
Se disséminent pour longtemps !

Cependant que les giroflées
Qu'au bord des tombes on sema
De l'homme, dispersent, soufflées,
Toutes les choses qu'il aima...

Tel qu'un parfum sort du cinname,
Tel que, du passé, l'avenir,
Du corps émane-t-il une âme,
Comme d'un rêve un souvenir?

Dieu la place-t-il dans une urne
Personnelle, comme ici-bas,
Dans une forme taciturne
Ou joyeuse?... l'on ne sait pas...

Sous une belle garde d'anges,
Qui battent des ailes en rond,
Jusqu'au soir des grandes vendanges
Où toutes grappes mûriront

Pour composer aux sérieuses
Milices des Cieux entr'ouverts,
Des ivresses mystérieuses,
But suprême de l'univers?

— Dieu qui, dans l'astre, a dû l'écrire,
Ne veut point qu'on l'aille trouver...
Et le Rieur peut toujours rire,
Et le Rêveur, toujours rêver.

*
* *

Le Poète, sur ce dilemme
Éternel, s'acharne sans fin
Et, dans sa rêverie, il aime
L'immixtion de ce levain.

Être ou ne pas être, infinie
Combinaison dont ce Hamlet
Fit le pivot de son génie
Et la maille de son filet.

Puis, sur la rigueur janséniste
De ce monotone réseau,
Le Rêveur, cet ornemaniste,
Brode sa fleur et son oiseau.

Raison d'être de ces rhapsodes,
La solution fuit là-bas,
Les odes s'ajoutent aux odes,
Comme les pas suivent les pas.

Sous ces fronts sans cesse en gésine,
Le dilemme au terme fatal,
Tel qu'en une étrange piscine,
Se diamante de cristal.

Leur inquisition désigne
Toutes les faces du vieux Sphinx;
Et plusieurs ont des chants de cygne,
Mais aucun n'a des yeux de Lynx.

Ils ont des ailes et des griffes,
Hymnes et malédictions,
Et ce sont d'éternels Sisyphes,
Et d'incurables Ixions.

Des clartés là-haut amarrées,
Leur esprit doute... leur cœur croit;
Et leurs âmes sont des marées
Où sans cesse la perle croît.

Sous la confusion des langues,
La vérité sereine a lieu
Et, dans l'écorce de ces gangues,
S'élabore peut-être un Dieu.

Car il se peut que cette perle,
Que cette mer longtemps rêva,
Sur la grève un jour te déferle,
Réalité de Jéhova!

Mais ce fut une ingénieuse,
Que la Nature qui, sans fin,
Fit bourdonner, harmonieuse,
L'abeille du secret divin.

De cet autre chant qui divague
De cet autre bruit qui distrait
Elle endort le pleur de sa vague
Et la plainte de sa forêt;

Et le barde, veilleur qui songe,
Dans leur repos, qu'il se défend,
S'apaise, une heure, et dans le songe
De sa mère ou de son enfant.

Et le barde, songeur qui veille,
Sur ces sommeils aux rêves d'or
Chante, car la Douleur s'éveille
Quand le Poète se rendort.

CXCVIII

Sachez que la Vie est brève,
Que les ans sont faits de jours,
Quand s'éveillera le rêve,
Jamais sera-t-il *Toujours?*

Pour des conciliabules,
En un salon étoilé,
S'uniront-elles, les bulles
Dont on s'était envolé?

Donc, jouissons des durées,
Partagez, si m'écoutez,
Toutes tristesses goûtées
Et tous plaisirs endurés.

Tel, d'avance, je prolonge
Les sursis de qui j'aimais...
— Quand s'interrompra le songe,
Toujours sera-t-il *Jamais?*

CXCIX

ORGANA

Il ne se peut que l'on demeure
Toujours — à quoi bon tant de bruit?
Il est juste que l'arbre meure
Après avoir donné son fruit;

Juste que l'amant, à l'amante,
Juste que l'amante, à l'amant,
Perpétuellement commente
La Nature et le firmament.

Et c'est l'âge d'or : on épèle
Mots flamboyants, mots gracieux,
Dans les gazons, la ribambelle
Des fleurs; des astres, dans les cieux.

Les uns marchent tête baissée,
D'autres, le front haut dans le jour;
Et les uns ont plus de pensée,
Et les autres ont plus d'amour.

Mais Terre et Cieux semblent s'entendre
En compromis harmonieux,
Et le Génie est toujours tendre,
Comme l'Amour ingénieux.

Elle a donné sa fleur : tendresse;
Il a porté son fruit : labeur :
Et, par la Vie âpre et traîtresse,
Tous deux ont cheminé sans peur.

Les pétales du cœur de femme
Sans fin jonchèrent le sentier
Que les effluves de son âme
Aromatisaient tout entier.

Au-dessus, les luttes sans nombre
De l'homme, artisan de douleur,
Ont enchevêtré leur grande ombre
Au profit de la frêle fleur.

Mais les branches sont dépouillées,
Les mains interrogent les mains,
Car, sous les paupières mouillées,
Les regards doutent des chemins.

Les pieds manquent... et c'est la Tombe,
Et l'on y descend pour toujours...
— Il est juste que l'homme tombe
Après avoir vécu ses jours.

*
* *

Nos ossatures sont plus lasses,
Plus cassantes que le sarment,
Et grêles, quand tu les enlaces,
O Mort, suprême embrassement !

Toutes les feuilles sont tombées,
Tous les espoirs ont dû ternir,
La pampre finit en flambées,
Le rêve fuse en souvenir.

L'âtre se remplit d'étincelles,
Qui bruissent comme des voix...
— O Mémoire, ainsi tu recèles
Des scintillements d'autrefois.

La vigne nous lègue ses grappes,
Les grappes, leur vin plein d'oublis,
Et l'amour, au cœur où tu frappes,
Des souvenirs, rêves vieillis.

Ainsi, lueurs musiciennes,
A l'oreille, aux yeux, nous laissons
Des reflets, visions anciennes,
Et des échos, vieilles chansons!

*
* *

Car l'Immortalité de l'âme,
C'est *notre âme,* faite le Ciel
Où chaque mémoire réclame,
Son paradis essentiel.

Maint regret que vous enfermâtes
En vous, mêle, feux irisés,
Comme un coffret, des aromates,
Des souvenirs thésaurisés.

Et la dernière créature
Qui râlera sur le chemin
Exhalera dans la Nature
Toute l'âme du Genre Humain,

Que la marâtre, enfin calmée,
En un manège maternel,
Évaporera, sublimée
Dans le rêve de l'Éternel.

*
* *

Donc, soyez digne que l'on baise,
Sous le suaire, votre front,
Car c'est l'obole dont s'apaise
L'irrémédiable Caron.

Qu'un cœur garde votre pensée :
C'est l'incorruptible levain
Par où votre âme est infusée,
Un jour, dans le penser divin.

Ainsi l'Amour, plus adorable,
A, dans la structure des nids,
Logé l'origine durable
Des embrassements infinis.

*
* *

Pour ton effusion, ô Volonté Dernière,
En Dieu, de toute l'Ame Humaine, en une fois,
L'âme de la Nature oubliera la manière
De son vieux bégaiement qui s'évertue en voix.

Tous les bourdonnements indistincts, ternes, vagues,
Lentement deviendront des syllabes, des mots;
Et la Forêt, d'où sort parfois le cri des vagues,
Et la Mer, qui parfois fait le bruit des rameaux.

Les plaintes, les chansons, à la longue expliquées,
Verbes hier encor, murés en des rumeurs,
Enfin révéleront les formules léguées,
Et les parlers repris aux gangues des clameurs.

Et ce sera la voix comme d'orgues énormes,
Dont les tuyaux seraient tous les arbres géants
Où gémit, immiscée aux chênes comme aux ormes,
La plainte humaine, par la voix des océans.

On entendra fluer dans le choral immense,
Symphonie absolue ou chacun vibre encor,
Et toute la Sagesse, et toute la Démence
Qui se fondent là-haut en un parfait accord.

Ainsi le Bien, au Mal s'infiltre, et le pénètre;
Le rire a sa raison d'être auprès du sanglot;
Tout vibre, et la douleur enfin se fait connaître
Comme la basse au chant, et l'ombre du tableau,

Les personnalités demeurent intégrales :
Judas est monstrueux près du divin Jésus;
Les chants restent les chants, les râles sont les râles;
Les uns font les dessous, les autres, les dessus.

Les voilà... les voilà... reconnaissez-les toutes!
La Fille de Jephté, la Fille de Jaïr,
Vierges qui dans l'éther, dont s'émeuvent les routes,
Organisent des chœurs qui paraissent jaillir.

C'est le voluptueux, ce sont les extatiques,
Les amantes de flamme et les saintes de gel;
La chanson amoureuse et les répons mystiques,
Le rire de Phryné, le sanglot de Rachel.

Puis l'on sent tout à coup, dans la rumeur humaine,
Frissonner des accents inconnus, sérieux,
Que, du Ciel émanés, la Mort au Ciel ramène,
Paradis ici-bas passés mystérieux.

Voici les noms fameux, les mémoires honnies,
Homères et Nérons, Tibulles et Timours;
Et la haute chanson sereine des Génies,
Et la douce chanson charmante des Amours.

Et, par un rythme où tout s'unit et se dénombre,
Le suprême soupir humain, amène, amer,
Ainsi, dans la Divine Intelligence, sombre...
— Telle, l'eau d'un ruisseau qui retourne à la Mer.

⁂

On eût dit, ce soir-là, qu'en cette Cathédrale,
Le Vent mettait son souffle, et l'Océan, son râle;
La voix de la Nature, affaiblie, y mourait
Et, plutôt que l'Église, on eût dit la Forêt.

— Les colonnes dans l'ombre avaient des formes d'arbres;
Un frisson effleurait les tombeaux et leurs marbres;
Les visages sculptés paraissaient tressaillir
Et vibrer, comme autant de Filles de Jaïr.
Parmi les chapiteaux et sous les archivoltes,
De saints roides semblaient s'agiter les révoltes;
Et l'assoupissement des vitraux nébuleux
Laissait parfois cligner des yeux rouges et bleus.
Le temple était désert et sombre; sur ses dalles,
On n'entendait claquer aucun choc de sandales,
Mais des engouffrements aussitôt assoupis,
Qui semblaient convier, dans les voûtes, tapis,
Au creux des modillons, au bord des architraves,
Les clameurs du dehors, à des hymnes plus graves.
— Des orgues, en effet, dont, comme des joyaux
Obscurcis, s'éteignaient dans l'ombre les tuyaux,
On ouït tout à coup s'exhaler une plainte
Qui, sous les murs, courut, de la voûte à la plinthe;
Et, devant tous les cris de la terre assemblés,
Le murmure des bois et le frisson des blés,
Cette moisson d'azur, et cette mer dorée,
Pour qui les vents brutaux avaient forcé l'entrée
Du parvis où longtemps l'homme pieux était
Venu mêler son rêve à l'âme du motet;
Devant le bruit des bois où le vent se démène,
De l'orgue, autre forêt, chanta la voix humaine;
De l'orgue, autre océan, devant le bruit des flots,
La voix qui, des mortels, avait pris les sanglots.

Car, dès longtemps, ainsi qu'une urne ingénieuse,
L'orgue avait recueilli la plainte harmonieuse

Que, dans le crépuscule encourageant des soirs,
La prière mêlait aux âmes d'encensoirs.
Sous les spirales d'or, les mystiques volutes
Que la douleur humaine essorait de ces luttes,
Dans l'orgue déposaient l'amertume du cœur,
Comme sa lie, au fond d'un vase, une liqueur.
— Car l'épouse y venait, avec la fiancée;
Et, dans les oraisons, leur extase élancée
Oubliait, sous la nuit des mystiques arceaux,
Des murmures d'amour et des chants de berceaux.
— Puis, ces mères en deuil y rencontraient ces veuves
Qui, pour l'allégement de leurs tristesses neuves,
Échangent la clarté que l'âme tient du deuil
Et qui s'allume encor aux clous noirs d'un cercueil.

Devant le bruit des bois où le vent se démène
De l'orgue, autre forêt, devant le bruit des flots,
De l'orgue, autre océan, chanta la Voix Humaine,
La voix qui, dès longtemps, se faisait de sanglots.

Et le Poète dont l'âme musicienne
Vibre en tous lieux où la Nature mit la sienne,
Crut que, de l'orgue immense et tragique naîtrait
Le secret de la Vie et la mort du Secret...
— Mais l'orgue se taisait, et la rumeur des choses
Qui, de l'Église, avait forcé les portes closes
Se reprit à chanter, à rugir, à hurler,
La Forêt à bruire et l'Onde à déferler...
— Et le chantre songea que la seule Nature,
Ce vieil orgue aux cents voix qui berce et qui torture,
Pourrait trahir un jour ce que l'autre ignorait...
— Et le chantre écouta la Mer et la Forêt.

*
* *

O Muse, ô Musique,
O plaisir physique
Et spirituel,
Qui fait, sonore onde,
Tout le tour du monde
Intellectuel !

O Vague confuse
Et qui se refuse
A dire le vrai,
Qu'elle sait et garde,
A l'âme hagarde
D'un peuple navré !

Houle d'harmonies,
Flux d'acrimonies,
Reflux de douleurs,
Qui t'en es allée,
Comme elle, salée,
Et comme les pleurs !

Lame-mélodie
Qui, pour prosodie,
A les quatre vents ;
Pour longues et brèves,
Les regrets, les rêves,
Déçus, décevants.

O la voix du rire,
Dont la bulle expire
Avant de parler;
Qui, dans les féeries,
De nos songeries
T'en viens déferler!

O le chœur des larmes
Qui, dans les vacarmes
De l'orchestre éclot,
Éclate en un cuivre,
Et qui prend pour vivre
Le temps d'un sanglot.

O la molle extase
Au cœur du grand vase
De sonorité!
O la bégayeuse,
La balbutieuse
De la Vérité!

au Marquis de CLERMONT-TONNERRE.

CC

NICHÉES

On raconte que, dans les Pampas Argentines,
Les morts sont suspendus au milieu des rameaux;
Les airs font leurs tombeaux, et les voix argentines
De l'aurore et du soir y murmurent des mots.

Des mots pleins de pardon, d'amour et d'espérances,
Selon qu'ils furent bons, sages et vertueux,
Ou des reproches pleins d'injure et de souffrances,
S'ils coulaient dans le Mal leurs jours tumultueux.

Ce sont de graves fruits qui, dans les tristes arbres,
Pendent, parents, amis, cimetières vivants,
Ailés, mystérieux, sans la lourdeur des marbres,
Et que berce, en la nuit, le murmure des vents.

On en voit au lointain blanchir les grappes mûres,
Treilles d'adolescents, de vierges, de vieillards,
Que vendange la bise aux funestes murmures,
Que brûlent les midis, que fondent les brouillards

Et ces grains lentement se dépouillent, ces femmes,
Ces hommes, leurs seins blonds et leurs sexes troublés;
Il ne reste que les os pâles et les trames
Des vertèbres, lugubrement désassemblés.

Et le suprême grain d'où pendait cette grappe,
Le crâne, survit seul au corps évanoui;
Les yeux sont vides, sous le soleil qui les frappe,
Et le regard éteint n'en est plus ébloui.

Or ce grain vide, peu à peu réincorpore
Les aromes vivants de la terre et de l'air;
Les aromes mouvants de ce qui s'évapore
Et qui viennent, en lui, dans l'ombre se mêler.

Mais voici le trésor, l'extase, la merveille :
De doux oiseaux y sont allés faire leur nid;
Et, du crâne muet, le cerveau se réveille...
— Ainsi tout recommence en tout ce qui finit.

Les oiselets heureux s'aiment dans les méninges,
Vibrent, chantent et font, en leurs abris, l'amour;
On dirait comme des ressouvenirs, des linges
Déchirés qui, dans le vieux crâne, font le jour.

Des ailes sont, sous la paroi vide, étendues,
Des airs ont préludé, des duvets ont volé;
Tout autant de ferveurs que l'on croyait perdues,
Qui, de nouveau, dans la mémoire ont pullulé.

Des espoirs... et ce sont les tremblantes couvées.
Des ardeurs... les roucoulements sous les clartés.
Et toutes les amours dans le passé rêvées
Rouvrent, dans ce présent, leurs grâces, leurs beautés.

Mais les petits ont fui... nulles désespérances.
Le sublime devoir est accompli d'ailer,
D'ailer les airs, d'aimer, de peupler de vibrances
Les campagnes des cieux — et de se renvoler!

Et les vieilles douleurs demeurent au vieux crâne,
La boîte osseuse triste à voir de nouveau fuir
Comme un dernier rayon dont le jour se safrane
L'espoir d'être, et d'encor songer, sous son vieux cuir;

De rêver — car les oiseaux bleus, c'étaient des rêves...
De pleurer — car les plumes blanches sont des pleurs;
Et de laisser couler, sous les espèces brèves
Des colibris, de beaux concepts au bord des fleurs.

Mais le nid est resté dans la mort deux fois morte
De la tête, deux fois veuve de l'hôte clair :
Les désirs, qui parfois ont une aile plus forte;
Les oiseaux qui souvent volent comme un éclair.

Un brin d'herbe fané s'échappe de l'orbite,
Un feuillage jauni flotte au bord du rictus;
C'est comme un regard froid qui parfois les habite,
Comme un rire glacé dont les bruits se sont tus.

— Et ce crâne endormi sur la table du sage
Nous fait souvent rêver, éveillés, aux oiseaux
Qui nichent dans nos cœurs, colombes de passage,
Qui couvent sous nos fronts, pensers pleins de réseaux,

Et n'est-ce pas la même chose, deux en une :
Oiseaux enfuis, espoirs éteints, rêves finis,
Qui tout à l'heure rossignolaient sous la lune...
Songes morts, chants cessés, vieux crânes et vieux nids.

à la Mémoire de Doña GENOVEVA DE YTURRI.

CCI

FAIRE-PART

Victime d'une étrange peine,
Cessa de vivre, parmi nous,
De la triste existence humaine,
Celle qui vécut à genoux.

Paix en la tombe de l'éteinte!
Et récitons le chapelet;
Elle fut sage, elle fut sainte,
Dieu la paiera comme il lui plaît.

Ma mission est douloureuse,
Vous, son fils, de vous avertir
Que, dans la terre qui se creuse,
Elle entre — mais pour en sortir.

Victime d'une exquise peine,
Cessa de vivre, parmi nous,
De la triste espérance humaine,
Celle qui rêvait à genoux.

Paix en la tombe de l'éteinte!
Le chapelet roule et se meut;
Elle fut douce, elle fut sainte,
Dieu la paiera comme il le peut.

Pardon de vous causer ces larmes!
L'absente le voulut ainsi;
Vous, la raison de ses alarmes,
Portez la fleur de son souci.

Victime d'une ardente peine,
Cessa de brûler, parmi nous,
De notre triste flamme humaine,
Celle qui priait à genoux.

Paix en la tombe de l'éteinte
Qui n'eut que l'ombre pour tout bien!
Elle fut pauvre, elle fut sainte,
Dieu la paiera comme il convient.

La tendre mère bien-aimée
N'est plus du nombre des vivants,
Mais de ceux qui, sous la ramée
Des astres d'or, sont plus savants.

Victime d'une obscure peine,
Cessa de craindre, parmi nous,
De la triste terreur humaine,
Celle qui tremblait à genoux.

Paix en la tombe de l'éteinte
Qui ressuscite dans l'air bleu!
Elle fut pure, elle fut sainte,
Dieu la paiera comme il le veut.

Après une lente agonie,
Vers les trois heures du matin,
Elle rend son âme bénie,
En regardant vers le lointain.

Victime d'une amère peine,
Cessa de souffrir, parmi nous,
De notre triste angoisse humaine,
Celle qui pleurait à genoux.

Paix en la tombe de l'éteinte!
Son mal fut sombre — il est passé.
Elle fut bonne, elle fut sainte,
Dieu la paiera comme il le sait.

Elle s'absente de nous autres
Pour toujours — mais non pour jamais.
Résignons-nous : ses maux sont nôtres;
Résignez-vous, toi qui l'aimais!

Victime d'une horrible peine,
Cessa de saigner, parmi nous,
De la triste misère humaine,
Celle qui mourut à genoux.

Paix en la tombe de l'éteinte!
Le chapelet tourne à mon doigt;
Elle fut tendre, elle fut sainte,
Dieu la paiera comme il le doit.

Reçoivent nos condoléances
Ceux qui survivent au malheur;
Le Ciel promet ses allégeances;
Nous y joignons tout notre pleur.

Victime d'une affreuse peine,
Cessa de lutter, parmi nous,
De la triste bataille humaine,
Celle que l'on veille à genoux.

Paix en la tombe de l'éteinte,
Dont le chagrin fut sans défaut;
Elle était belle, elle fut sainte,
Dieu la paiera comme il le faut!

CCII

LA VUE VERTE

Cette fenêtre s'ouvre au niveau des pelouses;
Un monticule, un tertre vert, un tumulus,
Contre elle, avec ses fleurs, d'air et de ciel jalouses,
S'appuie, et tend un lis, ou des convolvulus.

C'est comme d'être mort, habiter cette chambre;
On est presque sous terre; on sent, sur soi, courir
Le frisson de la sauge et l'or du bouton d'ambre;
Et se mettre au balcon habitue à mourir.

Nous serons donc ainsi quand la glèbe qui pleure,
Arrondira sa courbe entre nous, et le ciel;
Puisqu'il faut que la fleur fleurisse et l'homme meure,
Et puisque, sans la Mort, la fleur serait sans miel.

Donc, nous serons ainsi, dans le gazon qui chante
Et dont, sur les tombeaux, s'arrondit le contour
Que, de pleurs de cristal, le blanc muguet argente,
Parce que, sans la fleur, le deuil est sans amour.

CCIII

L'OMBRE

Cette ombre du faucheur est la plus éloquente;
Elle fait, devant lui, glisser un autre soi,
Délicat, si la silhouette est élégante;
Lourd, si le corps lassé se tasse et se rasseoit.

La faux que porte l'homme est, à ses pieds, pareille;
La gerbe qu'elle attend, c'est le corps du faucheur;
Et la fleur du chemin, qui tremble à son oreille,
Se reproduit, obscure, à l'orteil du marcheur.

Passons, le temps est court, et la nuit est prochaine :
A nos pieds se répète un autre qui tuera;
Sosie inanimé qui rampe, et qui s'enchaîne
A nos jours, et dont rien ne déshabituera.

Ce faucheur est en nous, et de nous-même émane;
Il va devant, même invisible, il va rêvant
A ce qui lui revient du passant qui se fane...
— Certe! il aura raison de l'autre... il va devant.

HUITIÈME GEMME

CCIV

L'OPALE D'ORPHÉE

Au beau premier Lapidaire.
LA FONTAINE.

L'*Opale*, même aux dieux, est un bijou d'élite.
Splendide et douce, ainsi que la chair d'un enfant,
Elle charme les yeux et son or triomphant
Mêlé d'ambre, de myrrhe et de lépidolithe
Rend des oracles et présage l'avenir.

Ce sont deux pierres de bonheur. — L'Auteur du monde
Leur infusa l'esprit, une strideur profonde,
Et de la majesté; vous les devez bénir.
A peine en les voyant, croit-on à leur parure;
De véritables feux sont en leur cœur vermeil,
Droits, splendides, pareils aux blondes chevelures,
Et ce sont deux joyaux hérissés de soleil!

CCV

L'Opale a procréé des ardeurs singulières.
Un sénateur romain fut, d'une de ces pierres
(Nonnius, du second triumvirat), épris
Au point de la payer, assure-t-on, le prix
D'un double million : vingt mille grands sesterces;
Et de choisir l'exil, après bien des traverses,
Plutôt que la céder, pour ce que promettra
Antoine, qui veut en parer Cléopâtra.

CCVI

Je sais un bijoutier amoureux des opales.
En vain le tenterait le plus pur diamant,
Il ne caressera que la gemme aux feux pâles
Dont l'irisation l'a choisi pour amant.

L'arc-en-ciel enfermé dans la mystique pierre,
Nuit et jour, le poursuit de ses rayons nacrés;
C'est elle qu'il revoit en rouvrant la paupière,
Et qui, la nuit, le hante en des songes sacrés.

Il en fait des oiseaux-mouches et des rosées,
Des insectes, des fleurs d'iris au bord des eaux,
Sur lesquelles des libellules sont posées
Et dont vous compteriez les délicats réseaux.

L'imprudent joaillier, en butte au maléfice
Qui réside en l'opale, ignore son destin;
Il poursuit longuement son délicat office
Sans s'émouvoir de son désastre clandestin.

Car les femmes s'en vont chez d'autres lapidaires
Acheter des bijoux sans grâce et sans beauté;
Cependant que la gemme aux menus lampadaires
Poursuit son crime, avec constance, et cruauté,

— Et le joaillier meurt sur sa troublante opale
Que nul ne lui dispute, et dont le feu moqueur
Miniaturisa, pour ce Sardanapale,
Le cristallin bûcher qui consume son cœur!

NEUVIÈME PERLE

CCVII

CALVAIRE NOIRMOUTRIN

Sur sa grand'croix de bois où des cœurs d'or respirent,
Le Christ de Noirmoustier
Regarde les flots bleus dont les vagues soupirent
L'azur de leur psautier.

Les grands moulins à vent étant des croix qui tournent,
Des crucifix ailés,
Juxtaposent leurs bras où les bises séjournent,
A tes bras étoilés,

O Christ mystérieux dont le doux regard grave,
Saturé d'infini,
Contemple l'Océan dont le sel baigne et lave
Moins que ton sang béni!

NEUVIÈME ANGE

CCVIII

QUOS EGO!

Mère de Constantin et, de Constance Chlore,
Noble épouse, quittant Jérusalem, pour clore
Ton pur pèlerinage, aux Romains, tu voulus
Porter, de la Croix vraie, un des fragments élus.

Mais, sur ses flots troublés, la Mer Adriatique
Te conta les récits de sa fureur antique,
Ses marins engloutis, ses naufrages profonds
Et les soupirs lointains qui montent de ses fonds.

L'auguste passagère en fut tout attendrie:
Et, pour rasséréner à jamais la furie
De l'eau tumultueuse aux désastres déçus,
Elle jeta dans l'onde *un des clous de Jésus*.

La bourrasque faiblit, de là qu'elle était forte;
Et, depuis ce jour saint, toute tempête avorte
Sur ces gouffres qu'Hélène assagit de ce fer
Dont l'absoute d'amour eût rafraîchi l'enfer.

Elle mourut à Rome, au dit de Nicéphore;
Un tombeau de porphyre, en forme d'une amphore,
Reçut son corps parfait, sa splendeur, ses vertus,
Devant qui les courroux des vagues se sont tus.

NEUVIÈME GEMME

CCIX

SMARAGDUS

L'émeraude croît alors
que la nudité de la terre
et des gazons est à l'extrême.
SAINTE HILDEGARDE.

Le Graal véritable est dans un temple, à Gênes;
Une vigne en émail l'encercle de ses chaînes;
D'une seule émeraude énorme il fut taillé.
— Son symbole s'emprunte au raisin émaillé :
C'est le sang de la vigne aux veines du Dieu prise;
Sang que l'Eucharistie enferme et thésaurise
Et qui doit se changer au vin pur des autels.
Ce vin par qui les morts deviennent immortels
Et que, sur le Calvaire, auguste sacristie,
Recueille, en ce vaisseau, Joseph d'Arimathie.

CCX

CRUENTATUS

Delibutus sum in oleo viridi.
PSALMISTE.

C'est le rouge qui fait la cruauté du sang.
Un sang bleu n'a plus rien d'affreux ni de terrible.
Les nœuds dont on étreint et les coups dont on crible
Ne semblent plus hideux, lilas ou vert naissant.

Les martyrs sur lesquels tout l'éclair du ciel rôde,
Néron les voit saigner, souriant, abusé
Par le ton apaisant de l'énorme émeraude,
Qui servait de monocle à ce monstre excusé.

DIXIÈME PERLE

CCXI

NOMBRES

Un manuscrit ancien, rêverie anonyme,
Ordonne les pensers profonds en *quinze dents* *
Que dans l'Eucharistie on plonge, et qui, dedans,
Nous font goûter au mieux la saveur de l'azyme.

Le Hollandais Second écrit *dix-neuf baisers*
Qui chuchotent indéfiniment, et susurrent,
Et dont les appuiements se prolongent et durent,
Toujours inassouvis, toujours inapaisés.

Profanes ou divins livres, l'amour y aime,
Les lèvres et les dents y font d'ardents repas ;
Et quand Second écrit son baiser dix-neuvième,
Angèle, à Foligno, trace ses *dix-huit pas*.

* « La trituration des dents, ce sont les profondes et aiguës méditations sur le sacrement lui-même. » — Quinze pensées sur l'Eucharistie.

DIXIÈME ANGE

à Albert BESNARD.

CCXII

LE CHRIST D'ANGÈLE DE FOLIGNO

Je suis prêt à mourir encore une fois
pour le salut des hommes, et cela me serait doux,
si l'on pouvait me crucifier sans crime.
SAINT-DENYS (Vision de Carpus.)

Ma Fille, ne crains rien, enfant, ne désespère;
Quand même tu serais près de toutes les morts,
Nul n'a pour te guérir le pouvoir de ton Père;
Applique ses secrets sur ton âme et ton corps.

Les attentats commis, jusque dans ta parure,
Par le fard de ta joue et l'art de tes cheveux,
Tous ces ornements vains et tant de bigarrure,
Tout cela fut lavé. J'ai souffert. Je le veux.

Pour les baumes maudits qui souillèrent ta tête,
La mienne fut meurtrie à grands coups de roseau,
Moquée, ensanglantée, en une horrible fête,
Et l'épine, à mon front, planta son dur réseau.

Pour mendier l'amour et la faveur des hommes,
Tu peignis ton visage... espère un sûr rachat :
Ma face, abandonnée aux bourreaux pour des sommes,
Fut couverte par eux d'opprobre et de crachat.

Le regard de tes yeux se prit à de vains charmes...
Sois tranquille, mes yeux deux fois furent voilés;
De mes larmes, d'abord; puis, de plus fortes larmes :
Un déluge de pourpre en mes yeux aveuglés.

L'injuste et l'inutile ont empli tes oreilles...
Les miennes ont ouï l'insulte et le mépris,
Les blasphèmes, les cris et cent horreurs pareilles
Que surpassaient les pleurs de ma Mère, surpris!

As-tu mangé sans frein? As-tu bu sans mesure?..
Moi j'ai connu la soif, et le jeûne et la faim.
Le vinaigre, à ma lèvre, a porté sa morsure,
Et l'éponge, à ma langue, offrit le fiel, enfin.

De ta bouche, un blasphème à toute heure s'élance;
La calomnie et le mensonge en ont usé...
Devant les faux témoins j'ai gardé le silence,
Et ma divine voix ne m'a pas excusé.

Hélas! ton odorat est plein de fautes vives;
D'impures voluptés te vinrent des parfums...
Moi j'ai senti l'odeur infecte des salives,
Ruisselant sur mes traits avant qu'ils soient défunts.

Ton cou ne s'est-il pas dressé contre Dieu même?..
Mais mon col souffleté fut meurtri de coups droits.
Et, pour le mol péché de tes épaules, j'aime
Que la mienne ait porté la lourdeur de la Croix.

Pour les maux que tu sais, dont tes mains sont comblées,
De grands clous ont, au bois, fixé mes tristes mains;
Et tout mon poids pesa sur le vif de leurs plaies,
Lambeau déchiqueté pour l'amour des humains.

Pour les péchés du cœur que la haine possède,
Un coup de lance horrible a traversé mon cœur;
De ma blessure ouverte a coulé le remède,
L'eau pour les feux impurs, le sang, pour la langueur.

Pour le péché des pas, pour les lascives danses,
Mes plantes longuement se percèrent de clous;
Et, pour tes brodequins noués de rouges ganses,
Mes veines, sur mes pieds, perlaient leurs filets roux.

Pour les péchés du sexe et l'ardeur sensuelle,
Je me suis vu traîner dans les supplices lents;
J'ai senti sur ma tempe une sueur cruelle,
Et je suis mort tué par ces tigres hurlants.

Pour la rédemption de ta vêture improbe,
L'affront de l'impudeur, même, je l'ai connu;
Des soldats, sous mes yeux, ont joué pour ma robe,
Et le Christ, aux regards, fut exposé tout nu!

Pour tes biens mal acquis, dépensés dans la joie,
J'ai vécu sans palais, sans maison, sans abri;
Homme, je suis né pauvre et, pauvre, j'ai péri;
Et mes restes étaient pour les bêtes de proie,
Si quelqu'un, accueillant ma dépouille qui ploie,
N'eût offert un sépulcre au cadavre flétri!

DIXIÈME GEMME

CCXIII

Mathieu del Nassaro, qui naquit à Vérone
(Avanzi Nicolo, Galeas Mondella
Étaient ses maîtres) fut très grand. — Mais la couronne
De ce graveur sur pierre, et qui tant excella,
Fut un *jaspe sanguin*. — Il fit servir les taches
Rouges, de cette gemme, à figurer le sang
Du corps d'un Christ en croix, ployant sous les attaches.
— Isabelle d'Este le voulut pour présent.

ONZIÈME PERLE

CCXIV

OGNISANTI

La Toussaint eut un ciel de soleil radieux :
Tous les saints ont dardé leurs rayons sur nos ombres;
Pas un pli de l'azur n'a conservé d'airs sombres,
Tous les saints, ce jour-là, ne sont-ils pas des dieux?

Le lendemain, le Jour des Morts pleut et bruine;
Par les âmes en deuil le soleil est caché;
Et les nuages gris s'écroulent en ruine
Sous les pleurs des esprits ayant beaucoup péché.

Puis l'astre d'or, au soir, reparaît; mais il saigne;
Il saigne pour les morts, les vivants, les élus,
Les réprouvés; et c'est Jésus même qui daigne
Pleurer ces pleurs de sang, pour qu'on ne pleure plus!

ONZIÈME ANGE

à la Comtesse T. de BRIEY.

CCXV

TRÉPAS CANONIQUE

Respondit ei in via virtutis suæ :
Paucitatem dierum meorum
nuntia mihi.
PSAUME.

Donc il voulut mourir selon le formulaire
Des Évêques, Seigneurs de l'Empire du Ciel;
Princes à qui la Mort n'a point droit de déplaire,
Ni ne doit se voiler d'un regret partiel.

Mais, pour édifier les plus tièdes ouailles,
Qu'ils sachent, ayant vu s'apprêter le moment,
Convoquer leur Chapitre avant leurs funérailles
Et, du trône de Dieu, s'approcher fervemment.

Or le relâchement de bien de ces apôtres
Où trop subsiste encor de l'homme et du mortel,
N'a plus osé périr autrement que nous autres
Et sortir de la Vie ainsi que d'un autel;

L'autel d'où l'âme libre, éployée, ingénue,
Infinie, osa bien passer selon le rit,
Comme un phénix divin qui retourne en la nue,
Faire son nid de flamme au pied du Saint-Esprit.

Tel il est remonté, Monseigneur, notre Maître,
Lui qui, loin d'avoir peur du transitoire instant,
A fait ouvrir la porte, éclairer la fenêtre,
Pour montrer comme on meurt, lumineux et constant.

Lui qui, sous le boisseau, n'a pas mis la lumière
Que l'Église nous veut; lui qui n'a pas voulu
Que la clarté d'en-haut ne fût pas la première,
Ni l'héroïsme saint, qu'un mot, que l'on ait lu:

Mais un flambeau juché sur la plus haute marche
Pour enseigner la voie aux plus tristes errants;
Et que ceux, dans la nuit, ainsi que sous une arche,
Disparus sans mollir, ont paru les plus grands;

Lui qui n'a pas voulu, comme à d'humbles malades,
Qu'on lui cachât son mal, mais qu'on nombrât son jour;
Et qui n'a point jugé que nos décès maussades
Convînssent à celui qui dût pâmer d'amour.

Donc, ayant assemblé ceux qui lui font escorte,
Sitôt qu'il a connu que son deuil est prochain,
D'une très forte voix, encor qu'à demi morte,
Il dicte ce qu'il faut pour le pieux engin.

Il dicta jusqu'au bout, car Dieu prête des forces
Pour achever leur œuvre à ceux qui l'ont fait voir;
Et permet que parfois de pareilles amorces
Amènent jusqu'à Lui ceux qui peuvent savoir.

Ou si plus tôt son souffle a quitté sa poitrine,
Des cœurs qui l'admiraient, nul encor ne le sait;
Car un Ange des cieux, de la sainte Doctrine,
Dans l'haleine exhalée acheva le verset.

Gloire au Prélat qui meurt parlant aux siens, les lie,
Pour les porter au Verbe, en un suprême adieu;
Celui-là sait partir comme il sied d'un Élie,
Emporté dans les airs avec un char de feu!

CCXVI

INTROIT

Quand ce prêtre fut mort, sans rien qui scandalise,
Comme son ministère avait édifié,
Son corps fut revêtu d'un ornement d'église
Où l'épi, près du cep, s'admirait copié.

Ainsi, tout pénétré du diaphane azyme,
Tout inondé du vin dont s'enivre le pur,
Il se prit à monter vers la sainte Solyme,
Dont les parois sont d'or et les parvis d'azur.

Et, comme il avait fait le bien sans imposture;
Et comme, le mal noir, son cœur l'avait haï,
Il se trouva tout prêt, sous la sainte vêture,
A célébrer la messe *ad altare Dei.*

ONZIÈME GEMME

CCXVII

TRÉSORS

Les splendeurs des orfrois et leurs orfèvreries
Vont jusques aux féeries,
Et le Chapitre saint offre à ses Confréries
Des ornements tout constellés de pierreries.

Des chasubles sans plis, des écharpes, des chapes
Des aubes et des nappes;
Tout ce qui conviendrait pour orner des satrapes,
Desquels on aurait fait, par miracle, des papes;
O vignes dont les grains sont des perles par grappes!

Des couronnes, des croix, des plateaux, des aiguières,
Entre des reliquaires;
Des choses qu'on rapporte, aux Églises, des guerres;
Des vêtements d'abbés percés par des sicaires,
Des choses de Jésus, des choses de vicaires...
— Enfin de quoi tenter tous les Roberts Macaires.

CCXVIII

PROCESSION

Vingt-deux Évêques sur ton territoire, ô Lourdes !
— Ces choses-là, dût-on nous les traiter de bourdes,
Sont éloquentes : le violet du camail,
La mitre où se répand la gemme avec l'émail,
Et le point d'interrogation de la crosse
Dont la réponse douce au blasphème féroce
Est ce geste levé qui bénit de son doigt
Où l'améthyste met la couleur qui se doit.
— Ces hommes revêtus de dentelles de femme
Où des symboles saints circulent dans la trame,
Font encor, sous les yeux distraits du parpaillot,
Se mouvoir avec pompe un vrai Ghirlandajo.

à la Marquise de CLERMONT-TONNERRE.

CCXIX

Vicissitudes! ces robes de favorite
Qui devinrent des ornements d'église, des
Chasubles, chapes, dalmatiques, pales, dais,
Manipules, étoles, pleins d'ardeur prescrite.

Lampas gardant encor les plis du menuet
Et les cassures de l'autel : messe et pavane,
Révérence et génuflexion, pied fluet
De danseuse, mollets d'abbé : *sacré, profane.*

L'odeur de bergamote et l'odeur de l'encens
Se mêlent dans la soie hybride des étoffes
Qui, de pieux répons et d'amoureuses strophes,
S'imprègnent, oraisons graves, rythmes dansants.

Des soupirs de guitare, à l'orage des orgues
S'y fondent, unissant Le Sueur à Watteau;
On dirait d'une sainte Cécile en bateau
Vers une Cythérée où Rome mit ses morgues.

Et le Ciel ne sait plus, en voyant asperger
D'eau bénite, des fleurs qui furent si légères,
Si la ronde a mêlé des nonnes aux bergères,
Si la messe lui vient d'un prêtre ou d'un berger.

— Mais ces lampas sacrés désertent le Saint Lieu
Pour rentrer au boudoir qu'ils meublent et qu'ils tendent
Et les marchands d'antiquités nous en revendent
Le voluptueux rose et le mystique bleu.

Des plantes y croissaient; des oiseaux y voltigent;
Colombes de Paphos et pigeons d'esprits saints;
Roses de Cnide, ou d'eucharistiques raisins,
Épis dorés par qui les azymes s'érigent.

Et c'est pourquoi leurs tons s'accommodent au mieux
Des cent diversités de ce qu'on leur fait faire :
Ces jupes ont dansé : c'est toucher à la Terre;
Ces chapes ont prié : c'est remonter aux Cieux!

DOUZIÈME PERLE

CCXX

LIBERA LIBRA

La balance est en nous, dit Chénier; la balance
Est en nous : mot superbe et charmant comme lui.
L'action, hors de nous, à toute heure s'élance...
Faisons notre examen conscient d'aujourd'hui.

La balance est en nous : notre acte fut-il probe?
La balance est en nous : pesons-le dans mon cœur.
Nul faux poids ne s'y tient; mesure, n'y dérobe
Aucun atténuant d'orgueil ou de langueur.

La balance est en nous. C'est la même que celle
Du Zodiaque où Dieu continue à peser
Le manque ou l'excédent de l'âme universelle,
Et dont le plateau juste ignore s'apaiser.

Je bénis le reflet de ce compteur sublime
Que projette en nos fronts et jette à vos genoux,
Seigneur, notre moisson de vertus ou de crime,
Que vous mesurerez : la balance est en nous.

DOUZIÈME ANGE

à Gabriel de YTURRI.

CCXXI

PÉNITENCE FINALE

Un Jésus-Maria Campos de Toucouman,
Vicaire régulier, commit le sacrilège;
Ayant rompu ses vœux (je tiens le document
D'une source certaine) et fui d'un saint collège,

Il devint mécréant au delà du permis:
Et, par vols et par faux, par dols et par sévices,
Ralliant les brigands, trahissant ses amis,
Il obtint la consécration de ses vices.

Il conquit préséance, honneurs, gouvernements,
Au moyen de révolte et de guerre civile;
De massacres, d'exils, de stupres, de tourments,
La férocité froide, aidant l'orgueil servile.

Séraphina, sa sœur, d'épouse lui servit;
La luxure à pleins bords déshonora sa couche;
Et quand on crut que ce fût tout, alors on vit
Sa fille Pepita le baiser sur la bouche!

Puis, comme la balance, à mesure se fait,
A bout de cruautés, d'incestes, d'incendie,
On le vit renversé, la cause par l'effet,
La mémoire de ses horreurs encor grandie.

Il vécut en opprobre et honte, entre les siens,
Monument respecté d'épouvante salubre;
Possesseur méprisé de maints trésors anciens
Auxquels se renouait le souvenir lugubre.

Mais la sainte Justice, en son heure, a son tour,
Et quelques purs esprits qui sur les pécheurs veillent,
Leur veulent, dans ce Monde, un châtiment d'amour,
Pour qu'avant de mourir, s'il se peut, ils s'éveillent.

En une promenade, un jour, le monstre affreux,
Le renégat marqué, le meurtrier des femmes,
Le brûleur des cités, disparut dans un creux,
Comme pour expier tant de forfaits infâmes.

C'était dans la montagne, à côté du glacier,
Une crevasse étrange, inouïe, inconnue,
Ainsi qu'un bâillement de terre, carnassier,
S'entr'ouvrant, pour venger le passé, sous la nue.

Quand l'homme y fut tombé — la bête, disons-nous!
Tout vivant dévoré par cette meurtrissure,
Cet hiatus sans dents lui broyant les genoux,
En lequel chaque geste ouvrait une blessure;

On entendit sa voix qui gémissait d'en bas,
Appeler le secours que nul passant n'opère;
Car tous ces orphelins ne lui répondaient pas,
Plus d'un fils dont sa haine avait meurtri le père.

Mais par compassion (ou par férocité)
Lançant des aliments du haut de l'orifice,
Ils prolongeaient ainsi l'horrible raucité
Des implorations du hideux sacrifice.

Ils écoutaient monter le lent *Pater noster*...
En cornet sur leur bouche, en conque à leurs oreilles,
Arrondissant leurs mains, ils sentaient s'attester
La prolongation des affres nonpareilles.

L'être vécut ainsi vingt-cinq jours prolongés
Par la chair et le pain qu'émiettait la fissure;
De larveux animaux lui disputant, rongés,
Les restes que leur dent payait d'une morsure.

« O Jésus et Marie, hurlait le sinistré
Dont la voix ululait selon les interstices,
Mes patrons, obtenez que soit enregistré
Le fait par quoi j'efface un amas d'injustices.

« Si vous l'avez voulu que je végète ainsi,
Mangé par cette bouche impure de la Terre,
C'est pour me reconnaître, et que je purge aussi
Mon passage ici-bas, désastreux, délétère.

« Donc, quand mon jour sera venu, lorsque le pain
Que m'accordent les fils des témoins de ma rage,
Ne me parviendra plus, et que l'atroce bain
Où mon corps se pourrit n'aura plus de barrage;

« Je saurai que je puis espérer mon pardon
Par le soufre et la poix, dans le vrai purgatoire;
Je tiendrai ce calice horrible pour un don
Que mon iniquité rendit obligatoire... »

— Et bientôt, en effet, (au bout de vingt-cinq jours!)
Les vivres l'un par l'autre, en chemin s'arrêtèrent;
Et ce nouveau Tantale, aux cris toujours plus sourds,
Pâmait sous l'âcre odeur de leurs chairs qui s'altèrent.

Alors il implora : « Qu'un prêtre vienne là,
Au seuil de cet enfer, me lancer son absoute;
Je sentirai la paix que mon crime troubla
Descendre sur ma mort, par avance dissoute! »

— Il en fut fait ainsi : l'on ouït les répons,
Du fond du barathrum se guinder vers les voûtes,
Et, pour les *oremus* dont l'absolvaient les bons,
Échanger des *amens*, suivant les mêmes routes.

Tel, expia sa faute un damné repenti,
Avant d'aller porter ses comptes au grand Maître;
Et, d'un saint passeport, put expirer nanti,
Un maudit, qui voit Dieu dans cette heure, peut-être!

On entendit mourir les versets peu à peu,
L'agonie exhala le suprême en un râle;
Et l'esprit envolé dans la même spirale
Monta dans la candeur et rentra dans le bleu!

DOUZIÈME GEMME

CCXXII

Au triomphe d'Aurélien, dont Zénobie
Suivit le char, le poids des pierres l'accablait;
Et Paulina portait, tous les jours de sa vie,
Pour quatre millions d'anneaux, de bracelet.

— Un des fils de Macrin, le beau Diadumène,
Dans le Troisième Siècle, ainsi fut appelé
Parce que, surpassant toute naissance humaine,
Il vint au monde, ceint d'un bandeau constellé.

— Léon Quatre et Paul Deux, sous les orfèvreries
De leur tiare et les gemmes de leur orfroi,
Furent, un jour, trouvés, pour trop de pierreries,
Morts, l'un, d'apoplexie et, l'autre, mort de froid.

CCXXIII

UNE ÉPITAPHE ÉPIGRAPHIQUE

Vous qui fûtes fragile, étrange et susceptible,
Pour allégoriser votre Être descriptible,
Je dirai qu'après Vous, un jour, ce qui fut Vous,
— Puisque les dieux seront, je le crains, assez fous
De vous briser — aura, pour sa métempsychose
Juste et rationnelle, au règne de la chose,
Quelque vivant objet craignant encore le heurt :
La Turquoise ou la Perle, une gemme qui meurt!

TABLE

Pages.

Les Paons V
Offrande XV

ROUES

I Carnage 3
II *Peacock and Rainbow* 4
III Parure 6
IV Cité Mystique 8
V L'Hymne des douze Pierres 10
VI *De Lapidibus* 13

INTAILLES

VII *Folia* 19
VIII Peau d'Espagne 21
IX Autre Don Juan 23
X Son nom fut prononcé durant l'office noir... 24
XI Alors un Te Deum ruissela sur les dalles... 25
XII Vulnéraire 26
XIII Roses Tragiques 28
XIV Victoire 33
XV Isolement 36
XVI Tolstoï 37
XVII Variation Funéraire 38
XVIII Altesse Sérénissime 41

Pages.

XIX Deuil rose 43
XX Sur un Portrait de Goncourt 45
XXI Bienvenue à l'Ancien Maître du Nouveau Logis. 46
XXII Parfois un vers se glisse à l'insu dans la prose... . 47
XXIII *Ex-voto* 48
XXIV Autre. 49
XXV Belle-Isle-en-Art 50
XXVI Bouquet de Fête 51
XXVII *De Corond* 53
XXVIII Reviviscence 56
XXIX Les fleurs de nos jardins, vous les avez mieux peintes,.. 57
XXX Les roses ont chanté votre gloire; les lis... . . . 59
XXXI Brevet 60
XXXII Une Robe 62
XXXIII Je ne puis vous donner ce qui vous appartient,... . . 64
XXXIV Les Vraies Immortelles 65
XXXV Les deux Mères 66
XXXVI Maison Grisonne 68
XXXVII Récitante 69
XXXVIII Fière Segond-Weber, diseuse impérissable... . . 70
XXXIX L'Oiseau-Lyre 71
XL *Argumentum* 72
XLI Fleurs et Pleurs 73
XLII Crystal 75
XLIII Pierraille 76
XLIV Gustave Moreau 77
XLV Vesprée 84

PIERRES DE LUNE

XLVI Parrainages. 87
XLVII *Quod agis* 88
XLVIII Oh ! que je vous envie, avec vos clairs teints roses,.. . 89
XLIX Car, dans le paradis terrestre de la vie,... 90
L Culbute 91
LI Oh ! ne songer jamais ! — Oh ! mourir endormis,.. . 92
LII Le couvercle des jours n'est point trop effrayant... . 93

Pages.

LIII « Croyez-moi, votre esprit... 94
LIV Rosaces 95
LV Verrières 96
LVI Dissonance 97
LVII Bravade 98
LVIII La vie est le jardin qui force de germer... 99
LIX Le corps n'a-t'il donc point de révolte dernière.... . 100
LX Palingénésie 101
LXI Direction 102
LXII Sanguine. 103
LXIII Dessous 104
LXIV L'Homme ne sent pleuvoir qu'une amère tristesse... . 105
LXV C'est un doux jour d'automne aux tiédeurs ineffables;.... 106
LXVI Câble. 107
LXVII Écran. 108
LXVIII Lacune 109
LXIX Chaque espoir avorté, tous les rêves bannis... . . . 110
LXX Acceptions 111

PREMIÈRE PERLE

LXXI Physiognomonie 115
LXXII Missels 116
LXXIII *Spiritus flat ubi vult* 118
LXXIV L'Éventail 119

PREMIER ANGE

LXXV Indiana 123
LXXVI Idole 124

PREMIÈRE GEMME

LXXVII Trois cents Roupies 129
LXXVIII Libation à une Bouteille vide 130

DEUXIÈME PERLE

Pages.

LXXIX Un homme, Ananias, et sa femme, Saphire... . . . 135

DEUXIÈME ANGE

LXXX Enfer 139
LXXXI Chair de Poule 140
LXXXII Quelquefois, malgré tout, les hommes font le bien... . 142
LXXXIII Donneur 143
LXXXIV L'Ange d'Antonin Moyne, au bénitier daté... . . . 144
LXXXV Notre Père 146
LXXXVI Patenôtre 148
LXXXVII Intrus. 152
LXXXVIII Propitiation. 153
LXXXIX Côte de Grâce. 156

DEUXIÈME GEMME

XC Un Seigneur qui jadis fut vice-roi dans l'Inde... . . 161

TROISIÈME PERLE

XCI Pentecôte 165

TROISIÈME ANGE

XCII Dompteuse 169
XCIII *Crea mulierem* 170
XCIV Echéance 171

TROISIÈME GEMME

XCV Duo 177

QUATRIÈME PERLE

Pages.

XCVI Donnant-Donnant 181

QUATRIÈME ANGE

XCVII Bout de Bras 185
XCVIII Substitution. 186
XCIX Remords. 187
C La Paye 188
CI Salaire 189
CII L'Irresponsable 190
CIII Elles portent sans honte, au décours des chemins... . 193
CIV La pierre vive dont l'âme fut éblouie... 195

QUATRIÈME GEMME

CV Démonice promit la livraison d'Ephèse... 199

CINQUIÈME PERLE

CVI Accolade 203

CINQUIÈME ANGE

CVII Balkis. 207

CINQUIÈME GEMME

CVIII Tour de Taille. 221

SIXIÈME PERLE

Pages.

CIX Rosaire 225
CX Lors du transfert récent de cette sépulture... . . 226
CXI Les Belles Roses 227
CXII Histoire d'une Rose 228
CXIII L'Oracle. 230

SIXIÈME ANGE

CXIV *Ab ovo* 233
CXV *Mater alma*. 236
CXVI Justes proportions 237
CXVII Attributs. 238
CXVIII Prémice 239
CXIX Un Angelus. 240
CXX *Rosa mystica* 243
CXXI Les Sages 244
CXXII Option 245
CXXIII Incarnation. 246

SIXIÈME GEMME

CXXIV La Perle. 249
CXXV *Ostrea* 250
CXXVI Les Perles 251
CXXVII *Margarita* 253
CXXVIII Marguerite 255
CXXIX Restitution 256
CXXX *Barca* 257
CXXXI Cueillette 258
CXXXII *Castella* 260
CXXXIII Jargon 261
CXXXIV Pagodie 263
CXXXV Nouvelle Roche 265

Pages.

CXXXVI Madrigal Bleu 266
CXXXVII Turquoises Mortes 267
CXXXVIII La Pompadour s'éprit de l'art de Pyrgotèle;... . . 268
CXXXIX A Sarah Bernhardt 269
CXL Le Même à la Même. 270
CXLI J'ai porté, tout un jour, la bague d'un Génie;... . . 271
CXLII Les Conversations de la Magnificence... 272
CXLIII Le poète vous offre un anneau de Lalique,. 273
CXLIV J'aime les vieux bijoux faits de pierres bizarres... . 274
CXLV Cortège 276
CXLVI Un buste de Tibère en pâte de turquoise... . . . 277
CXLVII Le Pain de Saint-Antoine 278
CXLVIII Rétable 279
CXLIX Le Trésor de Verteuil 280

L'OR PUR

CL Mikhaïl 289

LE CRISTAL

CLI Lidwine de Schiedam fut cette Bienheureuse... . . 315

LES DOUZE PIERRES

CLII Prisme 321
CLIII *Tu es Petrus* 322
CLIV Le Diamant. 323
CLV *Brentano* 324
CLVI *Fons Gombaldi*. 326
CLVII Dans le chœur incurvé des vieilles basiliques... . . 328
CLVIII Sacré Cœur. 329
CLIX Un exégète élu remet Sainte Diane... 331
CLX Deux Dieux 332

Pages.

CLXI *Eleemosinario* 333
CLXII *Preces* 334
CLXIII Tous nous avons nos croix, nos chutes, nos calvaires... 335

SEPTIÈME PERLE

CLXIV Le Christ est vrai, le Christ est saint, le Christ est Dieu ! 339

SEPTIÈME ANGE

CLXV Noël Panthéiste 343
CLXVI Noël à Trois Voix. 348
CLXVII Sérénade Céleste 351
CLXVIII Crèche 356
CLXIX Dispensaire. 357
CLXX Sacristain mécréant, ou bien frileux élu... . . . 359
CLXXI Hérésie 360
CLXXII *Sinite* 361
CLXXIII I. N. R. I. 363
CLXXIV Gesmas 365
CLXXV Lorsque Notre-Seigneur, au Jardin des Olives... . . 368
CLXXVI La Grâce de Jésus, c'est qu'elle s'oriente... . . . 370
CLXXVII *Lignus* 371
CLXXVIII L'enseignement le plus éloquent de Jésus... . . . 373
CLXXIX Parangons 374
CLXXX *Gratis pro deo.* 377
CLXXXI Adieux à Dieu. 379

SEPTIÈME GEMME

CLXXXII Le Rubis d'Orient est la reine des pierres... . . . 385

HUITIÈME PERLE

CLXXXIII *Rhamnus* 389

HUITIÈME ANGE

Pages.

CLXXXIV Stages 393
CLXXXV Barcarolle Funéraire 394
CLXXXVI Romance Funèbre 395
CLXXXVII Au Midi, l'on s'aborde en se disant adieu;... . . 397
CLXXXVIII Les flancs de ceux que nous avons aimés respirent.... 398
CLXXXIX Les Morts qui n'ont pas oublié ! 399
CXC Ceux à qui les morts ont parlé... 401
CXCI Lorsque les Saints esprits daignent venir vers nous.... 403
CXCII Les blancs communiants qui lèvent les prunelles... 405
CXCIII *Océano lux* 406
CXCIV Fidélité 407
CXCV Fumier Biblique 410
CXCVI La vie assemble, ainsi que des flots... 412
CXCVII *Arcana* 413
CXCVIII Sachez que la vie est brève... 421
CXCIX *Organa* 422
CC Nichées 433
CCI Faire-part 437
CCII La Vue Verte 441
CCIII L'Ombre 442

HUITIÈME GEMME

CCIV L'Opale d'Orphée 445
CCV L'opale a procréé des ardeurs singulières.... . . . 446
CCVI Je sais un bijoutier amoureux des opales.... . . 447

NEUVIÈME PERLE

CCVII Calvaire Noirmoutrin 451

NEUVIÈME ANGE

CCVIII *Quos ego*. 455

NEUVIÈME GEMME

Pages.

CCIX *Smaragdus* 459
CCX *Cruentatus* 460

DIXIÈME PERLE

CCXI Nombres. 463

DIXIÈME ANGE

CCXII Le Christ d'Angèle de Foligno 467

DIXIÈME GEMME

CCXIII Mathieu del Nassaro, qui naquit à Vérone... 473

ONZIÈME PERLE

CCXIV *Ognisanti* 477

ONZIÈME ANGE

CCXV Trépas Canonique. 481
CCXVI *Introit* 484

ONZIÈME GEMME

CCXVII Trésors 847
CCXVIII Procession 488
CCXIX Vicissitudes l ces robes de favorite... 489

DOUZIÈME PERLE

Pages.

CCXX *Libera Libra* 493

DOUZIÈME ANGE

CCXXI Pénitence Finale 497

DOUZIÈME GEMME

CCXXII Au triomphe d'Aurélien, dont Zénobie... 505
CCXXIII Une Épitaphe Épigraphique 506

GEORGES RICHARD
IMPRIMEUR - ÉDITEUR
7, RUE CADET
PARIS

GEORGES RICHARD
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE CADET
PARIS

NOV 19 1947